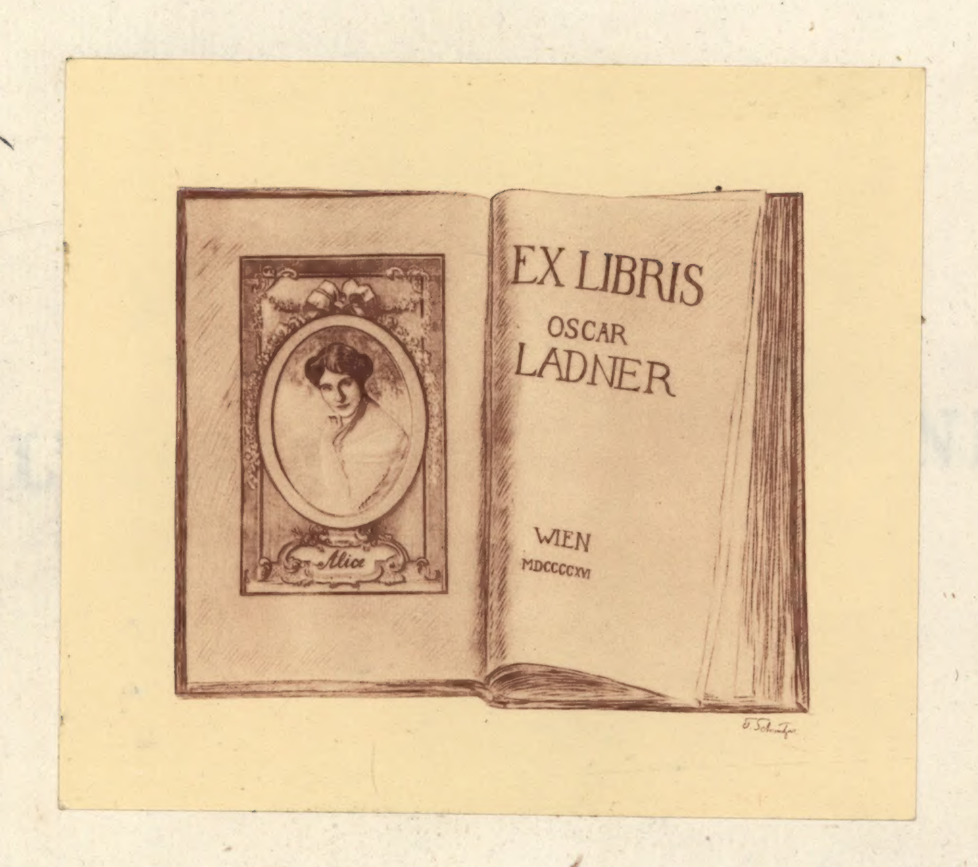



PHYSIK
Sam. Anderson Sc.

Abbé Millot
Abrégé de l'histoire romaine
Cohen-Ricci !
Auction Hauswedell
6-7 Juni 1958 DM 80.-



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ROMAINE.



J.B. Piauger. Invenit. P.F. Tardieu Sculp.

EXPLICATION DE CE FRONTISPICE.

L'Histoire assise sur un nuage dans la partie la plus élevée du tableau, considere le globe de la terre du côté de l'Italie pour en écrire les fastes: plus bas est le génie de l'Etude; il tient d'une main le livre de l'Histoire Romaine; de l'autre il soutient un médaillon ou sont les Portraits de quelques grands hommes de Rome, et à coté une sphère et une carte pour designer que leurs expéditions ont embrassé presque tout l'univers; au dessous du génie et à droite sont deux enfans appliqués l'un à écrire l'histoire de Remus et de Romulus et l'autre à dessiner le même sujet d'après le bas-relief qu'on voit vers le milieu du tableau: dans l'angle opposé un troisieme enfant enchaîne le tems qui fait tous ses efforts pour détruire les restes précieux de l'Ancienne Rome.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ROMAINE,

Orné de 49 Estampes gravées en taille-douce avec le plus grand soin, qui en représentent les principaux sujets.



A PARIS,

Chez NYON l'aîné & Fils, Libraires, rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arcs.

M. DCC. LXXXIX.

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

CET Abrégé de l'Hiſtoire Romaine eſt le même que celui qui avoit été fait par feu M. l'abbé Millot, & qui fait partie du Cours d'Etudes imprimé & publié par ordre du Roi à l'uſage des Eleves de l'Ecole Royale Militaire. Ayant eu occaſion d'acquérir les planches que feu M. Philippe de Prétot, Cenſeur Royal, avoit fait graver, & dont il avoit formé *le Spectacle de l'Hiſtoire Romaine*, j'ai cru que les perſonnes chargées de l'éducation de la jeuneſſe, les verroient avec plaiſir inſérées dans une hiſtoire abrégée, mais ſuivie, de cet Empire, de maniere à pouvoir inſtruire en amuſant.

J'ai formé auſſi pour la même hiſtoire deux Atlas; l'un contenant uniquement les cartes les plus néceſſaires, au nombre de 13, l'autre qui eſt beaucoup plus conſidérable, puiſqu'il eſt compoſé de 49 cartes; ils ſe vendent tous les deux ſéparément. Comme ces Atlas ſont du même format que cet Abrégé, on peut y réunir celui que l'on jugera à propos, pour n'en former qu'un ſeul volume.

Les Médailles des familles Romaines recueillies par Vaillant, au nombre de 1700, en 152 planches gravées avec la plus grande exactitude, & dont il a donné une explication latine très-détaillée, en 3 volumes petit *in-folio*, ont l'avantage de jetter beaucoup de lumieres

ſur Rome & de faire connoître ces fameux perſonnages dont on voit les portraits repréſentés, ainſi que les uſages & cérémonies de cette ville célebre. Pour ne laiſſer rien à deſirer ſur cette partie de l'Hiſtoire, je me ſuis procuré ces planches, & je les ai réunies en un ſeul volume, avec une explication françoiſe abrégée du trait auquel chacune de ces Médailles a rapport. Ce volume, de même format que les précédens, eſt ſous preſſe, & ſe vendra ſéparément.

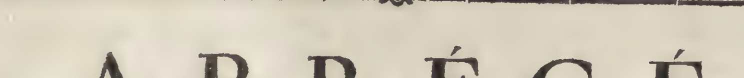


EXPLICATION DES ESTAMPES,

Avec l'indication des pages auxquelles elles doivent être placées.



ABRÉGÉ



ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE ROMAINE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

LES premiers ſiecles de Rome ſont couverts de ténébres & d'incertitudes. Son premier hiſtorien, Fabius Pictor, vivoit du tems de la ſeconde guerre punique, plus de cinq cents ans après la fondation de cette ville. Combien de fables ont dû ſe répandre, lorſque l'ignorance aveugloit tous les eſprits, lorſque la ſuperſtition croyoit tout, lorſque l'écriture étoit rare, & que les monumens étoient pleins de merveilleux ! Encore ces monumens, au rapport de Tite-Live, périrent-ils preſque tous dans l'incendie qu'allumerent les Gaulois. De-là, tant d'abſurdes traditions reçues par les hiſtoriens ; de-là, tant de prodiges accumulés ſans ombre de vraiſemblance. Rome ſe croyoit divine ; elle adoptoit tout ce qui flattoit ſes préjugés.

Fondation de Rome.

Suivant le récit de quelques hiſtoriens, voici ce qui donna lieu à la fondation de Rome. Numitor, roi d'Albe, ville du Latium, petit canton de l'Italie, fut détrôné par ſon frere Amulius, & jetté dans les fers. L'uſurpateur ajouta à ſon injuſtice la cruauté de faire expoſer ſur le rivage du Tibre, Rémus & Romulus, deux jumeaux dont étoit accouchée Rhéa Sylvia, fille de Numitor, leſquels furent allaités par une louve. Parvenus à l'adoleſcence, & inſtruits de la captivité de leur ayeul, ainſi que du danger qu'ils auroient couru de périr, ſans la compaſſion du berger Fauſtulus, qui les

a adoptés pour ses propres enfans ; Rémus & Romulus réussirent à rétablir sur le trône leur ayeul. Celui-ci leur donna le conseil, ou approuva le dessein qu'avoient ses deux petits-fils, de fonder une ville au lieu même du rivage où ils ont été trouvés par Faustulus, qui leur a sauvé la vie. Numitor paroît ceint du diadême, environné d'un grouppe d'Albains, précédé du berger Faustulus, qui semble par sa physionomie & son signe de tête, désigner à Rémus & Romulus, qui sont en habits champêtres, l'endroit où ils avoient été exposés. Un prêtre revêtu de ses ornemens assortis au costume antique, conduit la charrue destinée à ouvrir le premier sillon de l'enceinte de Rome, dont on voit dans le lointain les collines qui l'environnoient. Ce prêtre attentif à ce qui se passe dans le ciel, apperçoit Jupiter & Vénus sa fille, portés sur des nuages, qui lisent dans le livre des destins ce que cette ville deviendra un jour. Vénus, devenue femme d'Anchyse, a été, suivant la fable, mere d'Enée, par conséquent la très-grand'mere de tous les rois d'Albe jusqu'à Numitor, & Rémus & Romulus étoient ses descendans.

Planche I. Fondation de Rome.

Si la date de la fondation de Rome est incertaine, du moins elle ne varie que d'un petit nombre d'années. L'opinion la plus probable la fixe au commencement de la quatrieme année de la sixieme olympiade, 753 ans avant Jesus-Christ, environ 120 ans après que Lycurgue eût donné ses loix, & 140 avant que Solon donnât les siennes. On date communément, & de l'an de Rome, & de l'an avant Jesus-Christ. Pour éviter cette confusion de chiffres, on peut se borner à la premiere méthode, qu'il est facile de combiner avec la seconde. Il ne faut que soustraire de 753 le nombre qui exprime la date de Rome.

Cet Abrégé sera partagé en trois époques, les rois, la république, les empereurs.



H. Gravelot delin. P. F. Tardieu Sculp.

Fondation de Rome .



G. De S.t Aubin del. P. Aveline Sculp.

L'enlèvement des Sabines pendant les jeux publics.

PREMIERE ÉPOQUE.

753 ans avant Jesus-Christ.

LES ROIS. (*Espace de 244 ans.*)

I.

ROMULUS.

ROME, malgré toute sa grandeur, a eu la petite vanité, si commune aux nations, de jetter du merveilleux sur son origine. Elle vouloit descendre d'Enée ; elle donnoit pour pere à Romulus, son fondateur, le Dieu Mars : elle le faisoit allaiter miraculeusement par une louve. Au milieu de ces fables, on voit Romulus, chef de brigands, meurtrier de Rémus, son frere, bâtir des cabanes sur un terrein dépendant de la ville d'Albe, en Italie, & fonder, avec environ trois mille hommes, un état qui devoit engloutir les plus vastes monarchies. On le voit augmenter le nombre de ses sujets, en ouvrant un asyle à tous les malfaiteurs étrangers, à tous les fugitifs qui voudroient lui obéir. Les Sabins lui refusent des femmes : il les attire à des jeux ; il enleve leurs filles à main armée ; il en fait les épouses de ses soldats. En remontant à la source de la plupart des empires, on ne trouvera de même que violences & brigandage.

An de Rome I.

Ses commencemens.

Planche II.

L'enlevement des Sabines, pendant les jeux publics.

Si Romulus n'avoit été qu'un aventurier audacieux, les peuples voisins auroient sans doute renversé sa ville naissante. Mais il avoit des vues politiques, & il affermit son ouvrage par les loix comme par les armes. Le gouvernement de Rome, dès son enfance, mérite attention. Romulus, revêtu du titre

Politique de Romulus.

de roi, ſentit bien que le peuple ne ſe laiſſeroit pas ſubjuguer, & qu'il falloit lui donner part au gouvernement, ou y renoncer ſoi-même.

Ses établiſſemens.

D'abord il diviſa la colonie en trois tribus, & chaque tribu en dix curies. Il partagea le territoire en trois portions inégales, l'une pour le culte religieux, l'autre pour les beſoins de l'état, la troiſieme pour les citoyens, qui eurent chacun environ deux arpens de terre. Enſuite il établit un ſénat composé de cent perſonnes, auquel il confia le ſoin de faire obſerver les loix, de délibérer ſur les grandes affaires, & de porter les délibérations aux comices, ou aux aſſemblées du peuple. Le droit ſuprême de décider appartenoit au peuple; mais ſes déciſions devoient être confirmées par le ſénat.

Pouvoir du peuple, du ſénat.

Pouvoir du roi.

Le commandement des armées, la convocation des comices & du ſénat, le jugement des cauſes les plus importantes, la dignité de ſouverain pontife, étoient le partage du roi. Douze licteurs lui ſervoient de gardes, appareil utile à la royauté. Il y ajouta un corps militaire de trois cents hommes, qui combattoient à pied & à cheval. C'eſt l'origine des chevaliers nommés *céleres* au commencement.

Origine des chevaliers.

Patrons & clients.

Pour prévenir les diviſions entre le ſénat & le peuple, Romulus permit à chaque plébéien de ſe choiſir un patron dans le ſénat. Des devoirs réciproques unirent les patrons & les clients; ceux-là protégeoient les autres, dont ils étoient ſecourus en cas de beſoin. Ces liens d'humanité inſpirerent la concorde & la modération. Auſſi n'y eut-il point de ſang répandu dans les premiers troubles qu'excita la jalouſie des ordres après l'établiſſement de la république.

Loix contre les femmes.

Les barbares ont peu de loix, & leurs loix portent une empreinte de barbarie. En voici deux de Romulus. La premiere permettoit aux hommes de répudier leurs femmes, & même de les faire mourir, non-ſeulement pour de grands crimes, mais pour avoir bu du vin; elle défendoit aux femmes de ſe ſéparer de leurs maris, ſous quelque prétexte que ce fût. La ſeconde rendoit les peres maîtres abſolus de leurs enfans; ils pouvoient les vendre juſqu'à trois fois à tout âge, les con-

Loix en faveur des peres.





G. S.t Aubin pinxit. P. F. Tardieu Sculp.

Apothéose de Romulus.



G. de St. Aubin del. P. Aveline Sculp. 1760.

Combat des Romains et des Sabins, terminé par les Sabines,

damner même à la mort; ils pouvoient de plus exposer ceux qui naissoient extrêmement difformes, pourvu qu'ils prissent auparavant l'avis de cinq personnes du voisinage, encore ne les y obligeoit-on point par rapport aux filles cadettes.

Etat de l'Italie.

L'Italie étoit alors, comme l'ancienne Grece, divisée en beaucoup de petits peuples, dont la plupart se ressembloient par un courage féroce, & n'avoient d'ailleurs rien de commun. Rome fut successivement en guerre avec tous, dans un long espace de tems. Il est facile de juger, en réfléchissant sur son origine, que, ni les siéges, ni les batailles d'alors, quelques effets qu'il dût en résulter pour l'avenir, ne méritoient les descriptions pompeuses qu'en font les historiens.

Premiere guerre des Romains.

C'est contre les Sabins que la nouvelle colonie exerça d'abord sa valeur. Ils formoient une espece de république fédérative, dont les forces réunies pouvoient paroître redoutables: quelques-unes de leurs villes furent cependant réduites à se soumettre. Mais un de leurs princes, Tatius, roi de Cures, pénétra jusques dans Rome. Il l'auroit peut-être détruite, si les Sabines qu'avoient enlevées les Romains, n'eussent ménagé la paix entre leurs époux & leurs parens. Les deux peuples s'unirent aux dépens du pouvoir de Romulus; car il partagea la royauté avec Tatius, & admit dans le sénat cent des principaux Sabins. Tatius fut bientôt assassiné, & n'eut point de successeur.

Planche III. Combat des Romains & des Sabins, terminé par les Sabines.

Mort de Romulus.

Après de nouvelles victoires, dont le fruit étoit toujours d'augmenter le nombre des citoyens, en y faisant entrer les vaincus, le roi, sûr de l'affection de ses soldats, comptant déjà quarante-sept mille sujets, se livra trop au goût de la domination: il voulut gouverner sans le sénat. Les sénateurs se défirent secrétement de lui. Pour cacher leur crime, ils publierent que ce prince avoit été enlevé au ciel. Ensuite, ils exercerent l'un après l'autre la puissance royale pendant un an d'interregne. Romulus avoit regné trente-sept ans.

Planche IV. Apothéose de Romulus.

II.

NUMA.

An de Rome 38.

Comment il ſuccéda à Romulus.

LE peuple ſe laſſa d'obéir à tant de rois. Le ſénat fut obligé de faire une élection. Comme il étoit composé de Romains & de Sabins en nombre égal, les deux partis ſe diſputoient la couronne. On convint par accommodement que les Romains éliroient & que leur choix tomberoit ſur un Sabin. Numa-Pompilius, retiré à la campagne, indifférent pour les honneurs, parut l'homme le plus capable de gouverner, ou le moins propre à inſpirer de la crainte. Il fut élu, & accepta, malgré lui, un pouvoir dont il faiſoit moins de cas que de la ſageſſe & de l'étude.

Planche V. Couronne & ſceptre offerts à Numa.

Son caractere.

Autant Romulus avoit aimé la guerre, autant ſon ſucceſſeur fut-il zélé pour la paix. Il réuniſſoit deux qualités qu'on voit rarement enſemble, la piété & la politique. L'une & l'autre lui ſervirent de regle. Il ſe donna pour inſpiré, en ſuppoſant qu'il avoit des entretiens avec la nymphe Egérie. Cet artifice lui ſervit à répandre les ſentimens religieux, dont il étoit pénétré lui-même. La religion fut le reſſort principal qu'employa le nouveau roi, pour aſſujettir aux devoirs le caractere dur des Romains. Il grava profondément dans leur ame la crainte de l'être inviſible, qui voit & punit le crime. Il érigea un autel à la *Bonne-Foi*, pour rendre les promeſſes ſacrées, & il inſtitua les fêtes du dieu Terme, pour que les limites des poſſeſſions fuſſent inviolables. Il établit les cérémonies du culte; il diviſa les miniſtres de la religion en pluſieurs claſſes, dont la premiere étoit celle des pontifes. Le grand-pontife préſidoit à toutes, & cette charge importante appartenoit à la royauté.

Ses établiſſemens de religion.

Veſtales.

Il eſt probable que Numa ne connoiſſoit point les dieux de la Grece. Il inſtitua les veſtales pour entretenir le feu ſacré. Cette inſtitution de vierges conſacrées au culte, eſt d'autant



G. De S.t Aubin pinxit. *P. F. Tardieu sculp.*

Couronne et sceptre offerts à Numa

plus remarquable, que la virginité, ſans clôture, étoit pour elles une obligation inviolable, ſous peine d'être enterrées toutes vives. On les reſpectoit infiniment. Libres de ſe marier après trente ans de ſervices, elles préféroient pour l'ordinaire les honneurs du ſacerdoce. Il n'y eut jamais plus de ſix veſtales.

Féciaux.

On attribue pareillement à Numa un autre établiſſement très-utile, celui des Féciales (ou Féciaux). Ils décidoient de la juſtice d'une guerre, & veilloient à l'obſervation des traités de paix. Ils devoient déclarer la guerre aux ennemis, en atteſtant le ciel de leur injuſtice, & en faiſant des imprécations contre Rome, ſi elle étoit injuſte à leur égard. C'étoit le frein le plus néceſſaire à un peuple guerrier & ambitieux.

Progrès de l'agriculture.

L'agriculture fut une véritable ſource de bonheur & de vertu, que Numa ouvrit à ſes ſujets. Il diſtribua les terres conquiſes ſous le dernier regne; il forma des bourgades, où les cultivateurs s'attachoient à d'utiles travaux; il nomma des ſurveillans pour récompenſer l'induſtrie & pour châtier la pareſſe. C'eſt ainſi que l'agriculture devint une occupation ſi chere aux Romains. Les premiers hommes de l'état y trouverent leur plaiſir; & l'état ne fut jamais plus glorieux, que lorſqu'on couroit à la charue après un triomphe.

Changement fait au calendrier.

Enfin Numa eut la gloire d'employer la ſcience au bien public. L'année de Romulus étoit ſeulement de dix mois. Il y ſubſtitua l'année lunaire de douze mois, qu'il rapprocha de l'année ſolaire par des intercalations. C'eſt ce que diſent les hiſtoriens; mais il paroît difficile de concevoir d'où il avoit tiré tant de ſcience, au milieu d'un peuple barbare. Ce prince mourut après un regne pacifique de quarante-trois ans.

III.

TULLUS-HOSTILIUS.

An de Rome 83.

Commencement de ſon regne.

TULLUS-HOSTILIUS eſt élu pour ſucceſſeur de Numa. Il commence ſon regne par diſtribuer à ceux qui manquoient de terres, une campagne du domaine de la couronne. S'étant

Guerre d'Albe.

ainſi attaché les cœurs, il ranime l'ardeur militaire qu'une longue paix n'avoit pu éteindre. La jalouſie d'Albe contre Rome allume la guerre. Les deux peuples ſe diſputent la prééminence. On nomme de part & d'autre trois freres, les Horaces & les Curiaces, pour décider la querelle par un combat ſingulier. Du côté de Rome, le dernier Horace, vainqueur des trois Curiaces, aſſure la ſupériorité à ſa patrie. Il tue enſuite ſa ſœur, qui pleuroit un des Curiaces, ſon futur époux. Tullus le fait juger par deux commiſſaires, & lui conſeille d'appeler au peuple de la ſentence de mort; abſous par le peuple, il ſubit la peine de l'expiation. Les loix ordonnoient à ce ſujet qu'on plantât en terre deux pieces de bois, ſur leſquelles on en poſoit une troiſieme en travers; ce qui formoit une porte, à laquelle on donnoit le nom de joug. Ainſi le peuple eſt reconnu juge ſuprême.

Planche VI. Combat des Horaces & des Curiaces.

Planche VII. Expiation du jeune Horace, après avoir tué ſa ſœur.

Suffétius, général des Albains, coupable de perfidie, fut écartelé par ordre de Tullus. La ville d'Albe fut détruite en une heure, & ſes habitans tranſplantés à Rome, où les principaux entrerent dans le ſénat. Rome gagnoit du terrein. Tullus battit ſes voiſins, quand ils oſerent prendre les armes. Mais dans les ravages d'une peſte, il ne put ſe défendre des ſuperſtitions que produit ordinairement la crainte. Quelques auteurs racontent ſérieuſement que Jupiter le foudroya, tandis qu'il faiſoit un ſacrifice magique. On conjecture qu'il fut aſſaſſiné après trente ans de regne.

Planche VIII. Deſtruction d'Albe, ſous les ordres d'Horace.

Fin de Tullus.

IV.

ANCUS-MARTIUS.

An de Rome 113.
Commencement de ſon regne.

LE peuple & le ſénat donnerent la couronne à Ancus-Martius, petit-fils de Numa par ſa mere. Il ſe montra digne de ſon aïeul. Ses premiers ſoins ſe tournerent ſur la religion & l'agriculture. Les Latins le mépriſant alors comme un prince foible, commirent des hoſtilités qui troublerent ces ſoins pacifiques.



G. De St. Aubin pinx. *P. F. Tardieu Sculp.*

Combat des Horaces et des Curiaces,



C. Eisen del. P. E. Tardieu Sculp. 1760.

Expiation du jeune Horace après avoir tué sa sœur.



G. De S.t Aubin del. Aug. De S.t Aubin Sculp.

Destruction d'Albe sous les ordres d'Horace,

pacifiques. On leur envoya demander ſatisfaction. Ils refuſerent, & le Féciale leur déclara la guerre au nom des Romains. Il n'eſt point parlé du roi dans la formule, dont voici les termes : *A cauſe du dommage que les Latins ont cauſé au peuple Romain, le peuple Romain & moi, nous déclarons la guerre aux Latins, & nous la commençons.* A ces mots, le Féciale jetta ſur le territoire des ennemis un javelot trempé de ſang. Cette guerre & d'autres qui ſuivirent, tournerent à la gloire d'Ancus & au profit de Rome.

Planche IX.
Il envoye des Féciales déclarer la guerre aux Latins.

Rien ne fait tant d'honneur à un roi guerrier, que de s'occuper après la victoire, d'objets plus intéreſſans pour le bien public. Les ouvrages d'Ancus auroient pu l'immortaliſer, indépendamment de ſes exploits. Il augmenta l'enceinte de la ville, fit un pont ſur le Tibre, & conſtruiſit le port d'Oſtie, à l'embouchure de ce fleuve. Il fit creuſer des ſalines au bord de la mer, & diſtribua au peuple une grande partie du ſel qu'on en tiroit. Il bâtit une priſon, d'autant plus néceſſaire, que la licence devoit croître avec le nombre des ſujets. Ce prince mourut après un regne de vingt-quatre ans.

Ouvrages faits ſous ſon regne.

V.

TARQUIN L'ANCIEN.

TARQUIN, ſurnommé l'Ancien, cinquieme roi, ne dut ſon élévation qu'à la brigue, dont il introduiſit l'uſage. Né à Tarquinie, en Etrurie, d'un riche négociant de Corinthe, il s'étoit établi à Rome, avec l'eſpérance d'y parvenir aux honneurs ; & il avoit changé ſon nom de Lucumon en celui de Tarquinius, emprunté du lieu de ſa naiſſance. Un mérite réel, ſoutenu par les richeſſes. & par une adroite politique, lui avoit procuré les bonnes graces d'Ancus, & une place dans le ſénat. Ancus, en mourant le nomma tuteur de ſes deux fils, dont l'aîné n'avoit

An de Rome 139.
Comment il devint roi.

pas encore quinze ans. Quoique la couronne ne fût point héréditaire, la vénération pour le dernier roi pouvoit fixer les ſuffrages en faveur de ſa famille. Tarquin la brigua ouvertement, ſans égard pour ſes pupilles. Il mania ſi bien les eſprits, que le peuple, gagné ou perſuadé, lui ordonna de *ſe charger de l'adminiſtration des affaires publiques*, c'eſt-à-dire, le fit roi.

Ses établiſſemens.

Pour augmenter ſon crédit dans le ſénat, autant que pour récompenſer ſes partiſans, il créa cent nouveaux ſénateurs, tirés des familles plébéiennes. On les appela, *Patres minorum gentium.* Il s'attacha encore plus la multitude, en conſtruiſant un cirque pour les jeux, à l'exemple des Grecs. Tout peuple aime les ſpectacles, & l'on peut compter de lui plaire quand on l'amuſe.

Ses guerres.

Planche X.

Sa victoire ſur les Sabins & les Etruſques par l'incendie du pont de bateaux qui les joignoit.

Les Latins, les Etruſques, les Sabins, qui rompoient toujours avec Rome, éprouverent ſucceſſivement la valeur du nouveau roi. Les Sabins s'étoient réunis avec les Etruſques, & étoient poſtés proche de Fidens, au confluent du Tibre, & du Teveron. Ils y avoient établi deux camps ſur une même ligne, ſéparés ſeulement par le canal commun aux deux fleuves, ſur leſquels ils avoient jetté un pont de bateaux, pour communiquer de l'un à l'autre, & des deux camps n'en faire qu'un ſeul. Tarquin, informé de leurs démarches, partit avec toutes ſes troupes, & vint ſe placer un peu au-deſſus des Sabins, à quelques pas du Teveron. Il jetta ſur ce fleuve quantité de petits bateaux, qu'il chargea de bois ſec & d'autres matieres combuſtibles, arroſées de réſine & de ſoufre. Trois heures avant le lever du ſoleil, il y fit mettre le feu, & les lâcha par un vent favorable dans le courant. Ces brûlots portés au pont de bois, cauſerent en divers endroits un grand embrâſement. Les Sabins coururent au pont, pour en arrêter l'incendie. Tarquin arriva au premier camp, qu'il trouva ſans défenſe; le ſecond fut en même temps aſſailli & forcé par les autres corps de l'armée Romaine. Maître des deux camps, il en partagea la dépouille entre ſes ſoldats.

Comme ſes prédéceſſeurs, il ſut profiter de la victoire,



G. de S.t Aubin del. Aug. de S.t Aubin Sculp.

Ancus Martius envoie des Feciales declarer la guerre aux Latins.

en incorporant les vaincus avec les citoyens. Il établit la cérémonie pompeuſe du triomphe, qui fut dans la ſuite un puiſſant motif d'émulation.

Ses ouvrages.

Les ouvrages exécutés par Tarquin furent des prodiges, dans un ſiecle de barbarie. Il conſtruiſit des aquéducs & des égoûts ſuperbes, perçant les collines & les rochers pour l'avantage de la ville. Il bâtit auſſi des temples, des ſalles pour la juſtice, des écoles deſtinées à l'éducation. Il applanit le ſommet du mont Tarpéien, ſur lequel fut élevé dans la ſuite le capitole.

Changemens dans la religion.

Tarquin, étruſque de naiſſance, grec d'origine, établit vraiſemblablement les ſuperſtitions d'Etrurie & de Grece, qu'il crut utiles à ſa politique. La religion ſimple de Numa s'altéra beaucoup ſous ſon regne; on reçut des dieux étrangers, & l'on établit les augures, eſpeces de prêtres qui obſervoient le vol des oiſeaux, les entrailles des victimes, la manière dont mangeoient les poulets ſacrés, enfin différens ſignes ridicules dont ils tiroient des prédictions.

Accius-Névius, augur.

Il arriva ſous ſon regne, s'il en faut croire le rapport des hiſtoriens, un événement bien ſingulier, & qui donna beaucoup de crédit aux augures & aux auſpices. Ce prince vouloit ajouter aux trois anciennes centuries de cavaliers établies par Romulus, trois autres nouvelles centuries, & prétendoit leur faire porter ſon nom & celui de ſes amis. Accius Névius, le plus célebre des augures qui furent alors, repréſenta au roi, que ce changement ne ſe pouvoit faire qu'on n'eût auparavant conſulté la volonté des dieux, par le vol des oiſeaux. Le roi fâché qu'on traversât ſes deſſeins, pour décréditer ſon art & pour montrer qu'il ne devinoit qu'au haſard, lui ordonna d'aller conſulter ſes auſpices pour ſavoir ſi ce qu'il avoit dans l'eſprit pouvoit s'exécuter. Le devin obéit, & revenu quelque tems après, il aſſura que la choſe étoit faiſable. Alors le roi, en riant lui dit : *je penſois en moi-même, ſi vous pouviez couper ce caillou, avec le raſoir que j'ai en main*, & il le lui donna. Accius n'héſita pas un moment, & prenant le raſoir, coupa

Planche XI.

Il aſſure à Tarquin que ſa penſée lui eſt connue.

le caillou en deux. Tarquin en fut frappé d'admiration.

Sa fin.

Les fils d'Ancus-Martius voyant Tarquin préparer la fortune de Servius-Tullius, son gendre, l'assassinerent pour prévenir ses desseins. Mais Tanaquil, femme de ce prince, cacha adroitement sa mort, jusqu'à ce qu'elle eût assuré la couronne à Servius. C'étoit un Latin dont la mere avoit été emmenée captive à Rome, & que le dernier roi avoit élevé avec la tendresse d'un pere.

VI.

SERVIUS-TULLIUS.

An de Rome. 175.

Comment il s'affermit sur le trône.

SERVIUS ayant pris l'autorité sans le consentement du peuple & du sénat, tâcha de suppléer au défaut de droits légitimes. Il gagna le peuple, en payant lui-même les dettes des pauvres, en leur partageant les terres dont quelques citoyens s'étoient emparés. Il se plaignit ensuite publiquement d'un complot formé par les patriciens (*). contre sa vie, & demanda qu'on élût un roi, comme s'il eût été prêt à quitter le trône. Le peuple n'eut pas de peine à se décider en sa faveur.

Ses guerres.

Ainsi que Tarquin, il éleva des temples à la superstition; il remporta des victoires sur les voisins de Rome, à qui la haine & la jalousie faisoient souvent reprendre les armes. C'étoit toujours un exercice pour le courage des Romains, & un moyen d'accroissement pour l'état : car on gagnoit, ou des terres, ou des citoyens.

Sa politique.

Tout ambitieux qu'étoit Servius, il parut se livrer à la passion du bien public. Il entreprit de réformer de grands abus, en proportionnant les contributions aux fortunes, & en ôtant à la populace les moyens de décider les plus grandes affaires par la pluralité des voix.

(*). Les sénateurs étoient appelés peres, (*patres*) d'où venoit le nom de patriciens, qui distinguoit les familles nobles.



G. De S.t Aubin pinxit. P. F. Tardieu Sculp.

Victoire de Tarquin l'Anciem ſur les Etrusques par l'incendie du Pont de bateaux qui les joignoient

D'abord, il expoſa dans une aſſemblée générale, l'abus des contributions ordinaires, & la néceſſité de les rendre proportionnelles aux biens de chaque particulier. Le peuple, flatté de l'eſpérance d'un ſoulagement, lui donna pouvoir d'établir le plan de réforme qu'il jugeroit convenable. Ce plan a un rapport eſſentiel avec l'hiſtoire.

Diviſion du peuple en tribus.

Les habitans de la ville furent diviſés en quatre tribus, ſelon les quartiers ; & ceux de la campagne en quinze tribus, auxquelles on en ajouta pluſieurs dans la ſuite ; de manière qu'il y eut en tout trente-cinq tribus. Chacune avoit ſes *curies*, telles à peu-près que nos paroiſſes, dont le prêtre étoit nommé *curion*. Le dénombrement des citoyens devint facile par cette méthode. On en comptoit déjà quatre-vingt mille en état de porter les armes.

En claſſes & en centuries.

De tout le peuple Romain, il forma enſuite ſix claſſes, ſubdiviſées en centuries. La premiere claſſe comprenoit les riches. Elle eut quatre-vingt-dix-huit centuries, parmi leſquelles dix-huit de chevaliers, à qui l'état fourniſſoit des chevaux. Les quatre claſſes ſuivantes alloient en proportion des richeſſes, & faiſoient quatre-vingt-quinze centuries en tout. La ſixième, compoſée des pauvres, quoique la plus nombreuſe, n'avoit qu'une ſeule centurie.

Effet de cette diviſion.

Cette nouvelle diviſion produiſit un grand effet. Dans les comices, on prit les ſuffrages par centuries, & non plus par têtes. Ainſi la derniere claſſe, en conſervant le droit d'opiner, n'eut réellement aucune influence ſur les délibérations; au lieu que la premiere décidoit ſeule, lorſque ſes centuries étoient d'accord. Elle achetoit cet avantage, par l'argent & les hommes qu'elle fourniſſoit; car chaque centurie devoit fournir pour l'armée une certaine ſomme, avec un certain nombre de ſoldats.

Cens.

Servius prévit que les fortunes étant ſujettes à mille accidens, pluſieurs citoyens ſe trouveroient bientôt déplacés dans leurs claſſes. Il ordonna donc que le *cens* ou le dénombrement ſe renouvelleroit tous les cinq ans, avec des cérémonies qui lui firent donner le nom de *luſtre*. Les *luſtres*

Luſtre.

devinrent chez les Romains une meſure du temps, comme les olympiades chez les Grecs.

Ce qu'il fit pour les eſclaves.

Pour adoucir le ſort des eſclaves, Servius permit non-ſeulement de leur rendre la liberté, mais d'incorporer les affranchis au nombre des citoyens. Le nom d'affranchis qu'ils conſervoient, rappeloit des idées humiliantes : c'étoit néanmoins un grand bonheur d'échaper à la condition ſervile, d'autant plus que les Romains ne mettoient guere de différence entre leurs eſclaves & leurs beſtiaux. Les affranchis n'entrerent que dans les quatre tribus de la ville, les moins conſidérables de toutes.

Il concilie avec Rome les peuples vaincus.

Un autre projet exécuté par Servius, mérite tous nos éloges. La force des armes & les traités, en uniſſant les Sabins & les Latins à la république romaine, n'avoient pu éteindre leur animoſité contre un peuple élevé ſur leurs ruines. Pour cimenter la paix, dont il repréſenta vivement les avantages, il les engagea de bâtir un temple à Rome, où l'on ſacrifioit en commun tous les ans. Il régla qu'après le ſacrifice, on termineroit les différends à l'amiable, & qu'on délibéreroit ſur les moyens d'entretenir la concorde & l'amitié; qu'enſuite il y auroit une foire, où chacun pourroit ſe fournir des marchandiſes dont il auroit beſoin. La religion, les conférences, le commerce, tout devoit concourir, avec le temps, à faire de ces étrangers autant de Romains; & ils y gagnerent autant que Rome. Les conditions du traité, quoiqu'en langue latine, furent gravées ſur une colonne en caracteres grecs.

Sa fin.

On aſſure que ſacrifiant tout au bien de l'état, Servius penſoit à dépoſer la royauté, pour établir un gouvernement républicain, lorſqu'il fut enlevé à ſes ſujets par un crime atroce. Sa fille Tullie, monſtre d'ambition & de cruauté, avoit épouſé Tarquin, petit-fils du roi de ce nom. L'un & l'autre entreprennent de détrôner Servius. La conſpiration ſe termine par le meurtre du roi, dont le cadavre eſt foulé ſous le char de ſon exécrable fille. Cette infâme voyant le conducteur de ſon char, ſaiſi d'horreur à l'aſpect

Planche XII. Tullie veut forcer le conducteur de ſon char à paſſer



G. de S.t Aubin del. P.F. Tardieu Sculpsit 1760.

Accius-Névius assure à Tarquin que sa pensée lui est connue,

du corps tout ſanglant de Servius-Tullius, retenir promptement ſes chevaux ; tranſportée de rage lui jette ſon marchepied à la tête, & l'oblige de les pouſſer par-deſſus le corps palpitant de ſon pere. De ſix rois de Rome, tous dignes d'éloges, en voilà quatre qui périſſent de mort violente.

ſur le cadavre de ſon pere.

VII.

TARQUIN LE SUPERBE.

An de Rome 219.
Son regne.

SOUILLÉ du ſang le plus précieux, uſurpateur du trône, ſans daigner recourir au peuple ni au ſénat, Tarquiu devoit regner en tyran. On vit l'injuſtice & la violence prendre la place des loix ; mais en tyran habile, il ne négligea aucun moyen d'affermir & d'étendre ſon pouvoir. Les vexations lui attiroient la haine des citoyens : il chercha un appui dans l'armée. Sa douceur & ſes bienfaits gagnerent une partie des ſoldats. Une garde nombreuſe d'étrangers veilloit pour ſa défenſe, tandis que les délations, les ſupplices répandoient par-tout la terreur, & que les aſſemblées du peuple étant ſuſpendues par des édits, il ne reſtoit plus de reſſource contre les entrepriſes de la tyrannie.

Subjugue les Gabiens.

On rapporte un trait célebre de la politique de Tarquin. Pluſieurs patriciens, réfugiés à Gabies, ville des Latins, avoient ſoulevé contre lui les habitans. Son fils Sextus, dont il dirigeoit les démarches, affecte de le trahir, ſous prétexte de quelque brouillerie, & ſe retire dans cette ville. Il y joue ſi bien ſon rôle, qu'il parvient au commandement des troupes. Alors il envoie conſulter ſon pere ſur la conduite qu'il doit tenir. Tarquin ne voulant s'expliquer, ni de vive voix, ni par écrit, mene le meſſager dans un jardin, abat en ſa préſence les têtes des pavots qui s'élevoient au-deſſus des autres, & le fait partir ſans autre réponſe. Sextus devina l'énigme. Il fit périr les principaux Gabiens, & livra la ville à ſon pere.

Le tyran joignoit la valeur à la cruauté. Il remporta des victoires ſur tous ſes ennemis. Le ſénat étoit ſans force; le peuple abattu n'oſoit ſe plaindre : Rome ſembloit réduite au point de langueur & d'accablement, où commence d'ordinaire la ſervitude des nations.

Livres Sibyllins.

Les hiſtoriens racontent qu'une femme inconnue préſenta au roi neuf volumes, dont elle demandoit une groſſe ſomme ; que le roi n'ayant pas voulu les payer ſi cher, elle en brûla trois ; qu'elle revint demander le même prix des ſix autres ; qu'elle en brûla encore trois, après un nouveau refus; qu'elle recommença enſuite la ſcene, & que les livres qui reſtoient ayant été reconnus pour être les oracles de la Sibylle de Cumes, Tarquin les acheta, après quoi la femme diſparut. Ces livres gardés précieuſement, furent entre les mains du Prince, & enſuite du ſénat, les interprêtes de la volonté des dieux. On les faiſoit parler au beſoin ; on en tiroit les oracles que l'intérêt préſent pouvoit dicter. Avec une pareille machine, on étoit sûr de maîtriſer une nation ſuperſtitieuſe.

Capitole.

Vers le même temps, fut exécuté le projet du premier Tarquin, de bâtir le capitole; & ce fut l'occaſion de fabriquer une autre fable, qui produiſit de grands effets. En creuſant la terre pour les fondemens du temple de Jupiter, il ſe trouva, dit-on, une tête d'homme auſſi fraîche que ſi elle venoit d'être coupée. Les augures, conſultés ſur ce prodige, déclarerent que Rome deviendroit la capitale de l'Italie. De-là le nom de *capitole*, qu'on donna au mont Tarpéien. De pareilles fictions frappoient les eſprits, élevoient les ames, & inſpiroient une ſorte d'enthouſiaſme, auquel les Romains furent en partie redevables de leurs ſuccès. Perſuadés que les dieux leur deſtinoient l'empire, ils couroient aux combats, comme à des victoires certaines.

Tarquin chaſſé de Rome.

Tarquin recueilloit les fruits de ſa politique. Les chimeres, dont il amuſoit le peuple, achevoient ce que la violence avoit commencé. Vraiſemblablement il eût joui, juſqu'à la fin, de ſa puiſſance uſurpée, ſi l'attentat de ſon fils Sextus contre la chaſte Lucrece, n'eût excité la plus vive indignation.

tion. Lucrece violée se tua. Junius Brutus, ennemi personnel du tyran, saisit l'occasion de se venger & de briser les fers de sa patrie. Son éloquence ranima le courage des sénateurs. Au nom de la liberté, à la vue du cadavre de Lucrece, le peuple sortit de son engourdissement. Tarquin assiégeoit Ardée dans le Latium. On le condamna, lui & sa postérité, à un exil éternel; on dévoua aux dieux infernaux quiconque tenteroit de le rétablir; on substitua le gouvernement républicain au gouvernement monarchique. Athenes, dans le même temps, secoua le joug des Pisistratides. Il y a un rapport singulier entre les causes & les circonstances de ces deux révolutions.

Planche XIII. Mort de Lucrece.

Sept rois avoient gouverné Rome pendant l'espace de deux cens quarante-quatre ans. Ils avoient jetté les fondemens de sa grandeur, parce que tous étoient de grands princes, sans en excepter le dernier, auquel on doit reprocher des injustices, mais non refuser la gloire du génie & des talens. Les historiens sont suspects d'avoir chargé le tableau de sa tyrannie. Ils exagerent tout. Rome ne connoissoit point encore de monnoie d'argent; elle ne possédoit qu'un territoire de treize lieues de long sur dix de large; elle ne cultivoit, ni les sciences, ni les arts: ils en parlent néanmoins comme si tous les talens y eussent été cultivés.

Exagérations des historiens sur l'histoire des sept rois.

On demande comment sept rois électifs, dont quatre sont morts assassinés, dont le dernier a été détrôné, embrassent dans l'histoire un espace de deux cens quarante-quatre ans, tandis que les royaumes héréditaires ne fournissent pas d'exemple d'une pareille durée de sept regnes. On demande par quel prodige tous ces rois montrent des qualités supérieures; ce qui est aussi sans exemple. On tire de-là une preuve contre leur histoire. Il est certain qu'elle renferme beaucoup de choses douteuses.

Doute sur cette histoire.



SECONDE ÉPOQUE.

LA RÉPUBLIQUE;

Depuis l'an de Rome 244, jusqu'à la bataille d'Actium, en 725.

I.

Les rois chassés, le consulat établi.

Election des consuls.

LES Romains, assemblés par tribus & par curies, avoient porté le decret irrévocable contre la royauté. C'étoit véritablement l'ouvrage de la nation, puisque dans cette espece de comices, tous les suffrages étoient égaux. Mais quand il fallut pourvoir au gouvernement de la république, les patriciens, attentifs à leurs intérêts, préférerent les comices par centuries, où la premiere classe l'emportoit sur toutes les autres. On tira de leur corps deux magistrats annuels, qui, sous le nom modeste de consuls, exercerent l'autorité royale. Brutus, auteur de la conspiration, & Collatin, mari de Lucrece, furent nommés au consulat. Le nom de roi avoit sans doute quelque chose de sacré, puisqu'on ne l'abolit pas entiérement. On créa un nouveau sacerdoce, auquel ce titre fut attaché; mais le *roi des sacrifices* n'eut aucune autorité dans les affaires civiles.

Conspiration en faveur de Tarquin.

Tarquin abandonné de ses troupes, s'étoit réfugié à Tarquinie. Les Etrusques envoyerent une ambassade à Rome, sous prétexte de demander la restitution de ses biens. Quelques jeunes Romains furent séduits par ces dangereux ambassadeurs, & conspirerent en faveur d'un roi qu'ils croyoient persécuté,



C. Eisen del. P. E. Tardieu Sculp. 1760.

Tullie veut forcer le conducteur de ſon char, à paſſer ſur le cadavre de ſon père,

ou dont ils ambitionnoient les bonnes graces. Un eſclave découvre le complot. Les deux fils de Brutus ſe trouvant au nombre des coupables, leur pere prononça lui-même contr'eux la ſentence de mort, & les fit exécuter en ſa préſence : exemple affreux, mais qu'il crut néceſſaire pour couper juſqu'à la racine du mal. Les biens de Tarquin furent livrés au peuple. On renvoya les ambaſſadeurs Etruſques, dont la perfidie avoit violé le droit des gens. Ce trait de modération fait d'autant plus d'honneur aux Romains, que les ennemis de leur liberté devoient leur paroître plus odieux.

Planche XIV. Le conſul Junius Brutus juge en préſence du peuple ſes deux fils, & les fait mettre à mort.

Collatin parut ſuſpect, uniquement pour s'être montré moins rigide que Brutus envers les conſpirateurs : on l'auroit banni, s'il n'avoit abdiqué le conſulat, ſuivant l'avis de ſon collégue. Celui-ci mourut les armes à la main, dans une bataille contre Aruns, fils du roi. Ils ſe percerent mutuellement de coups mortels, & la liberté fut cimentée du ſang de ſon principal auteur. On fit l'oraiſon funebre de Brutus ; les femmes porterent le deuil une année entiere.

Collatin.

L'eſprit de liberté eſt ſi ombrageux, que Valérius-Publicola, nouveau conſul, homme populaire, fut ſoupçonné d'aſpirer à la tyrannie, parce qu'il bâtiſſoit une maiſon ſur un terrein qui dominoit la place publique. Pour regagner la confiance des Romains, il démolit ſa maiſon, il ôta les haches des faiſceaux de ſes licteurs ; il voulut que les faiſceaux fuſſent baiſſés devant l'aſſemblée du peuple ; il permit de tuer quiconque tenteroit de s'ériger en ſouverain ; il permit d'appeller au peuple des jugemens mêmes des conſuls ; il confia enfin le tréſor public à deux ſénateurs choiſis par le peuple. Sa conduite le fit élire conſul quatre fois. Elle devoit naturellement déplaire au ſénat, trop jaloux de l'autorité ; mais on avoit beſoin du peuple contre l'ennemi.

Publicola.

Le plus puiſſant roi de l'Etrurie, Porſenna, avoit épouſé la querelle de Tarquin, & parut bientôt aux portes de Rome. Le ſénat s'étoit précautionné, ſoit en faiſant des proviſions de vivres, ſoit en déchargeant de tout impôt les

Porſenna.

citoyens pauvres, que le mécontentement pouvoit exciter à la révolte. On déclara qu'ils payoient un assez grand tribut, par les enfans qu'ils donnoient à la république. Cependant la ville auroit peut-être succombé, sans l'action presque incroyable d'Horatius-Coclès, qui défendit seul le pont du Tibre, tandis qu'on travailloit à le rompre, pour empêcher l'ennemi de passer. Le siege se tourna en blocus, la famine étoit à craindre. Mucius-Scévola, jeune homme intrépide, se croyant tout permis pour délivrer Rome, pénétra, dit-on, dans le camp du roi étrusque, dans sa tente même, résolu de l'assassiner aux dépens de sa propre vie. Il manqua son coup par méprise. Interrogé sur le motif de son attentat, & sur les complices qu'il pouvoit avoir, on chercha à l'effrayer en ordonnant l'appareil des tortures les plus cruelles & de mille supplices affreux; il répondit sans se laisser ébranler: *je suis Romain, & je sais souffrir;* puis regardant avec fierté le roi, qui commandoit qu'on l'environnât de flammes pour le forcer à s'expliquer sans détour, il porta sur le champ sa main droite sur un brasier ardent, & comme pour la punir, il la laissa brûler sans montrer la plus légère émotion. Ensuite il dénonça fiérement à Porsenna que plusieurs autres citoyens avoient formé le même projet. Comment les historiens de Rome ont-ils pu célébrer ce trait, condamné par toutes les loix des nations? Porsenna se montra plus généreux en renvoyant l'assassin. Il conclut la paix avec les Romains.

Planche XV. Defense du pont de Rome par Horatius-Coclès, & deux autres guerriers intrépides.

Planche XVI. Attentat de Mucius-Scévola sur la vie de Porsenna.

Clélie.

Dès qu'on eut livré les ôtages, Porsenna fit sortir ses troupes du Janicule. Les ôtages étoient au nombre de vingt: dix jeunes patriciens, & autant de filles de condition. Entre ces dernieres étoit la jeune Clélie, d'une des premieres maisons de Rome. Les honneurs dont elle avoit vu récompenser le mérite de Coclès & de Mucius, l'animerent à en mériter de pareils. Elle osa, pour sortir des mains de Porsenna, passer le Tibre à la nage à la tête de ses compagnes, & rentra avec elles dans Rome comme en triomphe. Les Romains craignant qu'on ne prît l'audace de ces filles pour une perfidie de leur part, les renvoya sur le champ à Por-

ſenna. Le roi, juſte eſtimateur du mérite par-tout où il l'appercevoit, donna de grands éloges à la jeune Clélie; pour marque de ſon eſtime, il lui fit préſent d'un beau cheval ſuperbement enharnaché, & lui permit de s'en retourner & d'emmener avec elle la moitié des ôtages à ſon choix. Elle ſe conduiſit dans ce choix d'une façon qui lui fit honneur: elle préfera les plus jeunes, parce que leur âge les expoſoit davantage. Porſenna touché de tant d'actions éclatantes dont il avoit été le témoin, ne put s'empêcher de relever le bonheur d'une ville, qui portoit non-ſeulement tant de grands hommes, mais encore de jeunes filles qui diſputoient aux hommes le mérite de la valeur.

Plan. XVII. Préſens de Porſenna à Clélie.

Horatius-Coclès, Mucius-Scévola & Clélie furent comblés d'honneurs & de récompenſes. On érigea à Horatius-Coclès & à Clélie des ſtatues, & on donna des terres à Scévola. C'étoit ainſi que Rome formoit des héros en honorant le courage. Elle perdit dans Valérius-Publicola un vrai modele du patriotiſme. Après quatre conſulats, il mourut pauvre. On fit ſes funérailles aux frais du public, & le deuil que porterent un an les dames Romaines, comme pour Brutus, fut une expreſſion éclatante des regrets de la patrie.

Pl. XVIII. Monumens érigés par les Romains à Horatius-Coclès, Scévola & Clélie.

Fin de Publicola.

Rome avoit dans ſon propre ſein un principe de ſoulévement. Les patriciens en général, loin d'être comme auparavant les peres du peuple, ne cherchoient qu'à en devenir les maîtres. L'inégalité de fortune croiſſoit tous les jours, & avec elle les ſemences de diviſion. Les pauvres, après avoir accumulé dettes ſur dettes, ſe trouvoient expoſés aux violences de créanciers impitoyables, qui les mettoient en priſon, ou les réduiſoient en ſervitude. Accablé de vexations, le peuple déclara qu'il ne s'enrôleroit point pour la guerre, à moins qu'on n'abolît les dettes. Quelques-uns menacerent même de quitter la ville.

Principe des diviſions.

Valérius, frere de Publicola, propoſe l'abolition des dettes, comme un parti qu'exigent l'humanité & la prudence. Mais Appius-Claudius, riche Sabin, établi nouvellement à Rome, fier, dur & inflexible, repréſente qu'abolir

Avis d'Appius-Claudius ſur les dettes.

les dettes, feroit ruiner la foi publique; qu'on pouvoit avoir de l'indulgence pour les débiteurs, qui n'avoient point mérité leur infortune par une mauvaife conduite; mais que les autres étant la honte de Rome, on ne devoit pas les regretter, s'ils l'abandonnoient; que du refte, on exciteroit la fédition en molliffant.

Etabliffement de la dictature.

Le fénat renvoya la décifion après la guerre, fe contentant de fufpendre toutes les dettes dans cet intervalle. L'ennemi approchoit. Les mutins s'échauffent davantage, & refufent de prendre les armes, jufqu'à ce qu'on ait accordé leur demande. On propofa, pour mettre fin aux diffentions, de créer un magiftrat, nommé Dictateur, qui auroit toute l'autorité entre les mains, & qui gouverneroit fouverainement la république, dans les conjonctures où les regles ordinaires étoient impuiffantes: il ne devoit refter en charge que fix mois, de peur que fon pouvoir ne dégénérât en tyrannie. Le peuple, facile à tromper fur l'avenir, qu'il ne prévoit point, approuva fans peine cet expédient.

An de Rome 255.

Elle ne fut pas briguée, & on n'en abufa pas.

C'étoit à l'un des confuls qu'on réfervoit la nomination du dictateur: le peuple devoit feulement la confirmer. Les deux confuls, Clélius & Lartius, fe difputerent généreufement à qui nommeroit fon collegue. Lartius céda, & fut dictateur. On doit admirer, comme un des principaux phénomenes de l'hiftoire, que la dictature, donnant le droit de vie & de mort, & le pouvoir le plus defpotique, ait été fouvent le falut de Rome; qu'aucun ambitieux n'en ait abufé; qu'on l'ait même abdiquée avant les fix mois, dès que fon objet étoit rempli. Sylla fut le premier exemple d'ufurpation à cet égard: tant les loix avoient d'empire fur l'ame des Romains!

Effet de la création du dictateur.

D'abord Lartius créa un général de la cavalerie, (*magifter equitum*) dont la charge devoit durer autant que la fienne; ce qui fut toujours obfervé depuis. Enfuite, avec un cortege de vingt-quatre licteurs, qui portoient des faifceaux armés de haches, il fe montra réfolu de punir févérement le crime & la révolte. Ses jugemens étant fans appel, les mutins



G. De St. Aubin del. *P. F. Tardieu Sculp.*

Mort de Lucrêce.

tremblerent, ils ſentirent la néceſſité de l'obéiſſance. On fit le dénombrement des citoyens; on en trouva plus de cent cinquante mille au-deſſus de l'âge de puberté. Le dictateur leva des troupes comme il voulut. Les Latins, qui menaçoient Rome, deſirerent une ſuſpenſion d'armes; il conclut la treve, & ſe démit auſſi-tôt de la dictature.

Dès que la treve fut expirée, les Latins reprirent les armes. Un ſecond dictateur parut néceſſaire. Poſtumius, revêtu de cette dignité, marcha contre les ennemis. Leur armée montoit à quarante-trois mille hommes. Il n'en avoit que vingt-cinq mille. La ſanglante bataille de Régille fixa le ſort de la république. Titus & Sextus, fils du tyran, y furent tués. A peine échappa-t-il dix mille Latins. Ce peuple demanda la paix, & ſe ſoumit. Tarquin mourut à Cumes dans la Campanie, accablé de vieilleſſe & d'infortune.

Bataille de Régille.

Les patriciens avoient gardé quelques ménagemens envers le peuple, tant qu'ils craignoient de le voir rappeller Tarquin. Délivrés de cette inquiétude, ils redoublerent leurs violences. Toute la ville fut bientôt remplie de vexations & de murmures. Un vieillard s'échappe de priſon; ſe montre dans la place, maigre, hideux; il découvre les cicatrices des bleſſures qu'il a reçues à la guerre, & les traces récentes des coups, dont un impitoyable créancier l'a fait déchirer; il raconte ſes malheurs cauſés par l'avarice d'autrui. Le peuple entre en fureur; le ſénat s'aſſemble; Appius-Claudius opine, comme il avoit fait auparavant, à ne rien accorder & à punir.

Les troubles recommencent.

Dans cette circonſtance, les Volſques s'avancent avec une nombreuſe armée. Les plébéiens ne diſſimulent point leur joie, & déclarent que les patriciens peuvent aller combattre, puiſqu'eux ſeuls profitent des victoires. Mais la douceur du conſul Servilius, ſes promeſſes qu'on ſatisferoit le peuple, la ſuſpenſion des dettes accordée en attendant, l'amour de la patrie ranimé par l'eſpérance, calment ces braves citoyens. Les débiteurs à l'envi ſe font enrôler. Servilius défait les Volſques, & partage tout le butin aux ſoldats.

Servilius adoucit le peuple.

Comme le ſénat, excité par Appius, refuſoit toujours de ſatisfaire le peuple, la ſédition étoit ſur le point d'éclater. Les conſuls, qui avoient chacun leur armée encore ſur pied, ordonnerent aux ſoldats de les ſuivre, ſous prétexte d'une nouvelle guerre. Ils comptoient ſur la force du ſerment, dont la religion faiſoit une loi inviolable pour les Romains. On imagina un expédient frivole, qui ſervit à éluder la loi : ce fut d'enlever furtivement les enſeignes, & de ſe retirer avec elles. Les ſoldats juroient de ne point les abandonner. Ils ſe nommerent des officiers, & établirent leur camp ſur le Mont-Sacré, au-delà du Tévéron, à trois milles de Rome. Cette déſertion imprévue apprit au ſénat combien il s'étoit fait tort à lui-même, par ſa dureté & ſon injuſtice. Le peuple ſortoit en foule, & couroit au Mont-Sacré.

Plan. XIX. Retraite du peuple au mont Sacré.

Suites de cette ſédition.

Les députés qu'on envoya aux ſéditieux, rapporterent pour réponſe, qu'après tant de promeſſes violées, il n'étoit plus poſſible de ſe fier au ſénat ; que les patriciens voulant dominer en maîtres de Rome, pouvoient y reſter les maîtres ; mais que les pauvres citoyens vouloient être libres, & que leur patrie ſeroit le lieu où ils jouiroient de leur liberté. Ce qui étonne davantage, c'eſt l'ordre & la diſcipline qu'on voit regner dans leur camp. Point de tumulte, ni de violences. Ils deſcendent de la montagne pour chercher des vivres, ſe contentent du pur néceſſaire, & retournent tranquillement à leur poſte. Jamais armée n'avoit paru plus digne de ce nom ſous les conſuls.

Parti que prend le ſénat.

Cette modération même étoit inquiétante pour le ſénat. Elle annonçoit une entrepriſe bien concertée, & des forces redoutables prêtes à fondre ſur la ville. La conſternation fut générale. Perſonne n'oſa briguer le conſulat ; il fallut même obliger deux ſénateurs à le recevoir. On remit en délibération l'affaire des dettes ; on nomma dix députés pour traiter avec le peuple ; on leur donna plein pouvoir de conclure, aux conditions qu'ils jugeroient avantageuſes à la république. Appius & les jeunes ſénateurs s'oppoſerent en vain à ce parti. Leurs conſeils violens avoient eu des ſuites trop funeſtes,



Ch. Eisen delin. Louis Le Grand. Sculp. 1761

Le Consul Junius Brutus juge en présence du Peuple, ses deux fils et les fait mettre à mort,

nestes, pour étouffer encore les ſentiments d'humanité. Les choſes en étoient au point, que ſans accorder beaucoup au peuple, il étoit impoſſible de rétablir l'ordre & la paix. C'eſt ainſi que l'abus de l'autorité amene les révolutions.

I I.

Le peuple acquiert de l'autorité.

An de Rome 260.

Députés du ſénat.

A LA tête de la députation du ſénat, étoient trois hommes dignes de la confiance du peuple : Lartius & Valérius, qui avoient exercé la dictature, & Ménénius-Agrippa, illuſtre conſulaire, auteur du conſeil qu'on venoit de ſuivre. Le peuple, malgré ſon mécontentement, aimoit la patrie. Il les reçut avec joie; il eut été fort traitable, ſans deux chefs ſéditieux dont la fougue entretenoit la diſcorde. Ménénius employa, dit-on, avec ſuccès l'apologue de l'eſtomac & des membres. Les membres révoltés contre l'eſtomac, qu'ils accuſoient de profiter de leur travail & de ne rien faire pour eux, furent détrompés par une triſte expérience : lui ayant refuſé leurs ſervices, ils tomberent dans une langueur mortelle. C'étoit l'image du peuple, trop prévenu contre le ſénat. Des eſprits tranquilles pouvoient ſentir la juſteſſe de cet apologue; mais la multitude avoit beſoin d'autres motifs. Ménénius fit ſurement plus d'impreſſion, en déclarant que le ſénat aboliroit les dettes.

Etabliſſement des tribuns du peuple.

Un des chefs du peuple, Junius-Brutus, repréſenta qu'on devoit prendre des précautions pour l'avenir; il demanda qu'il y eût des magiſtrats plébéiens, chargés uniquement de veiller aux intérêts du peuple. On s'étoit mis dans la malheureuſe néceſſité, ou d'eſſuyer la guerre civile, ou d'accorder aux mutins ce qu'ils exigeoient. Le ſénat conſentit à l'élection des tribuns du peuple. C'eſt le nom de ces nouveaux magiſtrats, tirés du corps des plébéiens pour les

protéger. On déclara par une loi que leur perſonne ſeroit ſacrée ; que ſi quelqu'un les frappoit, il ſeroit maudit, & ſes biens voués au ſervice de Cérès ; que le meurtrier pourroit être tué ſans forme de juſtice.

Leur pouvoir.

Les tribuns n'eurent aucune marque de dignité. Aſſis à la porte du ſénat, ils ne pouvoient y entrer que par ordre des conſuls. Leur pouvoir étoit renfermé preſque dans l'enceinte de Rome ; il leur étoit défendu de s'abſenter de la ville. Mais qu'un ſeul formât oppoſition contre un décret du ſénat, c'en étoit aſſez pour l'annuller : ſon *veto* arrêtoit tout. Nous verrons leur autorité s'accroître de jour en jour, & devenir redoutable comme celle des éphores de Sparte. Ils furent d'abord cinq, & enſuite dix. Leur charge étoit annuelle. Dès le commencement, ils firent créer deux édiles, magiſtrats plébéiens, qui étoient leurs officiers, chargés de la police des bâtimens.

Priſe de Corioles.

L'établiſſement du tribunat & la ſuppreſſion des dettes ayant ramené le peuple au devoir, le conſul Poſtumius-Cominius battit les Volſques, & prit Corioles, leur capitale. Il dut principalement ſes ſuccès à la valeur de Marcius, jeune patricien, qui avoit toutes les qualités d'un héros, mais non la modération d'un ſage. Le conſul, après l'avoir couronné de ſa main, voulut l'enrichir. Il lui deſtinoit la dixieme partie du butin : Marcius la refuſa. Le ſurnom de Coriolan fut une récompenſe plus digne de lui ; il la reçut des ſoldats, dont il faiſoit l'admiration.

Malgré les exemples d'avarice donnés par un nombre de patriciens, le mépris des richeſſes diſtingua encore long-temps les héros de la république. Cette noble vertu, qui, dans le même temps, mettoit Ariſtide au-deſſus de tous les grands hommes d'Athenes, étoit ſi chere à Ménénius-Agrippa, qu'il mourut ſans laiſſer dequoi faire ſes funérailles. Le peuple ſe taxa pour lui en faire de magnifiques, & ne voulut point reprendre l'argent qu'il y deſtinoit, quoique le ſénat eût chargé les queſteurs de la dépenſe : il le donna aux enfans du mort.

Pauvreté de Menénius-Agrippa.

Page 26.

2



G. De S.t Aubin del. P. F. Tardieu Sculpsit.

Défence du Pont de Rome, par Horatius-Coclès et deux autres guerriers intrépides



Gabriel de St. Aubin deli. *Chenu sculp.*

Présens de Porsenna à Clélie,

Effets de la disette.

On n'avoit point ensemencé les terres. Quelques soins que prît le sénat pour remédier à la disette, on souffrit & on murmura. Le peuple souffrant est pour l'ordinaire injuste, parce que, sans réfléchir sur les causes de sa misere, le sentiment des maux l'aigrit contre ceux dont il attend en vain des secours. On supposa que les sénateurs gardoient tout le bled pour leurs familles. Les tribuns accréditerent ce bruit, & échaufferent les têtes. Appius inspire au sénat la résolution de les réprimer & de les punir. Les consuls assemblent le peuple pour cet effet. Interrompus par les tribuns, ils prétendent leur fermer la bouche ; ils leur disputent le droit de parler dans les assemblées. Cette querelle fournit aux tribuns l'occasion d'étendre leur autorité.

Accroissement du pouvoir des tribuns.

Junius-Brutus, un des édiles, le même factieux dont nous avons vu l'audace, ayant obtenu des consuls la permission de prendre la parole comme pour terminer la dispute, leur demanda pourquoi ils empêchoient les tribuns de parler au peuple. « C'est, répondit un consul, parce qu'ayant con» voqué nous-mêmes l'assemblée, la parole nous appartient. » Si les tribuns l'avoient convoquée, loin de les interrompre, » je ne viendrois pas les entendre ». Ce mot imprudent eut de grandes suites. « Vous avez vaincu, plébéiens, s'écria » Junius. Tribuns, laissez haranguer les consuls. Demain je » vous ferai connoître la dignité & la puissance de vos » charges ». En effet, par son conseil, les tribuns, le lendemain dès la pointe du jour, se rendent à la place publique, suivis de presque tout le peuple.

L'un d'eux, nommé Icilius, représente qu'il est essentiel, pour l'exercice du tribunat, de convoquer des assemblées, & de pouvoir haranguer sans crainte d'être interrompu. On applaudit ; on approuve une loi qu'il avoit dressée la nuit avec ses collegues. Cette loi porte : « Que dans les assem» blées tenues par les tribuns, personne ne les interrompe » & ne les contredise ; que si quelqu'un ose le faire, il donne » caution pour l'amende à laquelle il sera condamné, & » qu'il soit puni de mort, s'il refuse la caution ». Par-là les

tribuns augmentoient considérablement leur pouvoir; mais sans ce privilege ils n'auroient pu protéger le peuple que foiblement. Une loi pareille étoit un coup terrible porté au sénat. Il refusa d'abord de la confirmer, soutenant qu'elle étoit l'ouvrage d'une assemblée illégitime. On lui déclara que s'il rejettoit les *plébiscites*, ou ordonnances du peuple, on rejetteroit les *senatus-consultes*, ou les décrets du sénat: il céda enfin, soit par nécessité, soit par complaisance.

On avoit reçu du bled de Sicile, ressource précieuse dans la disette. Le petit peuple souffroit toujours, mais sans commettre aucune violence, & se contentant du peu que la terre lui donnoit pour vivre. La dureté hautaine de Coriolan le mit en fureur. Quand il fut question dans le sénat de l'usage qu'on feroit de ce bled, les uns proposerent de le distribuer gratuitement aux pauvres: les autres de le vendre fort cher, afin de punir & de dompter l'audace du peuple. Coriolan soutint qu'il falloit profiter des circonstances, abolir le tribunat, casser les conventions du mont Sacré. Ce héros, dont on vante la probité & le désintéressement, ne connoissoit pas les vertus douces qui gagnent les cœurs.

Coriolan.

Les tribuns, sachant ce qui se passoit, invoquent les dieux vengeurs du parjure. Le peuple s'échauffe, & veut massacrer Coriolan. Ils arrêtent le peuple; mais ils somment Coriolan de comparoître devant eux. Le fier patricien méprise leur citation. Ils entreprennent de le saisir, & sont repoussés par de jeunes sénateurs. Enfin ils convoquent une assemblée, où Coriolan bien loin de faire son apologie, répete d'un ton impérieux tout ce qu'il a dit au sénat. Il jure aux tribuns une haine irréconciliable, en les appellant *le poison de la tranquillité publique*. Sicinius, un des tribuns, le condamne à mort sur le champ, de sa propre autorité, & ordonne qu'on le précipite de la roche Tarpéienne. Comme les patriciens se disposoient à le défendre, & que la populace ne remuoit point, par respect pour les consuls, Sicinius le cite au jugement du peuple dans vingt-

Il est condamné.



H. Gravelot del. P. F. Tardieu Sculp.

Attentat de Mucius Scevola sur la vie de Porsenna



H. Gravelot del. P.F. Tardieu sculp. 1761.

Monumens érigés par les Romains à Horatius-Coclés, Scévola et Clélie,

ſept jours ; il eſt condamné à un banniſſement perpétuel.

Après la condamnation de Coriolan, le peuple triompha comme d'une victoire déciſive, remportée ſur les patriciens. Il auroit dû plutôt ſe reprocher ſon ingratitude envers un citoyen dont il avoit reçu les ſervices les plus ſignalés, & dont le crime étoit imaginaire & ſans preuves. On éprouva bientôt combien il importe de ménager des hommes auſſi capables, par leur caractere, de nuire que de ſervir. Coriolan n'écouta plus que la vengeance, & ſe retira chez les Volſques, dans la maiſon de Tullus-Attius. Il y entra ſans avoir été d'abord apperçu, & alla s'aſſeoir près du foyer, ſous la protection des dieux pénates ; il demeura ainſi ſans remuer, la tête couverte, & obſervant le ſilence le plus profond. Les eſclaves & autres ſerviteurs de Tullus-Attius étonnés de l'apparition ſubite & de la contenance de l'étranger, en vont rendre compte à leur maître qui eſt à table. Tullus quitte auſſitôt ſes convives : il s'avance vers Coriolan, qui ſe découvrant la tête lui explique le motif de ſa démarche, & le prie d'engager les Volſques à prendre les armes contre ſa patrie. Il devint leur général, entra ſur le territoire de Rome, & répandit partout la terreur. Le peuple, gouverné par les événemens, demandoit ſon rappel ; le ſénat s'y oppoſoit. Mais le danger adoucit les ſénateurs. Ils lui envoyerent une députation qu'il reçut avec dédain. Les prêtres vinrent à leur tour, & furent congédiés de même. Véturie, ſa mere, à la tête des dames romaines, alla enfin déſarmer un fils rebelle. Les ſentimens de la nature dompterent cette ame orgueilleuſe. *Rome eſt ſauvée*, s'écria-t-il, *mais votre fils eſt perdu*. Coriolan fit la paix (*). Il mourut, ſelon quelques auteurs, aſſaſſiné par les Volſques, ſelon d'autres, languiſſant dans une triſte vieilleſſe, & regrettant ſa patrie.

Ce qui arriva après ſa condamnation.

Planche XX. Coriolan ſe retire chez les Volſques.

Planche XXI. Coriolan fléchi par ſa mere.

Rome étoit déſolée par une maladie épidémique, terrible

Mort de la veſtale Urbinia.

(*) En mémoire du ſervice qu'avoit rendu Véturie, le ſénat bâtit un temple à la *Fortune des femmes*, où les Dames eurent ſeules le droit d'entrer.

dans ſes effets qui dépeuploit la ville, & la rempliſſoit d'un deuil univerſel. Le ſénat ordonna des *ſupplications*; cérémonie religieuſe qu'on ne manquoit pas d'obſerver dans les calamités publiques. Alors on couroit tous les temples, & l'on faiſoit des proceſſions. La ſuperſtition attribua la fin de ce fléau au ſupplice de la veſtale Urbinia, qui ayant été convaincue d'un commerce criminel, fut miſe à mort, & eſſuya le ſupplice ordinaire, qui étoit d'être enfermée toute vivante dans une foſſe, avec un pain, une cruche d'eau, un vaſe plein de lait, & une lampe.

Plan. XXII. Supplications pour une maladie contagieuſe dont on attribua la fin au ſupplice de la veſtale Urbinia.

Loi agraire.

Les diſputes ſe réveillerent à l'occaſion d'une loi agraire, propoſée par le conſul Caſſius. L'ambition ſeule lui inſpira, dit-on, cette loi, comme un moyen de parvenir à la ſouveraine puiſſance. Il vouloit que l'on partageât, non-ſeulement aux Romains, mais aux alliés, une partie des terres conquiſes, & celles même que les patriciens avoient uſurpées depuis long-temps. L'article des alliés déplut au peuple, qui ſe réſervoit tout le profit du partage. Le ſénat convint que les étrangers n'y auroient de part, qu'autant qu'ils auroient aidé à la conquête. On ne cherchoit qu'à gagner du temps pour faire tomber le projet de Caſſius. Dès que ce conſul ſortit de charge, deux queſteurs l'accuſerent devant le peuple d'avoir aſpiré à la tyrannie. Il fut puni de mort. Son propre pere, ſuivant quelques écrivains, fut ſon accuſateur dans le ſénat, & le fit exécuter dans ſa maiſon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſénat eut ſouvent recours à l'accuſation de tyrannie contre ceux qu'il avoit intérêt de perdre.

On demandoit inutilement le partage que le ſénat avoit promis. Tout annonçoit une prochaine rupture. C'eſt alors que les conſuls mirent principalement leur politique à exciter ſans ceſſe de nouvelles guerres, qui puſſent occuper au-dehors l'ardeur inquiete des plébéiens. Ceux-ci refuſoient de s'enrôler; mais on les y obligeoit, en les menaçant d'un dictateur. Les Eques, les Volſques, les Véiens, les Etruſques, furent battus en diverſes rencontres.

Page 30.



B.Bolomey del. P.F. Tardieu Sculp.

Retraite du Peuple sur le Mont Sacré,

Appius, après son consulat, s'opposoit avec la même ardeur, aux demandes des tribuns pour le partage des terres. Ceux-ci l'accusent devant le peuple. Il comparoît plutôt en juge qu'en accusé. Il impose tellement, que l'on n'ose rien prononcer contre lui. Il se donne ensuite la mort, prévoyant qu'une seconde assemblée le condamneroit. Son fils, malgré les tribuns, fit son oraison funebre, à laquelle le peuple même applaudit ; tant la fermeté courageuse du pere avoit excité d'admiration. De tels hommes, en se modérant, auroient fait le bonheur & la gloire de leur patrie. Les querelles continuerent entre les deux ordres. Mort d'Appius.

On n'avoit pas encore de loix civiles, propres à régler la conduite & à maintenir la fortune des citoyens. Les consuls jugeoient tous les différends, ou par les principes de l'équité naturelle, ou par les anciennes coutumes, ou par quelques loix de Romulus & de ses successeurs, dont il restoit à peine des vestiges; & le sort des particuliers dépendoit ainsi des caprices des patriciens. Loix.

Le tribun Térentius entreprit de remédier au désordre. Il proposa de publier un corps de loix, qu'on seroit obligé de suivre dans l'administration de la justice. Il ne s'en tint pas là. Après avoir déclamé contre le pouvoir des consuls, qu'il dépeignoit comme deux monarques absolus, il demanda l'élection de cinq commissaires, pour fixer des bornes à leur puissance. Tel fut l'objet de la fameuse loi Térentia, aussi capable que la loi agraire d'inquiéter les sénateurs. On l'attaqua, on la défendit avec la chaleur ordinaire. Quintius-Céson, fils du grand Cincinnatus, dont on parlera bientôt, fut la victime des tribuns, parce qu'il s'opposoit à leur entreprise. Faussement accusé, il sortit de Rome, sans attendre le jugement. Dix citoyens s'étoient fait sa caution pour une somme. Son pere la paya, & fut obligé de vivre dans une petite métairie, unique bien qui lui restoit. Loi Térentia.

Herdonius, riche Sabin, surprend le capitole à la faveur de ces troubles. Les consuls ordonnent au peuple de s'armer contre l'ennemi. On monte au capitole, on le délivre. Le

Cincinnatus.

consul Valérius ayant été tué à l'assaut, Quintus-Cincinnatus est tiré de la charrue pour le remplacer. En mêlant la fermeté à la douceur, il rétablit l'ordre ; il remet la justice en vigueur ; il fait oublier, en quelque sorte, les tribuns.

Plan. XXIII. Imprudence du consul Minucius, réparée par Cincinnatus.

Après son consulat, Minucius, un de ses successeurs, se laissa envelopper par les Eques, à qui il faisoit la guerre. Le péril de l'armée romaine engage à créer un dictateur. Le choix tombe sur Cincinnatus. Cet illustre laboureur quitte de nouveau son champ, se met à la tête des citoyens, délivre Minucius, revient en triomphe voir son fils Céson, justifié & rappellé, abdique la dictature le seizieme jour, & va reprendre sa charrue, dont il fait plus de cas que des honneurs.

Ceux qui rabaissent ces exemples admirables, en disant que les Romains ignoroient alors la séduction des richesses, ont-ils assez réfléchi aux traits d'avarice, si communs parmi les patriciens depuis le commencement de la république ? L'amour de la pauvreté n'appartenoit qu'aux grands hommes. Si cette vertu étoit rare, la pauvreté du moins écartoit les vices corrupteurs ; & la discipline militaire, jointe à la force du corps & au courage, devoit rendre les Romains invincibles.

Loi Térentia reçue.

Enfin, après de nouvelles disputes, pleines d'animosité & de violences, le sénat, qui craignoit la ruine entiere de la république, donna son consentement à la loi Térentia. Il fut résolu que dix commissaires seroient chargés de rédiger un corps de loix ; qu'ils seroient revêtus pour un an de la puissance souveraine ; que toutes les magistratures cesseroient dans cet espace de tems, même le tribunat, dont l'autorité s'étoit maintenue sous les dictateurs ; que les jugemens des décemvirs seroient sans appel, & qu'à eux seuls appartiendroit le pouvoir de faire la paix ou la guerre. On nomma d'abord Appius-Claudius, alors consul, fils du second Appius, qui s'étoit tué lui-même. Son collegue lui fut associé, avec d'autres consulaires, & trois sénateurs qu'on avoit députés à Athenes, pour y recueillir les loix de la Grece.

III.

Page 36.



Gabriel de S.t Aubin Del.t *de Lorraine Sculp.t 1762.*

Coriolan se retire chez les Volsques,

III.

Les Décemvirs.

LA légiſlation étant le principal objet du nouveau gouvernement, les décemvirs travaillerent à leur code avec ardeur. Un Grec, exilé d'Epheſe, leur interpréta les loix qu'on avoit apportées d'Athenes. Ils y ajouterent une partie des anciennes ordonnances royales. Cet ouvrage fini, ils l'expoſerent en public ſur dix tables de chêne, invitant les citoyens à l'examiner, à choiſir, en un mot à être leurs propres légiſlateurs. Le ſénat avoit approuvé les loix par un décret. Le peuple ſatisfait, les confirma. Deux autres tables, propoſées l'année ſuivante, furent acceptées de même, malgré un article odieux, qui défendoit aux patriciens de s'allier avec les familles plébéiennes.

An de Rome 302.

Loix des XII tables.

Ces loix des douze tables, dont il ne reſte qu'un petit nombre de fragmens, étoient claires & préciſes, ſupérieures en ce point aux loix de Solon, quoique beaucoup moins conformes à l'humanité. Les peres conſervoient ſur leurs enfans un pouvoir abſolu, & les maîtres ſur leurs eſclaves. Les débiteurs étoient livrés aux violences des créanciers. Des peines capitales contre les auteurs de libelles & les poëtes; pluſieurs autres diſpoſitions cruelles, qu'il fallut bientôt adoucir, font connoître l'eſprit des légiſlateurs. Rome gagnoit cependant beaucoup à recevoir des loix, qui fuſſent une regle fixe pour les citoyens, & vraiſemblablement le peuple conſidéra plus cet avantage, que les inconvéniens de quelques diſpoſitions tyranniques.

Si le décemvirat n'avoit produit que les douze tables, il eut été une époque glorieuſe pour la république. Mais il dégénéra en tyrannie, & en ne reſpectant rien, les tyrans ſe perdirent eux-mêmes.

Abus du gouvernement des décemvirs.

Appius étoit reſté à Rome, tandis que ſes collegues

Attentat d'Appius.

faisoient la guerre. Il devint amoureux de la jeune Virginie, fille de Virginius, vaillant plébéien, & promise en mariage à Icilius, ancien tribun du peuple. Après de vaines tentatives pour satisfaire sa passion, il voulut la faire enlever par force, en qualité de juge, la supposant née d'une esclave d'un de ses cliens qui la reclamoit. Icilius défend Virginie avec l'ardeur d'un amant; le peuple s'émeut, Appius est chassé de son tribunal. Virginius, averti du danger de sa fille, s'étoit hâté de partir du camp où il étoit, pour voler à son secours. Il arrive, il plaide sa cause; il voit le redoutable décemvir prêt à se rendre maître par une sentence de la personne de Virginie. Pour sauver l'honneur de sa fille, il lui enfonce un couteau dans le sein; & montrant le couteau ensanglanté à Appius: *C'est par ce sang*, lui dit-il, *que je dévoue ta tête aux dieux infernaux.* Appius ordonne en vain de l'arrêter. Il se fait jour à travers le peuple, dont il excite la haine contre les tyrans, & il va répandre parmi les soldats, le desir de la liberté & de la vengeance.

Plan. XXIV. Virginie tuée par son pere, pour la sauver de l'esclavage.

Le décemvirat est aboli.

Des scenes si tragiques ne manquent pas leur effet, quand les hommes souffrent impatiemment le joug. Excepté un petit nombre d'ames serviles, tous abandonnerent les décemvirs, & se livrerent aux sentimens républicains. Les deux armées se réunirent sur le mont Sacré, où le peuple les suivit en foule. Le sénat ne savoit quel parti prendre. Enfin la clameur générale ayant forcé les décemvirs à se démettre, on députa au peuple Horatius & Valérius, leurs ennemis, avec plein pouvoir de conclure la pacification. On rétablit le tribunat & le droit d'appel au peuple; on abolit le décemvirat. Valérius & Horatius furent faits consuls. Des loix populaires qu'ils établirent, augmenterent l'attachement pour eux. Ils ordonnerent que les plébiscites, émanés des comices par tribus, obligeroient tous les citoyens, comme les loix émanées des comices par centuries. Cette loi, extrémement favorable aux tribuns, ne pouvoit que chagriner le sénat: les circonstances l'engagerent à y consentir.

Les discordes intestines se ranimerent souvent dans Rome. Chaque tribun vouloit se signaler par des victoires sur le sénat.

Une loi des douze tables défendoit les mariages entre les patriciens & les plébéiens, ce qui élevoit entre les deux ordres une barriere odieuse. Les premiers, en possession du consulat, se croyoient réellement nés pour l'empire : les autres, avec le secours du tribunat, tendoient sans cesse à rétablir l'égalité. Canuléius, tribun hardi, secondé par ses collegues, protesta solemnellement qu'il s'opposeroit à toute levée de troupes, jusqu'à ce qu'on eût rendu la liberté des mariages, & même jusqu'à ce qu'on eût réglé que les plébéiens, comme les autres, pourroient être nommés consuls. A la veille d'une guerre, il falloit de la condescendance. L'article des mariages fut accordé. Dispute sur les mariages.

Mais dans la crainte d'avilir le consulat, les sénateurs proposerent la création de trois tribuns militaires qui tiendroient lieu de consuls, & qui seroient choisis indifféremment parmi les patriciens & les plébéiens. Le peuple ayant approuvé ce projet, donna une preuve singuliere de modération : il nomma trois patriciens à la nouvelle dignité. Ceux-ci abdiquerent quelques mois après, parce que les auspices, dit-on, n'avoient pas été favorables. Ce fut, sans doute, un artifice du sénat, pour remettre les choses sur l'ancien pied. On rétablit effectivement le consulat. Les tribuns n'avoient aucun intérêt à s'y opposer, dès que le peuple étoit résolu de donner ses suffrages aux patriciens, dont les talens & l'habileté méritoient la préférence. Création de tribuns militaires. Rétablissement du consulat.

Depuis dix-sept ans, on n'avoit point fait le cens ou le dénombrement des citoyens, & l'interruption de cette sage coutume troubloit l'ordre de la république. Les consuls Quintius-Capitolinus & M. Géganius penserent à la rétablir. Trop accablés d'affaires pour remplir eux-mêmes une pareille fonction, comme le faisoient les anciens consuls, ils introduisirent une nouvelle magistrature que l'on chargea de ce soin. Telle fut l'origine des censeurs. Leur dignité parut d'abord peu importante; mais elle s'éleva en peu d'années, *An de Rome* 310. Etablissement des censeurs.

presqu'au niveau du consulat. La censure acquit l'inspection des mœurs, le droit de punir & de dégrader quelque citoyen que ce fût. Le soin des finances, l'entretien des édifices publics lui furent confiés. C'est à elle qu'on doit attribuer en partie la gloire & la prospérité de Rome; car, selon le président de Montesquieu, *il y a de mauvais exemples qui sont pires que des crimes, & plus d'états ont péri, parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix.*

An de Rome 347. Etablissement de la paie des soldats.

L'an de Rome 347, il y eut un décret du sénat, pour accorder une paie aux soldats qui servoient dans l'infanterie. Le peuple en fut transporté de joie. Le service militaire qu'il faisoit à ses dépens, étoit la cause des emprunts, de la misere, des troubles. Il témoigna la plus vive reconnoissance aux sénateurs, protestant que tout citoyen prodigueroit désormais son sang pour la défense de la patrie.

Jusqu'alors la guerre n'avoit consisté qu'en courses sur le pays ennemi, & en combats très-rarement décisifs. Une campagne de vingt ou trente jours épuisoit les ressources du soldat. Des armées entretenues aux frais de la république, pouvoient seules étendre au loin sa puissance. C'est donc ici un changement remarquable. L'établissement des troupes soudoyées fera de même époque dans les monarchies modernes.

Conspiration de Mélius.

Sp. Mélius de l'ordre des chevaliers, fort riche & encore plus ambitieux, songea à profiter du malheur des tems, se flattant que le peuple, dans une calamité si générale, feroit bon marché de sa liberté. Ayant acheté de ses deniers une grande quantité de bled, il en fit des distributions. Il dressa toutes ses batteries pour parvenir à la royauté, la regardant comme l'unique récompense digne de lui. L. Minucius préfet des vivres, ayant appris ce qui se passoit chez Mélius, en donna avis au sénat; sur ce rapport les sénateurs firent beaucoup de reproches aux consuls de n'avoir pas découvert une conjuration de cette importance, & nommerent sur le champ pour dictateur L. Quintius-Cincinnatus. Celui-ci choisit Servilius-Ahala, pour général de la cavalerie. Le len-

Page 37.



H. Gravelot del. P. F. Tardieu sculpsit

Coriolan fléchi par sa mere

demain Cincinnatus parut dans la place, & monta ſur ſon tribunal eſcorté de ſes licteurs armés de leurs haches d'armes, & avec tout l'appareil de la ſouveraine puiſſance. Le peuple ſurpris & effrayé d'un mouvement ſi ſubit, ne ſavoit quelle en pouvoit être la cauſe. Alors le dictateur envoie Servilius ſommer Mélius de comparoître devant lui. Mélius ſurpris & incertain du parti qu'il devoit prendre, différoit d'obéir & cherchoit à s'échapper. Servilius mande à un licteur de l'arrêter. Cet officier ayant exécuté cet ordre, Mélius implore le ſecours du peuple Romain. Le peuple s'émeut, ſes partiſans s'animent les uns les autres, & l'arrachent des mains du licteur. Mélius ſe jetta dans la foule pour ſe dérober à la pourſuite de Servilius ; mais celui-ci l'ayant atteint lui paſſe ſon épée au travers du corps, & tout couvert de ſang, il vient rendre compte au dictateur de tout ce qu'il a fait. *J'approuve votre action*, dit le dictateur, *& je vous loue de votre zele, Servilius. Vous venez de délivrer votre patrie d'un tyran qui vouloit la réduire en ſervitude.*

Plan. XXV. Mort de Mélius.

Une grande peſte qui ſe fit ſentir cette année à Rome, donna lieu à une nouvelle cérémonie de religion appelée *Lectiſterne*. La coutume à Rome, dans les grands dangers, ou dans les grandes proſpérités, étoit d'ordonner des repas ſolemnels aux dieux, pour implorer leurs ſecours ou pour leur rendre de publiques actions de graces, de la protection qu'on en avoit reçue. Des officiers appelés *triumvirs*, & dans la ſuite, quand le nombre en fut porté à ſept *ſeptemvirs*, fort conſidérés à Rome, préſidoient à ces feſtins : ils dreſſoient dans les temples autour de la table, ſelon l'uſage de ces tems, des lits couverts de tapis magnifiques, & des ſiéges. On y plaçoit des ſtatues des dieux & des déeſſes qu'on avoit invités au repas, qui étoit ſervi ſur la table, & ils étoient cenſés y aſſiſter, & y prendre part. Cela ſe pratiqua de la ſorte en public au nom de l'état dans cette occaſion. Les particuliers en firent autant de leur côté, pendant huit jours que dura cette fête, & ſe donnerent mutuellement des feſtins. Les portes des maiſons furent

Etabliſſement du Lectiſterne, ou fête générale en l'honneur des grands Dieux que l'on adoroit chez les Romains.

Plan. XXVI. Célébration du Lectiſterne.

ouvertes dans toute la ville. On dreſſa des tables & on fit des repas, où tout étoit commun, & où tout le monde étoit bien reçu. On y invita également les connus & les inconnus. On ſe réconcilia avec ſes ennemis. On fit ceſſer les querelles & les procès. On ôta aux priſonniers leurs liens pendant tout le tems que dura la fête. Puis on ſe fit ſcrupule de remettre dans les fers, ceux que les dieux en avoient délivrés.

An de Rome 348. Siége de Veies.

L'an 348, le ſiége de Véies fut réſolu. Cette ville d'Etrurie, voiſine de Rome, étoit riche, forte, ennemie mortelle des Romains. Ils l'attaquerent avec une méthode, dont leur hiſtoire ne fournit encore aucun exemple. Ils firent des lignes de circonvallation & de contrevallation, les unes pour ſe précautionner contre les ſorties, les autres contre les attaques de ceux qui viendroient au ſecours des aſſiégés. Les généraux voulant paſſer l'hiver dans les lignes, ordonnerent aux troupes d'y conſtruire des baraques. Ils furent d'autant mieux obéis, que les ſoldats préféroient le camp à la ville, où leur paie auroit ceſſé.

Plan. XXVII. Camille ſe rend maître de Véies que les Romains aſſiégeoient depuis dix ans.

La méſintelligence des généraux, les emportemens des tribuns du peuple, les efforts des ennemis, firent traîner la guerre en longueur. Camille, créé dictateur, étoit digne de la terminer. Il s'ouvrit un chemin ſous terre pour pénétrer dans la place, qu'il déſeſpéroit de prendre d'aſſaut. Tandis qu'une partie des Romains attaquoit les remparts, le reſte entra par le ſouterrain dans la ville : elle fut priſe après un ſiege de dix ans.

An de Rome 361. Siege de Faléries. *Pl. XXVIII.* Trahiſon d'un maître d'école pendant ce ſiége.

Faléries, ville des Faliſques, fut aſſiégée quelque temps après. Un maître d'école, ſortant tous les jours de la place avec ſes écoliers, gagna le camp de Camille, & lui livra cette jeuneſſe. On ne peut s'empêcher d'applaudir à l'action du général. Camille renvoya ce traître, les mains liées derriere le dos, battu de verges par ſes diſciples ; & les aſſiégés, pleins d'admiration pour la vertu des Romains, demanderent auſſi-tôt la paix.

Camille accuſé.

Un tribun accuſa Camille de s'être approprié une partie du butin de Véies. Il eſt vrai qu'après la diſtribution des



G. de S.t Aubin del. P. F. Tardieu Sculpsit.

Supplications pour une maladie contagieuse, dont on attribua la fin au ſupplice de la vestale Urbinia ;

dépouilles, il en avoit redemandé la dixieme partie, pour l'accompliſſement d'un vœu en l'honneur d'Apollon. Les pontifes avoient été conſultés ſur ce vœu ; on l'avoit accompli avec ardeur, & les femmes y avoient concouru, en ſacrifiant leurs bijoux.

Mais le peuple étoit irrité contre ſa perſonne, ſoit par la perte de cette portion de butin qu'on lui avoit enlevée, ſoit parce que le général avoit triomphé d'une maniere trop faſtueuſe. Celui-ci auroit été condamné : il s'exila volontairement, pour prévenir une ſentence injuſte. Le beſoin fait regretter les grands hommes. Les Romains ſentirent bientôt qu'on ne remplaçoit pas un Camille.

IV.

Les Gaulois en Italie.

An de Rome 363.

Ce qui attira les Gaulois en Italie.

Les Gaulois, habitans de la Gaule celtique, entre la Seine & la Garonne juſqu'aux Alpes, avoient fait une irruption en Italie, dès le regne du premier Tarquin ; ils y étoient venus pluſieurs fois depuis chercher des établiſſemens. On leur attribue la fondation de Milan, de Côme, de Breſcia, de Crémone & de quelques autres villes. Aruns, de Cluſium en Etrurie, à qui ſes concitoyens avoient refuſé juſtice, attira de nouveau ces étrangers. Les vins d'Italie, furent, dit-on, le motif par lequel il les engagea dans ſa querelle. Cluſium aſſiégé implora le ſecours de Rome. Quoique le ſénat n'eût aucune raiſon particuliere de s'intéreſſer au ſort des Etruſques, il envoya trois jeunes patriciens, avec ordre de négocier la paix. L'imprudence des ambaſſadeurs fit tomber l'orage ſur Rome même.

Ils attaquent les Romains.

Ils demanderent à Brennus, le chef des Gaulois, quel droit il pouvoit avoir ſur l'Etrurie. Brennus répondit que les Cluſiens ayant des terres inutiles, refuſoient injuſtement de les

céder aux Gaulois ; que ceux-ci y avoient autant de droit ; que les Romains ſur les terres dont ils s'étoient emparés ; que tout appartenoit aux gens courageux, & que l'épée faiſoit leur droit. Les ambaſſadeurs, diſſimulant leur indignation, demanderent à entrer dans la place, ſous prétexte de conférer avec les aſſiégés. Mais, au lieu d'inſpirer la paix, ils ſe mirent à la tête des Cluſiens, & combattirent les Gaulois.

Auſſi-tôt Brennus marche vers Rome, envoie demander ſatisfaction, & veut qu'on livre les coupables à ſa vengeance. Le ſénat embarraſſé, laiſſe au peuple le jugement de cette affaire. Loin de condamner les ambaſſadeurs, on les récompenſa. C'étoit provoquer le Gaulois. Il précipita ſa marche, aſſurant qu'il n'en vouloit plus qu'aux Romains.

Journée d'Allia.

Ceux-ci furent défaits à la journée d'Allia, preſque ſans combattre. On n'avoit pas conſulté les augures que la ſuperſtition politique du ſénat rendoit ſi reſpectables au peuple : ſans doute, ce fut un motif de découragement pour les ſoldats. Rome ſe remplit de conſternation & de terreur. Les vieillards, les femmes & les enfans ſe refugient dans les villes voiſines. La jeuneſſe s'enferme dans le capitole, pour le défendre juſqu'à la derniere extrémité. Quatre-vingts ſénateurs ſe dévouent par vœu à la mort ; dévouement patriotique auquel on attachoit la vertu d'épouvanter les ennemis. Les Gaulois arrivent, maſſacrent ces hommes vénérables, immobiles ſur leurs chaiſes curules. Ils attaquent le capitole ; & ayant été repouſſés, ils mettent le feu à la ville. C'eſt alors que les anciens monumens hiſtoriques furent brûlés.

Pl. XXIX. Priſe de Rome par les Gaulois.

Rome ſauvée.

Si Camille avoit préféré le triſte plaiſir de la vengeance au devoir de citoyen, Rome étoit perdue ſans reſſource. Mais toujours ſenſible à l'amour de la patrie, & peut-être à l'ambition de commander les Romains, il engagea les Ardéates, chez qui il vivoit en exil, à prendre les armes contre les Gaulois. Il tailla en pieces un de leurs détachemens. Les Romains reprirent courage, le conjurerent de ſe mettre à leur tête, & on le nomma dictateur.

Manlius au capitole.

Manlius, ancien conſul, ſauva le capitole, attaqué de nuit par



G. de S.t Aubin Del.t *de Lorraine Sculp.t 176[illegible]*

Imprudence du conſul Minucius, réparée par Cincinnatus,

par les Gaulois. On peut douter que les oies, plus vigilantes que les chiens, aient donné l'alarme & éveillé Manlius, comme les historiens le racontent. Mais il est avéré que les oies furent depuis en honneur à Rome, & que les chiens y furent détestés & même punis ; car on ne manquoit pas d'en empaler un tous les ans. Ces petitesses entretenoient un peuple superstitieux, dans l'idée que le ciel faisoit des miracles pour la république.

Traité des Romains conclu avec les Gaulois.

Les circonstances qui suivent, n'ont guere plus de vraisemblance. Selon Tite-Live, après sept mois de blocus, les assiégeans & les assiégés, également abattus par la disette & les maladies, entament une conférence. Brennus exige mille livres pesant d'or : on convient d'acheter à ce prix une paix honteuse. Sulpicius apporte la somme ; il se plaint que les Gaulois se servent de fausses balances : Brennus, pour toute réponse, ajoute son épée au poids, en s'écriant : *Malheur aux vaincus*. Camille survient à ce moment ; il rompt le marché, comme dictateur : *C'est le fer*, s'écrie-t-il, *& non l'or, qui doit racheter les Romains*. On se bat ; les ennemis sont massacrés ; il n'en reste pas un seul pour porter la nouvelle du désastre.

Plan. XXX. Rompu par Camille qui chassa les Gaulois.

Indépendamment du merveilleux, qui rend cette narration fort suspecte, le récit de Polybe ne permet point d'y ajouter foi. Il nous apprend que les Gaulois s'accommoderent avec les Romains, leur rendirent la ville, & coururent défendre leur propre territoire attaqué par les Vénetes.

Ambition de Manlius & sa fin.

Manlius, le sauveur du capitole, patricien distingué par ses services, qui avoit mérité & obtenu trente-sept récompenses militaires, aspiroit, dit-on, à l'autorité suprême. Il soutenoit, il animoit les plébéiens contre les nobles ; il payoit les dettes des pauvres, & les déroboit à la poursuite de leurs créanciers ; il employoit le talent dangereux de flatter & de gagner le peuple, dans la vue de l'assujettir. Mais il fut, comme tant d'autres, la victime de cette ambition. Cossus, nommé dictateur par le sénat, le fit arrêter, sans que personne osât y mettre obstacle. Tel étoit l'empire de la dictature.

Dès que Coſſus eut abdiqué ſa dignité, Manlius élargi renoua toutes ſes intrigues. On l'accuſa devant le peuple. Les hiſtoriens diſent que pour le faire condamner, il fallut tenir l'aſſemblée hors du champ de Mars, dans un lieu d'où le capitole ne pût s'appercevoir ; tant cet objet faiſoit d'impreſſion en ſa faveur. Manlius fut précipité du capitole même. Le peuple ſe repentit, le regretta, & crut que Jupiter en colere le vengeoit par une peſte qui ſuivit de près ſon ſupplice.

V.

Conſul plébéien. Révolte des Samnites & des Latins.

Le peuple admis au conſulat.

UNE loi nouvelle, propoſée par le tribun Licinius, avoit été admiſe après de vives oppoſitions du ſénat. Elle défendoit de poſſéder plus de cinq cens arpens de terre, elle donnoit aux plébéiens le droit de partager le conſulat avec les nobles. On vit un homme nouveau, le tribun Sextius, revêtu de la dignité conſulaire. Malgré les préventions des nobles, c'étoit un bien pour l'état, que le mérite pût élever les plébéiens aux premiers honneurs. Camille obtint du peuple, comme en échange, la création d'une nouvelle charge réſervée aux ſeuls patriciens, qu'on appela *préture*. Les conſuls, ſouvent occupés à la guerre, ne pouvoient plus rendre la juſtice. Le préteur fut chargé de cette partie eſſentielle du gouvernement. On créa auſſi deux édiles patriciens, ou *curules*, pour avoir ſoin des temples, des théâtres, des jeux, des places publiques, des murs de la ville, &c.

Etabliſſement de la préture.

Magiſtrats curules.

Les magiſtratures curules (ainſi nommées, parce qu'elles donnoient droit de ſe faire porter dans une chaiſe d'ivoire) étoient le conſulat, la cenſure, la dictature, la préture & cette nouvelle édilité. Elles tranſmettoient le titre de nobles aux deſcendans de ceux qui les avoient obtenues. Ainſi il y



H. Gravelot del. P. Chenu sculp. 1762

Virginie tuée par son pére pour la preserver d'Appius,

eut quelque différence entre *noble & patricien.* La vanité diſtingua auſſi les nobles patriciens, des nobles plébéiens.

Une peſte qui enleva Camille, troubla entiérement la joie commune. Selon la pente naturelle du genre humain, les eſprits conſternés ſe livrerent à la ſuperſtition; mais la ſuperſtition n'eut rien alors de farouche. On prétend qu'elle fit inſtituer les jeux ſcéniques, ou les repréſentations théâtrales, comme un moyen de calmer les dieux. Elle fit renouveler la cérémonie du *lectiſternium*, pratiquée déjà deux fois. Peſte.

Tout cela ne délivrant pas de la peſte, quelques vieillards propoſerent, comme le meilleur remede, une ancienne pratique interrompue depuis long-temps: c'étoit d'enfoncer ſolemnellement un clou dans la muraille du temple de Jupiter-Capitolin. Il falloit, pour cette opération, un dictateur. On choiſit Manlius-Impérioſus, qui enfonça le clou ſacré. Les clous ſervoient autrefois en Etrurie & à Rome, pour marquer le nombre des années, faute de chiffres. Le conſul les enfonçoit, & delà vint ſans doute l'idée bizarre d'attacher une ſi grande importance à ſi peu de choſe.

Manlius, altier & ſévere, auroit abuſé de la dictature, ſi les tribuns du peuple ne l'avoient pas obligé de l'abdiquer peu de temps après la cérémonie. Un d'eux l'accuſa enſuite de violences envers les citoyens, & même à l'égard d'un de ſes fils, qu'il faiſoit travailler à la campagne comme un eſclave, parce qu'il avoit un défaut de langue. Ce fils, apprenant l'accuſation, oublia les mauvais traitemens de ſon pere, ſe rendit à Rome, courut chez le tribun, lui mit le poignard ſur la gorge, & lui arracha un ſerment de ne point pourſuivre l'affaire. Le peuple approuva une action où reſpiroit la tendreſſe filiale, quoique repréhenſible d'ailleurs.

On trouve dans les hiſtoriens le combat du jeune Manlius-Torquatus, contre un géant gaulois, dont il enleva le collier d'or, après l'avoir tué à la vue des deux armées; on y voit un combat pareil de Valérius-Corvus, qu'ils ſuppoſent avoir été ſecondé par un corbeau perché ſur ſon caſque; on y voit le miracle d'un gouffre, qui ſe ferma lorſque Curtius Manlius-Torquatus. Valérius-Corvus. *Pl. XXXI.* Dévouement

volontaire de Curtius.

s'y fut précipité, les augures ayant déclaré qu'il se fermeroit quand on y auroit jetté ce qu'il y avoit de plus précieux : ce sont des faits inventés ou embellis par l'orgueil national.

Les Campaniens se donnent aux Romains.

Les Samnites attaquoient & étoient sur le point de subjuguer les Campaniens, peuple mou, dont la capitale, la fameuse Capoue, trembloit aux approches de l'ennemi. Les Campaniens implorent le secours de Rome. On leur répond que la république étant liée avec les Samnites par un traité solemnel, ne peut le rompre en faveur d'un autre peuple. Ils levent cette difficulté, en se donnant aux Romains. On les reçoit à bras ouverts. On envoie des ambassadeurs prier les Samnites de ne rien entreprendre sur ce pays, qui est devenu dépendant de Rome. En cas que les prieres fussent mal reçues, les ambassadeurs devoient prendre le ton des menaces. Les Samnites font éclater leur indignation en ravageant la Campanie, & les Romains leur déclarent aussi-tôt la guerre.

Effet des délices de Capoue.

Rome vainquit les Samnites. Mais une triste expérience apprit déjà que l'austérité de mœurs, si nécessaire à la république, n'étoit point à l'épreuve des plaisirs. Les délices de Capoue corrompirent les soldats Romains. Ils firent un complot pour en chasser les Campaniens, & s'emparer de leur pays. Le consul Rutilus ayant prévenu les effets de ce complot, plusieurs mutins marcherent en armes contre Rome. C'étoit un attentat inoui. On nomma dictateur Valérius-Corvus ; il engagea les séditieux à se soumettre, sans effusion de sang. Quant aux Samnites, leurs défaites les réduisirent à demander la paix & à renouveler leur alliance.

Latins vaincus.

Cependant les Latins vouloient secouer le joug, ou partager les premieres dignités de Rome. On reprend les armes. Les deux consuls, Manlius-Torquatus & Décius-Mus, se signalent dans cette guerre. Décius, voyant les Romains plier, se dévoua aux dieux infernaux, se jetta au milieu des Latins, & mourut comme une victime qui devoit sauver la patrie. Manlius avoit condamné à mort son propre fils, pour avoir combattu sans son ordre. Il remporta une victoire complete, que l'on peut attribuer à l'enthousiasme

Pl. XXXII. Manlius-Torquatus fait ôter la vie à son fils.



G. de S.t Aubin del. P. F. Tardieu Sculp. 1761

Mort de Mélius,



B. Bolomey del. P. F. Tardieu Sculp. 1761.

Célébration du Lectisterne.

dont ces exemples animerent les ſoldats. Pluſieurs années après, le fils de Décius ſe dévoua comme ſon pere dans la guerre de Pyrrhus, avec le même ſuccès pour l'armée.

qui avoit combattu malgré ſa défenſe.

Droit de cité, donné aux Latins.

Les Latins ayant été enfin ſubjugués, le conſul Camille, petit-fils du célebre dictateur, conſeilla de leur accorder le droit de cité pour les attacher à l'état, & augmenter le nombre des citoyens. *L'unique moyen*, dit-il, *d'établir ſolidement une domination, eſt de faire en ſorte que les peuples ſoumis obéiſſent avec joie.* Cette ſage politique avoit contribué, plus que tout le reſte, à la puiſſance romaine.

Beau trait d'un Privernate.

Priverne, ville des Volſques, ſe révolta quelque temps après, & ſuccomba bientôt. Il étoit queſtion de ſavoir comment on traiteroit les priſonniers. Pluſieurs Sénateurs les jugeoient dignes de mort. La noble fierté d'un de ces Privernates les ſauva tous. On lui demanda quelle peine lui paroiſſoient mériter ſes concitoyens? *Celle que méritent des hommes qui ſe croient dignes de la liberté*, répondit-il. Mais ſi l'on vous pardonne, ajoute le conſul Plautius, de quelle maniere vous conduirez-vous? *Notre conduite*, replique le priſonnier, *dépendra de la vôtre. Si vous nous accordez des conditions équitables, nous demeurerons conſtamment fideles: ſi vous nous en impoſez de dures & d'injurieuſes, notre fidélité ſera courte.* Les Romains avoient un fonds de grandeur d'ame. Ils regarderent comme dignes de leur république ces hommes jaloux de la liberté, & ils en firent des Romains.

VI.

Guerre des Samnites.

Trait de Papirius & de Fabius.

LES Samnites avoient repris les armes. Fabius, général de la cavalerie, les défait en l'abſence & contre les ordres du dictateur Papirius. Celui-ci arrive pour le punir, ordonne

aux licteurs de le dépouiller, de préparer les verges & les haches. L'armée s'y oppoſe. Fabius ſe refugie à Rome, & ſon pere appelle au peuple de la ſentence du dictateur. Papirius harangue contr'eux; il inſiſte ſur les loix militaires, ſur l'autorité inviolable du commandement; il cite les exemples de Brutus & de Manlius. Le peuple n'oſant prononcer, implore ſa clémence; les Fabius ſe jettent à ſes pieds, & demandent grace. C'étoit le cas où la ſévérité des loix pouvoit être tempérée, ſans que la diſcipline en ſouffrît. Le ſage dictateur uſa de ſon pouvoir abſolu pour pardonner.

Défaite des Romains aux Fourches caudines.

Tant de victoires dont les Romains ſe glorifioient, leur rendirent inſupportable l'infamie qu'ils ſubirent aux fourches caudines. On appela ainſi un défilé, près de Caudium, où Pontius, général des Samnites, les attira par une ruſe de guerre. Ils s'y trouverent enfermés, comme dans une priſon. Le pere de Pontius lui conſeilla de les traiter généreuſement, ou de les maſſacrer tous. Ce général prit un mauvais parti, en les faiſant paſſer ſous le joug, cérémonie flétriſſante, & les renvoyant ſur la parole donnée par les conſuls de finir la guerre. On leur laiſſa donc des forces pour ſe venger.

Pl. XXXIII. Ils paſſent ſous le joug des Samnites.

Suites de cette affaire.

Une rage muette dévoroit le cœur des ſoldats; leur ignominie répandoit dans toute la ville plus de colere que de conſternation. Le ſénat déclare que le traité ne lie pas le peuple Romain, ayant été fait ſans ſon ordre. Le conſul Poſtumius, qui l'avoit conclu, demande à être livré aux Samnites avec les autres officiers, afin de décharger la république de tout engagement. Il eſt livré en effet. Ce n'eſt point ici que brille cette bonne foi, qu'on attribue aux Romains. Un fécial ayant livré Poſtumius, celui-ci frappe à deſſein le fécial, & s'écrie: *Je ſuis maintenant Samnite, & vous êtes ambaſſadeur de Rome; je viens de violer le droit des gens; Rome peut nous faire la guerre.* Pontius, juſtement indigné d'un tel artifice, refuſe de rendre les priſonniers qui ſont entre ſes mains. De part & d'autre, on ſe prépare à la guerre la plus ſanglante.

Pontius à Rome.

Dans l'eſpace de pluſieurs années qu'elle dura, les Samnites,



G. de S.t Aubin del. P.F. Tardieu Sculp. 1762.

Camille se rend maître de Véies que les Romains assiégeoient depuis dix ans,



H. Gravelot del. 1762. *de Lorraine Sculp.*

Trahison d'un maître d'École pendant le Siége de Veies, et sa punition,

continuellement battus, firent des pertes irréparables. Leur général Pontius fut mené en triomphe à Rome, les mains liées derriere le dos. Loin d'honorer sa valeur, on eut la barbarie de lui faire trancher la tête. Vingt-quatre triomphes remportés sur les ennemis, avoient coûté bien du sang. Le sénat reçut enfin des propositions de paix. Curius-Dentatus, consul moins respectable par son rang que par ses vertus, devoit régler les articles.

Curius.

Ce grand homme, volontairement pauvre, prenoit son repas dans une assiette de bois, lorsque les ambassadeurs Samnites vinrent le prier de les entendre, & lui offrir une grosse somme pour le mettre dans leurs intérêts. *Ma pauvreté*, leur dit-il, *vous a sans doute fait espérer de me corrompre; mais j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir.* Si ces paroles montrent de l'orgueil, c'est l'orgueil d'une ame noble. On conclut un traité d'alliance. La guerre avoit duré quarante-neuf ans. On comptoit alors deux cens soixante & treize mille citoyens en état de porter les armes. Ainsi Rome pouvoit exécuter de fort grandes entreprises.

Esculape sous la figure d'un serpent, quitte son temple d'Epidaure.

La peste continuoit toujours à Rome, & y faisoit de grands ravages. Le sénat après avoir consulté les livres Sibyllins, avoit résolu de faire venir à Rome le dieu Esculape. On fit partir dix ambassadeurs pour amener ce dieu d'Epidaure à Rome. Il y avoit à cinq milles de la ville un temple fort célebre, élevé en l'honneur de ce dieu, rempli de riches présens. Les ambassadeurs y furent conduits. Pendant qu'ils admiroient une statue de marbre d'une grandeur extraordinaire, un grand serpent, sortit tout-à-coup du fond du temple, saisit tous les spectateurs d'étonnement & d'une frayeur religieuse. Les prêtres d'un air & d'un ton respectueux s'écrièrent que le dieu résidoit dans ce serpent, & qu'il se montroit de tems en tems sous cette forme, mais toujours pour le bien des mortels. Il se laissa voir pendant deux jours dans le temple, puis disparut. Le troisieme, passant à travers une foule de spectateurs saisis d'admiration & de respect, il s'avance droit vers le port où étoit la

Pl. XXXIV. Esculape amené à Rome sur une galere.

galere romaine, & y étant entré il s'arrête dans la chambre du plus considérable des ambassadeurs, & s'y établit, après avoir fait plusieurs tours, plusieurs plis & replis de sa queue. Les Romains, fort satisfaits du succès de leur voyage, & comptant avoir avec eux le dieu présent, mettent à la voile, & en peu de jours arrivent heureusement à Antium. Là, comme la mer furieusement agitée par un gros tems qui survint tout d'un coup, ne permettoit pas de passer outre, le serpent, qui pendant tout le voyage s'étoit tenu à la même place tranquille & sans faire aucun mouvement, se glisse jusqu'au vestibule d'un temple fort célebre qui étoit dans cette ville. L'endroit étoit planté de myrtes, & de palmiers. Il entortilla l'un de ces arbres des longs replis de sa queue, & s'y tint attaché pendant trois jours. L'alarme fut grande parmi les Romains, dans la crainte qu'on ne pût l'arracher de ce lieu, parce que pendant tout ce tems il avoit refusé de prendre sa nourriture ordinaire. Mais il les tira bientôt d'inquiétude en rentrant dans la galere, & enfin il arriva à Rome. La joie fut universelle. On accourt avec empressement de tous les quartiers de la ville à un spectacle tout nouveau, & qu'on a peine à concevoir. On érige des autels sur le bord du Tibre par où il passoit, on brûle des parfums, on immole des victimes. Quand on fut arrivé à l'endroit où le Tibre, se partageant en deux branches, forme une île, le serpent quitte le vaisseau, passe dans cette île à la nage, & depuis on ne le vit plus. Les sénateurs conclurent que le dieu avoit choisi ce lieu pour y établir sa demeure, & ordonnerent qu'on y bâtît un temple à Esculape : dans le moment, dit-on, la maladie cessa. Ce temple devint dans la suite fort célebre.





B. Belomey. del. P. F. Tardieu. Sculp.

Prise de Rome par les Gaulois,



G. de S.t Aubin del. *P. F. Tardieu Sculp. 1701.*

Traité des Romains, rompu par Camille qui chasse les Gaulois de Rome.

VII.

Guerre de Pyrrhus.

PARMI les villes de la grande Grece, qui comprenoit les côtes méridionales de l'Italie, Tarente, colonie de Sparte, se distinguoit par son opulence, son luxe, ses plaisirs & son orgueil. Elle méprisoit les Romains comme des barbares; elle les haïssoit comme conquérans. Les Tarentins ayant insulté quelques galeres de Rome qui se présentoient devant leur port, mirent le comble à cet outrage, en insultant des ambassadeurs de la république, chargés de leur demander satisfaction. Un d'eux salit même de son urine la robe de Postumius, chef de l'ambassade. Le peuple applaudit avec de grands éclats de rire. *Riez maintenant*, s'écria Postumius, *vous pleurerez bientôt. C'est dans votre sang que seront lavées les taches de mon habit.* Les Tarentins craignirent la vengeance: ils demanderent du secours à Pyrrhus, roi d'Epire, un des plus grands guerriers de la Grece, formé à l'école des capitaines d'Alexandre.

An de Rome 471.
Guerre de Tarente.

Ce prince ambitieux, réduit à un petit royaume obscur, ne cherchoit qu'à se signaler par des entreprises dont il se promettoit de grands avantages. Le fameux Cynéas, son ministre, disciple de Démosthene, lui représenta en vain qu'il seroit plus heureux en jouissant de sa fortune avec sagesse, qu'en se tourmentant pour des conquêtes incertaines & inutiles. Pyrrhus s'imaginoit déjà être souverain de l'Italie, d'où sa domination s'étendroit rapidement de tous côtés.

Caractere de Pyrrhus.

Bientôt Cynéas arrive à Tarente avec trois mille hommes, & se fait remettre la citadelle, en attendant l'arrivée du roi. Pyrrhus embarque trois mille chevaux, vingt éléphans, vingt mille fantassins pesamment armés, & suit de près son ministre. Mais les Tarentins, en l'appelant, s'étoient donné

Sa conduite envers les Tarentins.

un maître. Tout change par ses ordres. Les théâtres sont fermés, les festins cessent. Ce peuple voluptueux est contraint de subir la discipline militaire, & se voit incorporé dans les troupes épirotes. Plusieurs s'enfuirent. C'étoit un peuple de femmes; tant les hommes dégénerent au sein du luxe & de l'oisiveté.

Bataille d'Héraclée.

Cependant le consul Lévinus s'avançoit dans le pays. Les deux armées combattirent avec courage à Héraclée. Le prince grec, trop reconnoissable par l'éclat de son armure, fut exposé aux plus grands périls. Ses éléphans lui procurerent la victoire. Les Romains n'en avoient jamais vu : ils furent effrayés de ces monstrueux animaux, qu'ils voyoient chargés de combattans; les chevaux effarouchés entraînerent les cavaliers, le désordre se mit par-tout, la fuite devint générale. On avoit cependant fait un tel carnage des ennemis, que Pyrrhus dit au sujet de sa victoire : *Je suis perdu si j'en remporte encore une pareille.* Il ne laissa pas de marcher vers Rome, & s'en approcha de sept lieues; mais il se retira promptement, à l'approche des deux armées consulaires.

Fabricius.

On lui envoie des ambassadeurs, pour traiter du rachat ou de l'échange des prisonniers. Le vertueux Fabricius, pauvre dans les honneurs, étoit de l'ambassade. Les offres d'argent que lui fit le roi, ne servirent qu'à manifester son mépris pour les richesses. Cynéas lui expliquant un jour les principes de la secte épicurienne, qu'il professoit : *O dieux*, s'écria le Romain, *puissent nos ennemis suivre une telle doctrine tant qu'ils nous feront la guerre!* On ajoute que Pyrrhus, l'invitant à se fixer dans sa cour, où il promettoit de le placer au premier rang : *Je ne vous le conseillerois pas*, répondit-il; *car vos sujets, une fois qu'ils m'auroient bien connu, m'aimeroient mieux pour leur roi que vous.*

Cynéas à Rome.

Pyrrhus desiroit la paix avec un peuple si difficile à vaincre. Il chargea Cynéas de suivre les ambassadeurs de Rome, & de négocier l'accommodement. L'habile ministre admire bientôt les Romains. Aucun, ni hommes, ni femmes, ne voulut accepter les présens qu'il envoya au nom de son

maître. Le ſénat, après une longue délibération, fit cette réponſe mémorable, où l'on reconnoît le caractere ferme de la république : « Que Pyrrhus ſorte de l'Italie ; qu'il envoie » enſuite demander la paix: mais tant qu'il reſtera dans le » pays, Rome lui fera la guerre ». Cynéas reçut ordre de partir le même jour. En rendant compte au prince de ſon ambaſſade, il dit que *Rome lui avoit paru un temple, & le ſénat une aſſemblée de rois.*

Quelque temps après, le médecin de Pyrrhus offrit aux Romains, dit-on, de l'empoiſonner pour de l'argent ; (choſe difficile à croire, car pouvoit-il eſpérer à Rome une fortune meilleure que dans une cour ?) Le conſul Fabricius en donna généreuſement avis au roi, & mérita, ſelon Eutrope, cet éloge de ſa part : *Il ſeroit plus facile de détourner le ſoleil de ſa route, que Fabricius du ſentier de la probité & de la juſtice.* Je rapporte volontiers ces traits, comme des leçons intéreſſantes de vertu, de cette vertu mâle qui mépriſe ce que les ames corrompues adorent. La critique peut ſoupçonner de la fiction dans quelques-uns ; mais ils s'accordent avec le caractere des plus illuſtres Romains, dont la grandeur d'ame avoit certainement dequoi effrayer des ennemis voluptueux, accoutumés aux richeſſes & au luxe.

Etat de l'Italie méridionale après la retraite de Pyrrhus.

Pyrrhus abandonna l'Italie ſix ans après le commencement de la guerre. Il alla enlever la Macédoine à Antigone-Gonatas ; il porta la guerre dans le Péloponneſe, & fut tué au ſiege d'Argos. Les villes de Tarente, Crotone, Locres, toute la grande Grece, toute l'Italie proprement dite, ſe trouverent bientôt ſous la domination romaine, du moins comme peuples alliés, trop foibles pour s'oppoſer aux deſſeins de la république.



VIII.

De Carthage & de la Sicile, avant le commencement des guerres Puniques.

Gouvernement de Carthage.

NOUS allons voir un plus grand théâtre s'ouvrir aux armes & à la politique romaine. Avant de tracer le tableau des guerres puniques, il faut connoître Carthage, cette fameuse rivale de Rome, si puissante par son commerce & ses richesses, mais déjà parvenue au point fatal où un excès d'ambition ruine les puissances.

Carthage, fondée par les Tyriens environ soixante & dix ans avant la fondation de Rome, avoit un gouvernement républicain. Deux magistrats annuels, qu'on nommoit *suffetes*, y ressembloient aux rois de Sparte ou aux consuls romains. Les affaires importantes se décidoient dans le sénat, si les suffrages étoient unanimes: sinon elles passoient au peuple. Il y avoit un tribunal de cent quatre sénateurs, auquel les généraux rendoient compte de leur conduite: tribunal trop sévere; car on punissoit même de mort les mauvais succès, comme si le meilleur général commandoit à la fortune.

Ses mœurs.

Tout occupés de leur commerce, dédaignant les arts & les sciences qui ne conduisoient pas à la fortune, les Carthaginois étoient fourbes, vicieux, cruels. La superstition surtout rendit leurs mœurs atroces. Ils immoloient à Saturne des victimes humaines, quelquefois leurs propres enfans; & les meres, étouffant le cri de la nature, voyoient d'un œil sec ces horribles sacrifices. Du temps de Xerxès, Gélon, roi de Syracuse, ayant défait les Carthaginois, leur imposa, pour condition de paix, d'abolir les sacrifices humains, mais une loi si salutaire ne fut pas long-temps observée.

Sa puissance.

Carthage s'étoit insensiblement élevée, par ses colonies & par son commerce, au-dessus même de la fameuse Tyr. La

Page 52.



B. Belomey del. *P. F. Tardieu Sculpsit.*

Dévouement volontaire de Curtius,



gabriel de S.t aubin. del. 1762 — P. F. Courtois. Sculp.

Manlius-Torquatus fait ôter la vie à son fils qui avoit combattu malgré sa deffense.

Sardaigne, une grande partie de la Sicile & de l'Eſpagne lui étoient ſoumiſes. Maîtreſſe de la mer, elle recueilloit par-tout, ſans beaucoup de frais, le ſuperflu des différens pays, pour le vendre fort cher ailleurs. Ne trouvant pas de concurrence, elle impoſoit facilement cette eſpece de tribut aux nations.

Hannon, un de ſes navigateurs, avoit eu ordre de faire le tour de l'Afrique par le détroit de Gibraltar ; les vivres lui manquerent dans la route, ſans quoi il auroit exécuté une des plus grandes entrepriſes qu'aient pu imaginer les anciens. Mais en étendant ſon empire, Carthage tendoit à ſa ruine, parce que l'eſprit de conquête, dangereux à tous les peuples, eſt incompatible avec le véritable intérêt des peuples marchands.

Ses traités avec les Romains.

Elle avoit fait pluſieurs traités avec la république romaine ; le premier, ſous le conſulat de Brutus, par lequel on fixoit certaines bornes à la navigation des Romains, & les Carthaginois s'engageoient à ne faire aucun dommage dans le Latium. Par un ſecond traité, on étoit convenu, entr'autres articles, que les Romains ne pourroient négocier en Sardaigne, ni en Afrique, excepté à Carthage, où il leur étoit libre de vendre les marchandiſes non prohibées, comme les Carthaginois le feroient à Rome. L'un & l'autre peuple voulut ſubjuguer la Sicile ; l'ambition alluma bientôt la guere. Avant que d'en faire le récit, diſons un mot des révolutions de la Sicile.

An de Rome 405.

La Sicile ſous Denis le tyran.

Denys le tyran devenu maître de Syracuſe, onze ans après qu'elle eut mis en fuite les Athéniens (405 avant Jeſus-Chriſt), y avoit établi ſa domination par ſes talens, ſes victoires & ſes cruautés. Il fut le vainqueur des Carthaginois, il les chaſſa preſque entiérement de la Sicile. Il ſe maintint ſur le trône trente-huit ans, au milieu d'une foule d'ennemis domeſtiques.

Parmi pluſieurs traits qu'on rapporte de ſa vie, ceux-ci paroiſſent remarquables. Il avoit envoyé aux carrieres (c'étoit le nom de la priſon,) le philoſophe Philoxene, qui avoit oſé ne pas admirer des vers dont il ſe glorifioit. L'ayant rappelé le lendemain, il lut une nouvelle piece ; il lui en demanda ſon ſentiment. Philoxene ſe tournant vers les gardes : *Qu'on me*

remene aux carrieres, dit-il. Le tyran entendit raillerie pour cette fois. Dans le besoin d'argent, il pilla un temple de Jupiter, & enleva un manteau d'or massif dont le dieu étoit orné : *Ce manteau*, dit-il, *est trop lourd en été & trop froid en hiver.* Il en fit mettre un de laine, qui conviendroit à toutes les saisons. Ce malheureux prince ne vouloit pour barbiers que ses filles ; & craignant même entre leurs mains les ciseaux & le rasoir, il leur apprit à lui brûler le poil avec des coquilles de noix.

La Sicile sous Denys le jeune & après son expulsion.

Denys le jeune, son fils, lui succéda sans obstacle. Ce prince mou, voluptueux, se livra d'abord aux séductions de la fortune, & parut ne regner que pour s'enivrer de plaisirs. Mais Dion, son beau-frere, le plus sage des Syracusains, lui ayant persuadé d'attirer le fameux Platon à la cour, l'étude, la philosophie, les mœurs y entrerent avec ce philosophe. Syracuse auroit eu un bon prince, si les courtisans avoient pu goûter la réforme. Ils forgerent des impostures contre Dion, & le firent exiler. Platon le suivit de près. Bientôt les injustices les plus criantes mirent le comble à la disgrace de Dion. Ses biens furent vendus, sa femme donnée à un autre. La Sicile reclama son secours contre le tyran. Il résolut de la venger & de se venger lui-même. Il délivra en effet Syracuse, & la gouverna quelque temps avec sagesse ; mais le peuple ingrat, que blessoit la sévérité de ses mœurs, oublia tout-à-coup ses services : un perfide ami l'assassina, & Denys remonta sur le trône, dix ans après en être tombé. Vaincu de nouveau par le fameux Timoléon, que les Corinthiens envoyerent au secours de Syracuse, il fut relégué à Corinthe, où il finit ses jours dans la misere. Les Spartiates crurent épouvanter Philippe par son exemple, en répondant ces deux mots à une lettre menaçante qu'il venoit de leur écrire : *Denys à Corinthe.*

La Sicile ne jouit pas long-temps de la liberté & de la paix que Timoléon lui avoit rendues. Syracuse, assiégée par les Carthaginois, eut recours à Pyrrhus, qui faisoit la guerre en Italie. Ce prince alla combattre pour elle. Après de grands succès, il fut obligé de revenir sur ses pas. Il s'écria, en

quittant la Sicile : *Le beau champ de bataille que nous laiſſons aux Carthaginois & aux Romains !* Les Syracuſains choiſirent pour roi Hiéron. C'eſt alors que commencerent les guerres puniques, auxquelles la politique ambitieuſe de Rome donna naiſſance.

I X.

Premiere guerre Punique.

An de Rome 489. Commencement de cette guerre.

LES Mamertins, ſortis de la Campanie, s'étoient emparés de Meſſine par un attentat ſemblable à celui de la garniſon romaine de Régio, qu'on avoit punie ſévérement. Hiéron les attaqua, Carthage les ſecourut. Mais craignant les entrepriſes des Carthaginois autant que celles du roi de Syracuſe, ils ſe mirent ſous la protection des Romains. L'honneur ne permettoit point au ſénat de ſe déclarer pour eux. Le peuple, moins délicat ſur les bienſéances, vouloit une guerre dont il ſe promettoit beaucoup d'avantages. On prit les armes. Le conſul Appius-Claudius paſſa le détroit avec une petite flotte, battit Hiéron & les Carthaginois qui s'étoient ligués enſemble, laiſſa garniſon à Meſſine, & revint d'autant plus couvert de gloire, que les Romains juſqu'alors n'avoient point eſſayé leurs armes hors du continent.

Les Romains creent une marine.

Ces ſuccès donnant aux Romains de nouvelles eſpérances, ils étendent leurs vues ; ils ſentent la néceſſité d'une marine, ils entreprennent de la créer ; car ils n'avoient jamais eu de flotte digne de ce nom. Une galere carthaginoiſe, échouée ſur les côtes d'Italie, leur ſert de modele. On travaille avec tant d'ardeur, qu'en deux mois on équipe cent galeres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. Mais pour avoir la ſupériorité, il falloit trouver le moyen de combattre de pied ferme ſur les flots, & de rendre inutiles aux Carthaginois leur adreſſe & leur ſcience maritime.

Le conſul Duilius fit ajouter à chaque galere une machine appelée *corbeau*, qui tombant ſur un vaiſſeau ennemi, devoit l'accrocher, & former une eſpece de pont pour l'abordage. Cette invention eut tout le ſuccès poſſible. Il battit les Carthaginois, leur tua ſept mille hommes, fit ſept mille priſonniers, coula à fond treize galeres, en prit quatre-vingts. Jamais victoire n'avoit été ſi agréable aux Romains. Duilius jouit toute ſa vie d'un honneur extraordinaire. Quand il revenoit le ſoir de ſouper en ville, il étoit précédé d'un flambeau & d'un joueur d'inſtrument.

Pl. XXXV. Bataille d'Ecnome gagnée ſur mer par les Romains.

En peu d'années, les traits héroïques & les victoires ſe ſuccedent preſque ſans interruption. On enleve la Corſe & la Sardaigne aux ennemis.

Régulus.

Régulus, un des conſuls victorieux, porte la guerre en Afrique, & à la fin de ſon conſulat reçoit ordre de la continuer en qualité de proconſul. Il ſe plaint alors; il demande un ſucceſſeur, alléguant pour raiſon qu'un voleur a enlevé ſes inſtrumens de labourage, & que s'il ne va pas faire cultiver ſon petit champ, il riſque de mourir de faim avec ſa famille. Le ſénat ordonne que le champ de Régulus ſera cultivé, & ſa famille entretenue aux frais du public.

S'étant avancé juſqu'aux portes de Carthage, & voulant finir la guerre, Régulus offre à l'ennemi des conditions de paix ſi révoltantes, qu'on les rejette malgré la terreur générale. *Il faut ſavoir vaincre ou ſe ſoumettre au vainqueur*, avoit-il dit. La honte & le déſeſpoir raniment le courage des vaincus. Des Grecs auxiliaires, à la ſolde des Carthaginois, arrivent dans une circonſtance ſi critique. Le lacédémonien Xantippe attaque Régulus, qui, ſe croyant invincible, ne prenoit aucune précaution : les Romains ſont défaits, & leur général eſt priſonnier. Xantippe avoit ſauvé les Carthaginois : il craignit leur jalouſie, il ſe retira ſecrétement.

Rome redouble ſes efforts, équipe des galeres en grand nombre, & continue avec ardeur une guerre, dont les premiers ſuccès ne pouvoient être effacés.

Siege de Lilybée.

On aſſiégea Lilybée, la plus forte place que les Carthaginois



H. Gravelot delin. *P. F. Tardieu Sculp. 1762.*

Les Romains passent ſous le joug des Sammites,

ginois eussent en Sicile. C'est alors qu'ils envoyerent des ambassadeurs proposer l'échange des prisonniers. Régulus, qu'ils avoient joint aux ambassadeurs, persuada, selon la plupart des historiens, de ne point faire cet échange, & retourna subir chez les Carthaginois le supplice le plus affreux. Ils le tenoient long-tems resserré dans un noir cachot, d'où, après lui avoir coupé les paupieres, ils le faisoient sortir tout-à-coup pour l'exposer au soleil le plus vif & le plus ardent. Ils l'enfermerent ensuite dans une espece de coffre tout hérissé de pointes, qui ne lui laissoient aucun moment de repos ni jour, ni nuit. Enfin, après l'avoir ainsi tourmenté par d'excessives douleurs & une cruelle insomnie, ils l'attacherent à une croix, & l'y firent périr. Les Romains, pour venger sa mort, livrerent les principaux prisonniers à la fureur de sa femme & de ses enfans, qui ne se montrerent pas moins barbares que les Carthaginois.

Pl. XXXVI. Régulus condamné aux plus affreux supplices.

Pendant neuf ans que dura le siege de Lilybée, les deux peuples déployerent toutes leurs ressources. Claudius-Pulcher attaqua la flotte des Carthaginois au port de Drépane, & perdit celle de Rome qui fut détruite par Adherbal. On raconte qu'avant la bataille, apprenant que les poulets sacrés ne mangeoient point, il les fit jetter dans la mer, & dit d'un ton moqueur: *S'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent.* C'en étoit assez pour que la superstition abattît le courage des Romains. D'autres malheurs anéantirent la marine. Enfin le zele des citoyens suppléa au vuide du trésor. Chacun, selon ses facultés, contribua pour un nouvel armement. Deux cens galeres à cinq rangs de rames furent bientôt prêtes. Le consul Lutatius détruisit la flotte d'Hannon, battit ensuite Amilcar-Barcas, pere du grand Annibal, força les Carthaginois à demander la paix & leur en dicta impérieusement les conditions.

An de Rome 511.

La Sicile, excepté le royaume de Syracuse, fut déclarée *province* des Romains. On donna ce nom aux pays conquis hors de l'Italie : on y envoyoit chaque année un préteur & un questeur ; le premier, pour juger les causes civiles, le second, pour percevoir les tributs.

Issue de cette guerre.

Ainsi, après vingt-quatre ans de guerre non interrompue, les Romains, qui avoient perdu sept cens galeres, firent la loi à cette opulente Carthage, dont les pertes étoient moins considérables, & les ressources infiniment plus étendues. Une fermeté inflexible dans les résolutions, une passion invincible pour la gloire & pour les conquêtes, l'habitude continuelle des combats & l'exacte sévérité de la discipline, fixerent la fortune du côté de Rome. Un peuple uniquement guerrier devoit l'emporter sur un peuple qui ne faisoit la guerre que pour le commerce.

Causes des victoires des Romains sur les Carthaginois.

D'ailleurs, les Carthaginois, en crucifiant leurs généraux quand ils avoient été vaincus, inspiroient plus de terreur que d'émulation : les Romains n'inspiroient que du courage, en punissant la désobéissance & la lâcheté, en dégradant quiconque avoit manqué à son devoir, en dédaignant de racheter les prisonniers, sans faire un crime des événemens malheureux dont personne n'est exempt. Quatre cens jeunes chevaliers, commandés pour des travaux pressans & indispensables, avoient refusé d'obéir ; ils furent privés de leurs chevaux par le jugement des censeurs. Mais ce n'étoient pas des sujets perdus pour la république ; ils pouvoient effacer leur honte ; ils pouvoient se relever ; une punition salutaire ne servoit qu'à ranimer le sentiment du devoir. En un mot, Rome avec beaucoup d'ambition avoit d'excellens soldats, & ses généraux étoient d'autant plus ardens à bien faire, qu'ils avoient moins de tems pour commander. C'est par-là sur-tout qu'elle vainquit les nations.

X.

Seconde guerre punique.

An de Rome 534.

ON étoit convenu que les Carthaginois ne passeroient pa l'Ebre, & que Sagonte, ville considérable, alliée des Romains demeureroit libre & indépendante.



Esculape amené à Rome sur une Galère,

Asdrubal, naturellement pacifique, observa le traité. Il mourut. Annibal fut son successeur. Agé d'environ vingt-six ans, il joignoit déjà la prudence à l'héroïsme. Les soldats l'adoroient, parce qu'il étoit en même-tems leur modele & leur bienfaiteur. Sobre, vigilant, infatigable, endurci à tous les travaux, ne donnant au sommeil que le temps qu'il pouvoit respirer après les affaires, dormant quelquefois sur la dure au milieu des sentinelles, il récompensoit libéralement dans les autres les actions & les vertus militaires, dont il sembloit faire lui-même ses délices; &, pour le malheur des Romains, il possédoit les talens d'une politique artificieuse, au même dégré que ceux d'un général accompli. Il assiege Sagonte.

Annibal rallume cette guerre.

Sagonte attaquée, implore le secours des Romains. Ceux-ci envoient à Carthage des ambassadeurs, dont les remontrances ne produisent aucun effet. Après sept mois de siege, les Sagontins, réduits aux dernieres extrémités, brûlent ce qu'ils ont de plus précieux, mettent le feu aux maisons, & y périssent la plupart avec leurs femmes & leurs enfans. Tout le reste est passé au fil de l'épée.

Prise de Sagonte.

Rome se prépara aussi-tôt à la guerre, & envoya une nouvelle ambassade demander raison d'une entreprise contraire aux traités & au droit des gens. Loin de livrer Annibal, comme l'exigeoient les Romains, on prétendit justifier par leur propre exemple, le siege de Sagonte. Fabius, chef de l'ambassade, sans entrer dans ces discussions superflues, faisant un pli à sa robe: *Je porte ici la paix ou la guerre*, dit-il fiérement; *choisissez*. Le chef du sénat, d'un ton aussi fier, lui déclara qu'il pouvoit choisir lui-même. *Prenez donc la guerre*, repliqua Fabius. On l'accepta volontiers.

Conduite des Romains après la prise de cette ville.

Annibal, ayant en main le commandement des armées, & le pouvoir de faire ce qu'il jugeroit à propos, sans être resserré comme les consuls par les limites du temps, se préparoit à porter la guerre en Italie. Jamais entreprise audacieuse ne fut concertée, ni avec plus de courage, ni avec plus de prudence.

Marche d'Annibal jusqu'en Italie.

Le passage de l'Ebre & des Pyrénées, par où il débuta

glorieusement, n'est rien en comparaison de celui du Rhône & des Alpes. La rapidité de ce fleuve, les Gaulois qui en défendoient l'autre rivage, rien n'arrête Annibal. Il sauva même ses éléphans. Arrivé au pied des Alpes, dans le mois d'octobre, ils les trouve couvertes de glace & de neige, gardées par des montagnards féroces, qui peuvent accabler ses troupes à coups de pierres. Il les franchit en quinze jours, avec des peines infinies, & arrive enfin dans le beau pays qu'il proposoit à ses soldats, comme la récompense de leurs travaux. Depuis cinq mois & demi il étoit parti de Carthage, à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie & de vingt mille chevaux, dont il ne lui restoit que vingt mille fantassins & deux mille cavaliers. Cette marche, d'environ quatre cens lieues, à travers des obstacles sans nombre, doit être célébrée parmi les exploits des plus fameux conquérans. La relation que Polybe nous en a laissée, est admirable, quoiqu'on n'y trouve point le merveilleux, ni la pompe de Tite-Live. Le vinaigre avec lequel celui-ci fait dissoudre les rochers des Alpes, ressemble trop aux chimeres d'Hérodote. Où auroit-on pris tant de vinaigre ?

Succès d'Annibal en Italie.

Dès qu'Annibal eut donné quelque repos à ses troupes, il voulut se signaler par des expéditions décisives*. La prise de Turin en fut le prélude. P. Scipion, l'un des consuls, qui devoit commander en Espagne, étoit venu promptement au secours de l'Italie. Il rencontre les Carthaginois au delà du Tésin : il combat & reçoit une blessure ; sa cavalerie, le croyant mort, prend la fuite ; il repasse le Pô, suivi de près par Annibal.

Le consul Sempronius, se flattant de vaincre sans son collegue, qui étoit encore malade de sa blessure, s'obstine à livrer bataille, & fait de grandes fautes ; les deux armées consulaires sont défaites au bord de la Trébie.

Le vainqueur tente ensuite la passage de l'Apennin, presque aussi dangereux que celui des Alpes. Au sortir des montagnes,

---

(*) *La Carte de l'expédition d'Annibal en Italie, se trouve dans l'Atlas de l'Histoire Romaine.*

Annibal attaque encore le consul Sempronius. Après un rude combat, sans victoire décidée, il se hâte de pénétrer dans l'Etrurie par le chemin le plus court. Des marais se présentent devant lui : nouveau danger, insurmontable à tout autre. Pendant quatre jours & quatre nuits, ses troupes ont le pied dans l'eau. Monté sur le seul éléphant qui lui reste, il se tire à peine de la fange ; il perd un œil par une fluxion que lui cause le mauvais air & la fatigue.

Un nouveau consul, indigne de commander, le téméraire Flaminius, va mettre le comble à la gloire d'Annibal. Il s'engage dans un défilé près du lac de Trasimene. Les ennemis l'investissent, le tuent, taillent son armée en pieces. Six mille Romains seulement échappent à la boucherie ; on les force le lendemain à se rendre. Quatre mille hommes qui venoient se joindre à Flaminius, sont encore défaits.

An de Rome 536.

Fabius dictateur.

Tout étoit perdu, si le sénat, contre les regles, n'eût lui-même nommé un dictateur capable de rétablir les affaires. Ce fut le prudent Fabius. Le peuple nomma, de son côté, Minucius, général de la cavalerie. Fabius commença par des actes de religion, d'autant plus nécessaires, que des terreurs superstitieuses frappoient les esprits. S'étant mis à la tête des troupes, il résolut de laisser l'ennemi se consumer faute de vivres. Il campe sur des hauteurs, évite le combat, harcele Annibal, & le déconcerte par ce nouveau genre de guerre. En vain le reproche de lâcheté flétrissoit le dictateur ; il eut la constance de braver le mépris, le ridicule, de sacrifier sa gloire même à la patrie, & de compter pour rien l'opinion au prix du devoir. On pousse l'injustice jusqu'à partager l'autorité du commandement entre lui & son général de cavalerie : il donne la moitié des troupes à ce téméraire. Bientôt il le voit enveloppé de toutes parts, & sur le point d'être entiérement défait. Fabius alors fond sur l'ennemi, le dissipe. Il falloit n'être pas Romain, pour résister à tant de vertu. Minucius rougit de ses excès, & déposa son autorité entre les mains du dictateur. Cette campagne est une des plus belles leçons que l'Histoire puisse donner, soit aux généraux, soit aux citoyens.

X I.

Bataille de Cannes.

An de Rome 537.
Bataille de Cannes.

L'EXPÉRIENCE avoit appris combien le choix du général influoit dans le ſuccès de la guerre ; mais le peuple ne profite guere de l'expérience. Térentius-Varron, fils de boucher, qui s'étoit élevé en flattant les goûts populaires, fut nommé conſul en dépit de la nobleſſe. Emilius, ſon collegue, trouva en lui un adverſaire plus à craindre que les Carthaginois. Huit légions, chacune de cinq mille hommes de pied & de trois cens chevaux, jointes aux troupes des alliés, formoient ſous les deux conſuls une armée très-formidable.

P. XXXVII.
Victoire d'Annibal, à cette journée.

Ces deux généraux commandoient alternativement d'un jour à l'autre. Leur méſintelligence annonçoit un malheur certain. Varron profita de ſon jour de commandement pour ſe précipiter dans le péril. Les Romains furent enveloppés & taillés en pieces. Après trois heures de combat, le carnage fut ſi affreux, que le général carthaginois crioit d'épargner les vaincus. Emilius perdit la vie, avec environ quarante mille hommes, dont près de trois mille étoient chevaliers. On emplit pluſieurs urnes de leurs anneaux. Ce fut après cette victoire que Madherbal, en montrant Rome à Annibal & lui conſeillant d'y aller ſur le champ, Annibal ne voulant pas le faire, il lui dit: *Vous ſavez vaincre, Annibal, mais vous ne ſavez pas profiter de la victoire*. Varron s'enfuit à Vénouſe, ſuivi d'un petit nombre de chevaux.

Conduite des Romains après la bataille de Cannes.

C'eſt au milieu de la conſternation inexprimable cauſée par ce déſaſtre, que la magnanimité romaine ſe montre dans toute ſa force. Les conſeils de Fabius ſont enfin écoutés. Varron avoit raſſemblé dix mille hommes des débris de l'armée. Il revient à Rome; le ſénat marche en corps à ſa rencontre, & le remercie ſolemnellement *de n'avoir pas déſeſpéré de la république.*

En même-temps les ſénateurs portent leur argent au tréſor. Les chevaliers, toutes les tribus, ſuivent leur exemple. On enrôle la jeuneſſe depuis l'âge de dix-ſept ans; on arme huit mille eſclaves (*); on refuſe de payer la rançon des priſonniers, ſoit pour ménager les finances, ſoit pour animer les troupes au devoir, ſoit pour rabattre les eſpérances de l'ennemi. On leve dans la ville quatre légions, & les alliés fourniſſent les troupes qu'on leur demande. Ceux qui reprochent à Annibal de ne pas avoir ſu profiter de la victoire en aſſiégeant Rome, ne réfléchiſſent guere ſur les obſtacles qu'il auroit trouvés dans le caractere ſeul des Romains.

Avis d'Hannon à Carthage.

Hannon, un des principaux Carthaginois, raiſonnoit peut-être mieux à Carthage. Annibal ayant envoyé ſon frere Magon annoncer la victoire de Cannes, & demander du ſecours, Hannon ſoutint que, puiſque les Romains ne donnoient aucun ſigne de déſeſpoir, & ne faiſoient aucune avance pour la paix, ils n'étoient pas réduits, comme on le diſoit, aux dernieres extrémités; que la circonſtance pouvoit procurer une paix avantageuſe, mais qu'une ſeule défaite pouvoit ruiner tous les projets d'Annibal. Il conclut à n'envoyer aucun ſecours en Italie. « Annibal n'en a pas beſoin, dit ce ſéna- » teur, s'il a remporté des victoires déciſives; & il n'en mérite » point, s'il nous trompe par de faux rapports ». On ſe moqua de cet avis; mais l'événement le juſtifia.

Annibal à Capoue.

Capoue ayant trahi Rome & reçu Annibal dans ſes murs, les délices de cette ville devinrent pour lui un funeſte écueil. Il y paſſa l'hiver au ſein des plaiſirs. L'exemple du chef eſt contagieux. Ses ſoldats s'amollirent; au lieu du repos militaire, dont ils avoient ſans doute beſoin, ils goûterent un lâche repos, qui leur énerva le corps & l'ame. On les vit emmener de Capoue des femmes débauchées, eux qu'on avoit vus endurcis à tous les travaux de la guerre. Delà vinrent les fréquen-

(*) Avant que de les enrôler, on leur demanda s'ils vouloient prendre les armes. Ils répondirent, *volo* (*je le veux*) De-là le nom de *Volones* qu'on leur donna. Cette queſtion ne ſe faiſoit pas aux citoyens, parce qu'ils étoient obligés de ſervir.

tes déſertions. Ils ne reſpiroient plus que pour les douceurs de la Campanie.

Quelque redoutable que fût toujours Annibal, les Romains reprirent bientôt le deſſus. Sempronius, avec une troupe d'eſclaves, défit une armée carthaginoiſe. Annibal lui-même ſe retira devant le conſul Marcellus, qui s'immortaliſa enſuite par le ſiege de Syracuſe, l'un des grands événemens de cette guerre.

Priſe de Syracuſe.

Les Syracuſains avoient pris parti contre Rome. Marcellus, arrivé depuis peu en Sicile, forma le deſſein de les ſubjuguer. Syracuſe avoit autrefois vaincu les Athéniens. L'illuſtre Archimede, parent des derniers rois, le plus grand géometre de ſon ſiecle, en rendoit la conquête plus difficile qu'elle ne l'étoit du temps d'Alcibiade. L'effet prodigieux de ſes machines, qui accabloient les Romains, & qui ſubmergeoient leurs galeres, obligea Marcellus de changer le ſiege en blocus. Déjà même il penſoit à ſe retirer, quand on lui fit voir que les échelles pouvoient atteindre à la hauteur d'une muraille. Il tenta de nuit l'eſcalade, & s'empara enfin de la ville. Il honora la mémoire d'Archimede, qu'un ſoldat avoit tué ſans le connoître. Le génie d'un ſeul homme ſoutenoit ſa patrie depuis trois ans. Syracuſe devint, avec le reſte de la Sicile, une province de Rome.

De Capoue & de Tarente.

En Italie, en Eſpagne, les Romains ſe ſignalent également. Ils aſſiegent & preſſent Capoue. Annibal, déſeſpérant de la ſecourir, entreprend le ſiege de Rome pour faire diverſion. Il échoue dans ce projet. Capoue eſt réduite à l'extrémité. Les principaux auteurs de la révolte ſe donnent la mort, les citoyens ſe ſoumettent. On les diſperſe de côté & d'autre, & on établit à leur place une colonie, où chaque année un préfet devoit aller rendre la juſtice. Peu après, Fabius enleva Tarente aux Carthaginois, qui s'en étoient emparés. Il y trouva quantité de ſtatues & des tableaux, pour leſquels il ne témoigna que du mépris. *Laiſſons aux Tarentins leurs dieux irrités*, dit-il, quand on lui demanda quel uſage il vouloit en faire. Marcellus, homme de goût, avoit, au contraire,

traire, orné les temples de Rome des chef-d'œuvres de Syracuſe. Ce grand capitaine, vainqueur d'Annibal, donna malheureuſement dans une embuſcade, où il fut tué. Le héros carthaginois lui rendit les derniers devoirs. On appeloit Marcellus l'*épée de Rome*, ſurnom digne de ſes ſervices.

XII.

Fin de la ſeconde guerre Punique.

Publius-Scipion & ſon frere Cnéus avoient eu les plus grands ſuccès en Eſpagne: ils avoient repris Sagonte. Mais s'étant ſéparés, ils furent accablés l'un & l'autre par des forces ſupérieures, & perdirent la vie l'an de Rome 541. La perte des deux généraux paroiſſoit irréparable, lorſque Publius-Scipion, fils de l'aîné, s'offrit à continuer la guerre, n'ayant encore que vingt-quatre ans. On le nomma proconſul. Ses ſuccès tiennent du prodige; & il les dut en partie à l'art de tourner au bien public la ſuperſtition vulgaire. S'il n'avoit pas feint que Neptune lui étoit apparu, pour lui conſeiller le ſiege de Carthagene; s'il n'avoit pas annoncé comme un prodige le reflux de la mer, qui devoit rendre le port guéable, les Romains auroient tremblé à la ſeule propoſition de l'entrepriſe. Carthagene fut emportée d'aſſaut en un jour. On y trouva dix-huit galeres, cent trente vaiſſeaux marchands chargés de proviſions, les magaſins & les arſenaux remplis, & des richeſſes immenſes. C'étoit un coup mortel porté à la puiſſance de Carthage.

An de Rome 543.

Publius-Scipion en Eſpagne.

Le proconſul augmenta ſa gloire par le plus bel exemple de vertu. Une jeune captive lui eſt amenée, & charme ſes yeux. Il l'interroge; il apprend qu'elle eſt fiancée à un prince du pays; il la rend à ſon époux. Celui-ci le vante comme un dieu, & lui attire des alliés. En peu de temps les Carthaginois perdent l'Eſpagne, les Romains y dominent. L'activité,

P. XXXVIII.

Ses vertus.

la valeur, la prudence & la réputation du jeune général, ſecondé par ſon ami Lélius, le rendoient par-tout également terrible & reſpectable. Maſiniſſa, roi Numide, réſolut dès-lors de renoncer à l'alliance de Carthage pour s'unir à lui, & devint un ami zélé de Rome.

Toute l'Eſpagne étant ſoumiſe, le ſénat y envoie des ſucceſſeurs à Scipion. Ce grand homme dépoſe l'autorité entre leurs mains ſans murmure. Il revient. Les centuries, d'une voix unanime, lui décernent le conſulat avant l'âge requis. Un mérite ſi ſupérieur étoit excepté par l'eſprit même de la loi.

Aſdrubal, frere d'Annibal, avoit paſſé les Alpes en 546 avec une grande armée. Les conſuls avoient remporté ſur lui une victoire complete; les ennemis avoient perdu cinquante mille hommes & leur général dans cette journée, dont le ſuccès avoit diſſipé les craintes de la république de Rome.

Scipion porte la guerre en Afrique.

Alors Scipion conçut le deſſein de porter la guerre en Afrique. Il le propoſa. Le vieux Fabius, ſoit par jalouſie, ſoit par circonſpection, combattit ce projet de toutes ſes forces. Il le repréſentoit comme propre à entraîner la perte de l'Italie qu'Annibal menaçoit toujours. Le ſénat, plus touché des raiſonnemens du conſul, donna la Sicile pour département à Scipion, & lui permit de paſſer en Afrique, s'il le jugeoit avantageux. L'année ſe conſuma en préparatifs.

A peine a-t-il gagné le continent, & remporté un avantage ſur les Carthaginois, que Maſiniſſa ſe déclare pour les Romains. Syphax, autre roi de Numidie, rival de Maſiniſſa, ſe déclare contr'eux, quoique attaché auparavant à Scipion. Celui-ci défait dans pluſieurs batailles ſanglantes, & Syphax, & le général carthaginois Aſdrubal.

Attaque Carthage.

Carthage tremble; on rappelle Annibal, qui avoit eſſuyé de grandes pertes en Italie. Il quitta ce beau pays, avec le regret d'un conquérant auquel on arrache ſa proie. Une joie univerſelle ſuivit ſon départ. Fabius ſeul y fut inſenſible. La vieilleſſe avoit probablement affoibli ſon ame ou altéré ſon humeur; il ſe montroit extrêmement prévenu contre le grand



Bataille d'Ecnome gagnée sur mer par les Romains

P F [illegible] Sculp 1763

Back of
Foldout
Not Imaged

Scipion. Si c'étoit jalouſie comme on le lui a reproché, quelle eſt donc la vertu qui ne doive craindre de ſe dégrader par le vice ?

Les Carthaginois ayant rompu une trève de la maniere la plus indigne, Scipion mettoit tout à feu & à ſang aux environs de Carthage. Annibal reçoit ordre de l'attaquer. Il envoie d'abord des eſpions pour reconnoître l'ennemi. On les arrête, on les conduit au général romain, qui après leur avoir fait tout examiner, les congédie & leur donne même de l'argent. A cette nouvelle, Annibal, ſaiſi d'étonnement, deſire la paix. Il demande une entrevue à Scipion. Il s'efforce de lui inſpirer des ſentimens pacifiques, & lui offre la ceſſion de l'Eſpagne & de toutes les îles ſituées vers l'Italie. Le Romain rejette ſes offres avec fierté. On va ſe préparer au combat de part & d'autre.

Annibal demande la paix.

La bataille de Zama devoit décider le ſort de deux nations. Les auxiliaires de Carthage furent bientôt mis en fuite. Une multitude d'éléphans bleſſés, effrayés, contribuerent à leur déroute. Mais Scipion déſeſpéroit d'enfoncer la phalange carthaginoiſe, qu'Annibal avoit formée de ſes vétérans ; lorſque Lélius & Maſiniſſa, revenant de pourſuivre les fuyards, la prirent en queue, & fixerent la victoire. Les ennemis perdirent quarante mille hommes tués ou priſonniers, & les Romains ſeulement deux mille. Annibal eut peine à ſe ſauver.

An de Rome 551.

Bataille de Zama.

Ce que Rome avoit éprouvé de terreur après la bataille de Cannes, celle de Zama, le fit éprouver à Carthage. Annibal lui-même déclara qu'il ne reſtoit d'autre reſſource que la paix, & le perſuada ſans peine. Scipion ſouhaitoit de la conclure, de peur qu'un conſul ne lui enlevât l'honneur d'avoir terminé la guerre. Il impoſa les conditions ſuivantes : « Les Carthaginois garderont leurs loix & ce qu'ils poſſédoient en Afrique » avant la guerre ; mais Rome gardera l'Eſpagne & les îles de » la Méditerranée. Ils livreront les priſonniers & les transfuges, » ainſi que leurs éléphans, & tous leurs vaiſſeaux de guerre, » excepté dix galeres à trois rangs de rames. Ils ne pourront

Conditions de la paix.

» faire la guerre, ni en Afrique, ni ailleurs, ſans le conſen» tement du peuple romain. Ils payeront dix mille talens dans » l'eſpace de cinquante années. Ils rendront à Maſiniſſa tout ce » qu'ils ont enlevé à lui ou à ſes ancêtres. Ils donneront cent » otages, au choix de Scipion, pour aſſurance de leur » fidélité ».

On ratifia ce traité à Rome, quoique pluſieurs ſénateurs vouluſſent la continuation de la guerre. Un d'eux demandant au chef de l'ambaſſade carthaginoiſe : *Quels dieux prendrez-vous à témoin de la ſincérité de vos ſermens ?* il répondit : *Les mêmes qui ont ſi ſévérement puni nos parjures.* Réponſe humiliante, que n'auroit pas faite un Romain. La différence de caractere des deux peuples, n'eſt pas la moindre cauſe de la différence de ſuccès.

XIII.

Guerre contre Philippe, roi de Macédoine, & contre Antiochus, roi de Syrie.

CINQ cens vaiſſeaux carthaginois livrés à Scipion, & brûlés à la vue de Carthage ; cette puiſſance maritime réduite à dix petites galeres ; tous les citoyens taxés pour payer un tribut honteux ; le fier Annibal forcé de ſouſcrire à l'abaiſſement de ſa patrie ; le ſouvenir des anciennes défaites effacé par tant de victoires : tel fut le fruit de la ſeconde guerre punique.

Suite de l'abaiſſement de Carthage.

Tout devoit enorgueillir Rome : elle reçut avec enthouſiaſme l'illuſtre Scipion, qui rapporta au tréſor cent vingt mille livres peſant d'argent. Son triomphe fut magnifique. le ſurnom d'Africain étoit pour lui la récompenſe la plus glorieuſe. Dès-lors le génie ambitieux des Romains ſe développa librement. Mille obſtacles l'avoient contenu en Italie. C'eſt un torrent qui va tout inonder, après avoir rompu ſes digues. Les victoires



Gabriel de S.t Aubin del 1763.

Chenu Sculp.

Régulus condamné aux plus affreux supplices,

passées inspiroient le desir de vaincre encore ; la passion des conquêtes étoit enflammée par les conquêtes mêmes ; les richesses acquises par la guerre, offroient les moyens de réussir dans de nouvelles guerres. En de pareilles circonstances, à peine un peuple modéré eût-il pu suspendre le cours de ses entreprises ; & quel peuple fut moins modéré que les Romains, lorsqu'il s'agissoit d'agrandissement ?

Guerre contre Philippe.

Il y avoit peu d'années que Philippe II, roi de Macédoine, avoit conclu une paix générale, dans laquelle Rome avoit fait comprendre ses alliés. Ce prince remuant avoit secouru depuis les Carthaginois ; il inquiétoit les Grecs par de nouvelles entreprises. Attale, roi de Pergame, les Rhodiens, les Athéniens, envoyerent des ambassadeurs à la république pour se plaindre de ses vexations. On lui déclara aussi-tôt la guerre. Le succès n'en fut pas long-temps douteux. Dès la premiere campagne, le consul Sulpicius battit Philippe. Quintius-Flaminius, proconsul, remporta sur lui une victoire décisive, près des Cynocéphales en Thessalie, où l'on vit les inconvéniens de la lourde phalange macédonienne, dans un terrein coupé & inégal. La paix suivit cette victoire. Il en coûta au roi un tribut de mille talens, outre ses vaisseaux, qu'on l'obligea de livrer. Son fils Démétrius servit d'otage. Ce jeune prince devint ami des Romains dont il se fit estimer.

An de Rome 552.

Occasion de la guerre contre Antiochus.

Annibal, persécuté par l'ambition inquiete de Rome, s'étoit réfugié à la cour d'Antiochus le grand, roi de Syrie. Il eut peut-être vengé Carthage, si Antiochus avoit eu pour lui la confiance dont il étoit digne. Il conseilloit à ce monarque d'engager dans son parti le roi de Macédoine, & de porter la guerre en Italie. On ne fit, ni l'un, ni l'autre. L'imprudence dirigea tout, & perdit tout.

Scipion l'Africain avoit demandé à servir sous son frere Lucius-Scipion, créé consul. Antiochus trembloit. Loin de défendre courageusement les côtes de l'Hellespont, il en retira ses troupes. l'Asie est enfin ouverte aux Romains. Résolus d'y établir leur empire, ils rejettent des propositions d'accommodement. Le monarque se détermina malgré lui à une bataille.

An de Rome 562.

Evénement de cette guerre.

Avec quatre-vingt mille hommes & cinquante-quatre éléphans, contre trente mille hommes, il eſt entiérement vaincu près de Magnéſie par le conſul. Il fuit juſqu'à Antioche, & envoie demander la paix.

Conditions de la paix.

Scipion l'Africain, déclarant aux ambaſſadeurs la réſolution du conſeil, leur dit: « Que les Romains ne ſe laiſſoient, ni » abattre par l'adverſité ni enfler par la fortune; qu'ils ſe » contentoient, après la victoire, de ce qu'ils avoient de- » mandé auparavant; qu'Antiochus eût à évacuer toute l'Aſie » en deçà du mont Taurus; qu'il payât tous les frais de la » guerre, évalués à quinze mille talens; qu'il donnât vingt » otages », &c. Et de plus, il devoit livrer Annibal, afin de diſſiper tout ſujet de défiance. Ces conditions furent acceptées. Annibal erra d'aſyle en aſyle, toujours en bute à l'acharnement des Romains. Il mourut chez Pruſias, roi de Bithynie.

XIV.

Caton le Cenſeur. Guerre de Perſée.

Les Romains corrompus en Aſie.

CETTE guerre, qui valut à Lucius-Scipion le ſurnom d'Aſiatique, fut cependant funeſte aux Romains, dont les mœurs ſimples & auſteres ſe corrompirent bientôt, par tous les vices qu'entraînent les richeſſes. En goûtant les délices de l'Aſie, ils ſe dégoûterent de la vertu. Tous les peuples ſe reſſemblent à cet égard. Si quelqu'un avoit pu arrêter les progrès du mal, c'eut été le fameux Caton, perſonnage conſulaire, zélé partiſan des travaux ruſtiques & de la frugalité, ennemi de toute eſpece de luxe, mais dont le caractere dur & l'eſprit ardent ne connoiſſoient point les juſtes bornes.

Scipion l'Africain accuſé par Caton.

Rien ne peut ſervir d'excuſe à ſa haine contre les Scipions, ni à la maniere dont il l'exerça. L'Africain eſſuya les premiers coups. Deux tribuns, ſuſcités par Caton, l'accuſent devant

le peuple de s'être laiſſé corrompre par l'argent d'Antiochus. Le jour du jugement, l'illuſtre accuſé comparoît, déchire ſes comptes, & dédaignant de ſe juſtifier : *A tel jour qu'aujourd'hui*, dit-il, *j'ai vaincu Annibal & Carthage ; ſuivez-moi au capitole, Romains ; allons-y remercier les dieux.* Toute l'aſſemblée le ſuit, & laiſſe les accuſateurs confondus. Ce grand homme, cité de nouveau, ſe retira dans une maiſon de campagne, où il mourut à l'âge de quarante-ſept ans. Il poſſédoit un mérite preſque inconnu dans ſa patrie, celui de réunir aux qualités des héros le goût de l'urbanité & des lettres. On doit le regarder comme le principal modele qui perfectionna les Romains.

Sort de Scipion l'Aſiatique.

Après ſa mort, Caton pourſuivit avec la même animoſité ſon frere l'Aſiatique, & lui ſuſcita les mêmes accuſateurs. Le vainqueur d'Antiochus fut condamné à une groſſe amende, comme ayant reçu d'Antiochus des ſommes immenſes, pour lui procurer une paix avantageuſe. On ſaiſit tous ſes biens ; on n'y trouva aucun veſtige de corruption : ils ne ſuffiſoient pas même pour payer l'amende. L'innocence de l'accuſé fut reconnue dans la ſuite, & l'on répara cette injuſte condamnation.

Cauſe de la ſeconde guerre de Macédoine.

Un nouvel orage ſe forma ſur la Macédoine. Philippe étoit mort depuis quelques années, haïſſant toujours les Romains, ſans pouvoir effacer la honte de ſes défaites. Il avoit fait mourir ſon fils Démétrius, autrefois envoyé à Rome en otage, fauſſement accuſé par Perſée, ſon autre fils, qui craignoit que la protection de la république romaine & le mérite perſonnel de Démétrius, ne procuraſſent la couronne à ce jeune prince.

Evénement de cette guerre.

Perſée ayant ſuccédé à Philippe, ſon pere, ſe livra imprudemment à ſa haine contre les Romains. Il faiſoit des préparatifs ; il remuoit dans la Grece. Eumene en avertit Rome, & la guerre fut réſolue. A cette nouvelle, Perſée envoya des ambaſſadeurs pour offrir toutes les ſatisfactions que l'on exigeroit. Le ſénat répondit qu'un conſul alloit ſe rendre en Macédoine, & que le roi pourroit traiter avec lui ſur les lieux, s'il avoit de bonnes intentions. On ne vouloit traiter

que les armes à la main. Le conful Licinius arrive bientôt. Le roi, ayant gagné une bataille, demande enfuite la paix aux mêmes conditions que fon pere avoit reçues. Licinius, quoique vaincu, déclare fierement que Perfée n'obtiendra la paix, qu'en fe remettant, avec fon royaume, à la difcrétion des Romains. Une conftance opiniâtre & inflexible triomphoit de tout à la longue.

An de Rome 585.
Paul-Émile.

La quatrieme année de la guerre, Perfée fut défait par Paul-Émile. La phalange macédonienne fut enfoncée. Le roi prit la fuite. Abandonné de fes fujets il fe livra lui-même au vainqueur. On le vit à Rome, marcher en habit de deuil devant le char de triomphe; il mourut en captivité. Le royaume de Macédoine augmenta le nombre des provinces, quoique les Macédoniens fuffent déclarés libres. On doit attribuer cette conquête à la prudence, ainfi qu'à la valeur de Paul-Emile. Scipion-Nafica lui confeillant de livrer bataille plutôt qu'il ne convenoit, & lui repréfentant que l'on imputoit fes délais à lâcheté : *Je parlois comme vous à votre âge*, répondit-il : *au mien, vous agirez comme moi.* Il vécut dans la médiocrité, après avoir enrichi l'état; & Cicéron ne pouvoit mieux le louer qu'en difant : *il ne porta dans fa maifon qu'une gloire immortelle.*

Hauteur des Romains envers les rois.

Tout plioit fous les Romains, qui traitoient les nations & les rois avec une hauteur defpotique. Mais rien ne décele mieux le caractere de ces conquérans, que leur conduite envers la Syrie. Popilius-Lænas défendit au nom du fénat, à Antiochus-Epiphane, de faire des conquêtes en Egypte. Ayant tracé un cercle autour du monarque : *Avant que de fortir de ce cercle*, lui dit-il, *rendez réponfe au fénat.* Antiochus répondit qu'il obéiroit. Il envoya des ambaffadeurs à Rome, auxquels on dit fiérement qu'*on le félicitoit d'avoir obéi.* Après fa mort, les Romains exclurent du trône Démétrius, l'héritier légitime, en faveur d'Antiochus-Eupator, fils d'Epiphane, dont l'enfance ne pouvoit gêner leur ambition. Sans confulter les Syriens, ils déclarerent Eupator pupille de la république, & envoyerent trois membres du fénat pour gouverner en qualité

de

de ſes tuteurs, avec ordre d'affoiblir le royaume tant qu'ils pourroient. Rome aſpiroit évidemment à la conquête du monde. La ruine de Carthage lui en fraya le chemin.

X V.

Troiſieme guerre Punique. Carthage, Corinthe, Numance détruites.

Occaſion de la troiſieme guerre Punique.

DEPUIS quelque tems, le vieux Maſiniſſa, tout dévoué aux Romains & sûr de leur protection, avoit uſurpé des terres ſur le domaine de Carthage. On envoya de Rome des commiſſaires, pour terminer leur différend. Caton en fut un. A ſon retour, il accuſa les Carthaginois d'armer contre la république, & ne ceſſa de crier qu'il falloit détruire leur ville. Scipion-Naſica, plus modéré & plus ſage, combattit toujours cette opinion, auſſi dangereuſe que violente. Mais les invaſions du roi Numide ayant forcé les Carthaginois à prendre les armes, il étoit impoſſible que Rome ne ſaisît pas enfin l'occaſion de dominer en Afrique.

Elle avoit envoyé à Carthage des ambaſſadeurs, en apparence pour y rétablir la paix, mais réellement pour tirer parti des conjonctures. Maſiniſſa défit les Carthaginois dans une grande bataille. Son fils Gulaſſa en livra au maſſacre cinquante-huit mille, qui avoient mis bas les armes. Alors les ambaſſadeurs levant le maſque, déclarerent la guerre aux vaincus. Conduite odieuſe, ſuivie de procédés encore plus infâmes.

Conduite odieuſe des Romains envers les Carthaginois.

Les Carthaginois effrayés, offrent de ſe reconnoître ſujets de Rome. Le ſénat romain promet de leur laiſſer la liberté, pourvu qu'ils faſſent ce qu'exigeront les conſuls, & qu'ils envoient trois cens otages. On envoie les otages avec ſécurité, quoiqu'un petit nombre de ſénateurs clairvoyans ſoupçonnent quelque perfidie. Les conſuls Marcius & Manilius arrivent cependant à la tête d'une armée formidable. Ils reçoivent pompeuſement les députés de Carthage, qui viennent ſavoir leurs

intentions, & ſe plaindre de cet appareil de guerre. « Vous » êtes ſous la protection de Rome, leur diſent les conſuls ; les » armes dont vos magaſins ſont pleins, vous deviennent inutiles, » apportez-les pour preuve de la ſincérité de vos ſentimens ». En vain on leur repréſente que Carthage eſt environnée d'ennemis, qu'elle a beſoin de ſes armes : *Rome ſe charge de vous défendre ; obéiſſez.* Cette réponſe ne permettoit aucune réplique. On obéit.

Les Carthaginois raniment leur courage.

Quand les Carthaginois ſe furent dépouillés de leurs armes & de leurs machines, les conſuls ne rougirent point de leur déclarer que Carthage devoit être détruite ; qu'ils euſſent à en ſortir ; qu'ils pouvoient s'établir ailleurs, mais ſans fortifications, & ſeulement à dix milles de la mer. Ce coup foudroyant ranime le courage, en excitant le déſeſpoir. Le peuple maſſacre les ſénateurs, dont l'avis avoit fait rendre les armes. On en fabrique de nouvelles avec une ardeur incroyable. Les palais, les temples ſont changés en atteliers ; l'or & l'argent, les vaſes, les ſtatues, ſuppléent au fer & au cuivre ; les femmes ſacrifient leurs ornemens ; elles coupent leurs cheveux pour faire des cordes. Les Romains, ne ſe doutant pas qu'une ville déſarmée puiſſe faire de la réſiſtance, livrent l'aſſaut & ſont repouſſés ; leur flotte eſt réduite en cendres par des brûlots.

Scipion-Emilien.

Aſdrubal, général des Carthaginois, auroit taillé en pieces l'armée conſulaire, ſi elle n'avoit eu pour défenſeur Scipion-Emilien, fils de Paul-Emile, & petit-fils, par adoption, de Scipion l'Africain, dont il égaloit le mérite. Ce héros, avec trois cens cavaliers, couvrit la retraite des légions, pendant qu'elles paſſoient une riviere en préſence de l'ennemi victorieux. On le fit conſul avant l'âge preſcrit ; on lui aſſigna le département de l'Afrique. Il juſtifia bientôt ce choix. Carthage eſt bloquée & réduite à la diſette. Les Carthaginois offrent de ſe ſoumettre à tout, pourvu qu'on épargne leur ville. Scipion le refuſe, n'étant pas le maître de préférer l'humanité à la vengeance.

An de Rome 607.

Priſe de Carthage.

Enfin, par le moyen d'une fauſſe attaque, les Romains s'emparent d'une porte ; ils avancent ; ils mettent le feu aux mai-

Page 73.



Gabriel de S.t Aubin del. 1764. *P. Chenu Sculp.*

Victoire d'Annibal à la bataille de Cannes.



ſons ; ils paſſent au fil de l'épée ce qui leur réſiſte. Le fier Aſdrubal vient lâchement demander la vie. Sa femme, plus courageuſe, l'accable de reproches, poignarde ſes enfans, & ſe précipite dans les flammes. La ville eſt abandonnée au pillage. Scipion, obéiſſant avec regret aux ordres terribles du ſénat, la détruit entiérement par le feu. L'incendie dura dix-ſept jours. Un triomphe magnifique & le ſurnom d'Africain couronnerent l'expédition du proconſul. Il avoit été ſecondé dans cette guerre par ſon ami Lélius, fils de l'ami du premier Scipion l'Africain, & par l'hiſtorien Polybe, digne d'écrire ſes exploits.

Rome aſſervit la Grece.

La même année vit la ruine de Corinthe, & l'anéantiſſement de la liberté en Grece. Rome s'étoit fait une politique d'entretenir la diviſion parmi les Grecs, d'interpoſer ſon autorité dans toutes les affaires, & de prendre inſenſiblement le même empire, que ſi elle eût conquis la Grece, au lieu de la déclarer libre. Cette conduite révolta les Achéens. On les avoit ménagés tant qu'ils étoient néceſſaires. On cherchoit à les dompter, parce qu'on ne craignoit plus la Macédoine. Trois aventuriers, ſe donnant pour fils de Perſée, avoient ſucceſſivement entrepris la conquête de ce royaume, & avoient été vaincus ſans peine. Le préteur Métellus tourne ſes armes contre les Achéens, & les défait. Le conſul Mummius acheve la guerre par le ſac & la deſtruction de Corinthe, ville fondée depuis environ neuf cens cinquante ans, & l'une des plus floriſſantes de l'Europe. La Grece, ſous le nom d'Achaie, eſt réduite en province romaine.

Deſtruction de Corinthe.

Ce que devinrent ſes richeſſes.

Rome s'enrichit & ſe décora de nouvelles dépouilles. Les chef-d'œuvres de l'art qu'on y tranſporta, y firent naître le goût, que la corruption des mœurs ſuivit de près. On raconte un trait remarquable de l'ignorance de Mummius. Ce général, chargeant des entrepreneurs du tranſport de ce qu'il y avoit de plus précieux parmi les tableaux & les ſtatues de Corinthe, leur déclara que, ſi quelque morceau venoit à ſe perdre ou à ſe gâter, ils en fourniroient un pareil à leurs dépens. Mummius, auſſi déſintéreſſé que vaillant, ne garda rien pour lui des richeſſes & des beautés de Corinthe. Mais

si le goût des beaux arts eût poli ses mœurs & celles de Rome, Corinthe eut-elle été livrée aux flammes & au massacre ? C'est un grand malheur que les nations se corrompent par le luxe ; c'en est un plus grand qu'elles se détruisent par la barbarie.

Conduite des Romains à l'égard de Viriathe.

Avant la fin de la guerre punique, Viriathe, général des Lusitaniens en Espagne, grand capitaine, avoit soulevé différens peuples contre Rome. Il vouloit fonder un royaume par ses victoires, & il en vint à bout. Pouvant tailler en pieces l'armée romaine, il se contenta d'un traité de paix, qui lui assuroit le pays dont il étoit en possession, laissant tout le reste de l'Espagne à ces oppresseurs. Une perfidie exécrable les vengea de leurs défaites. Le consul Servilius-Cépion se fit autoriser à rompre la paix, attaqua brusquement Viriathe, le poursuivit, engagea des traîtres à l'assassiner pendant son sommeil.

Et de Numance.

Un crime en amene un autre. Les Romains se montrent également perfides envers Numance, ville considérable d'Espagne sur le Douro. Ils violent deux traités conclus avec elle, & se font détester comme des ennemis sans foi & sans justice. Les Numantins se déterminent à défendre leur liberté jusqu'à la mort. On avoit besoin d'un grand homme pour les vaincre. On nomma consul Scipion-Emilien, quoiqu'une loi toute récente ne permît pas d'élever deux fois le même homme au consulat. Le destructeur de Carthage réduisit Numance à l'extrémité, & déclara qu'il ne recevroit aucune proposition, si les habitans ne lui livroient la ville, & leurs armes, & leurs personnes. Dans le désespoir, dans les horreurs de la famine, après avoir mangé les cadavres, plusieurs aimerent mieux se donner la mort, que de se rendre aux Romains. Numance fut détruite. Avant que de suivre la chaîne des événemens, observons ici quelques particularités qui répandront du jour sur l'histoire.



H. Gravelot del. P.N. Gaucher Sculp.

Bel éxemple de la vertu de Publius-Scipion,

X V I.

Obſervations générales.

Voici une réflexion importante de Monteſquieu : « Nous » remarquons aujourd'hui que nos armées périſſent beaucoup » par le travail immodéré des ſoldats ; & cependant c'étoit » par un travail immenſe que les Romains ſe conſervoient. » La raiſon en eſt, je crois, que leurs fatigues étoient con- » tinuelles, au lieu que nos ſoldats paſſent ſans ceſſe d'un » travail extrême à une extrême oiſiveté ; ce qui eſt la choſe » du monde la plus propre à les faire périr. On accoutumoit » les ſoldats romains à aller le pas militaire, c'eſt-à-dire, à » faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt- » quatre. Pendant ces marches, on leur faiſoit porter des » poids de ſoixante livres. On les entretenoit dans l'ha- » bitude de courir & de ſauter tout armés ; ils prenoient dans » leurs exercices des épées, des javelots, des fleches d'une » peſanteur double des armes ordinaires, & ces exercices » étoient continuels ». Milice.

Eſt-il étonnant que de tels ſoldats, ſous une diſcipline ſévere, aient remporté tant de victoires ?

Les récompenſes & les punitions militaires avoient ſervi, dès les premiers temps, à maintenir la diſcipline & à enflammer les courages. Les unes & les autres étoient ſagement diſtribuées. Quoiqu'il y eût des peines afflictives, la baſtonnade, la mort, rien n'étoit plus efficace que la honte & l'infamie. Toutes ſortes de récompenſes tiroient leur prix de l'honneur qu'elles procuroient ; & lorſque l'amour des richeſſes fit préférer l'argent à l'honneur, ce fut le ſigne d'une prompte décadence. Récompenſes & punitions militaires.

Pendant la ſeconde guerre punique, la loi Porcia avoit défendu de battre de verges un citoyen romain. Cet adouciſſement aux rigueurs des anciennes loix, devoit élever davantage les ſentimens du peuple. Elle ne s'étendoit point aux armées,

où les généraux conserverent le droit de vie & de mort. Ainsi la discipline militaire se soutint dans toute sa vigueur, tandis qu'une législation plus douce ne fit qu'augmenter l'amour des citoyens pour la patrie.

Population & mœurs.

Une des principales causes de la prospérité de Rome, c'est la population que produisoient la pureté des mœurs & la sainteté du mariage. Peu d'années après la premiere guerre punique, les censeurs trouvant le nombre des citoyens fort diminué, exigerent de tous un serment de se marier, & de ne se marier que dans la vue de donner des sujets à la république. C'est alors qu'on vit le premier exemple de divorce, permis cependant par les premieres loix. Carvilius, qui aimoit sa femme, la répudia pour cause de stérilité. Les divorces devinrent fréquens, à mesure que les mœurs se corrompirent. Alors furent établis les contrats de mariage, afin d'assurer aux femmes la possession de leurs biens, en cas de séparation.

Finances.

Jusqu'au temps où Paul-Emile assujettit la Macédoine par la défaite de Persée, & en rapporta d'immenses richesses au trésor public, les citoyens avoient toujours payé le tribut, qui se régloit au cens selon les fortunes : on y ajoutoit quelquefois des contributions extraordinaires dans le besoin. Mais depuis ce temps jusqu'à la mort de César, ils furent exempts de tout tribut. Les droits sur les marchandises, ce qu'on retiroit des terres de la république, les impôts sur les peuples d'Italie & sur les Provinces, faisoient le revenu de l'état. A la fin de la premiere guerre punique, le censeur Livius mit le premier impôt sur le sel, & fut nommé pour cette raison *salinator*.

Les mines d'Espagne enrichirent principalement Rome. Elle employoit quarante mille hommes à celles qui étoient dans le voisinage de Carthagene, & en tiroit chaque jour plus de quatre talens. Le butin qu'apportoient les généraux, augmentoit sans cesse le trésor. Les plus riches nations du monde devinrent tributaires. Alors commencerent les fraudes & les vexations des publicains, les concussions des magistrats ; alors les richesses particulieres introduisirent dans les maisons le luxe, la somp-

tuosité, des besoins nouveaux & factices, des désordres qui sapperent les fondemens du bien public.

La ville fut pavée, pour la premiere fois, après l'expédition d'Asie contre Antiochus. Près de cinq cens ans s'étoient écoulés, sans qu'on eût aucune mesure du temps. Le consul Valérius apporta de Sicile un cadran solaire. Scipion-Nasica, plus de cent ans après, fit connoître les clepsydres, qui servoient à mesurer les heures, le jour & la nuit. Tout étoit dans une espece d'enfance, excepté l'art militaire. La médecine consistoit en recettes de familles, lorsqu'un Grec, nommé Archagate, vint l'exercer, ainsi que la chirurgie, au tems du siege de Sagonte par Annibal. Arts.

Ennius, le premier poëte, ami de Scipion l'Africain, composa l'histoire romaine en vers, ou plutôt en prose mesurée. Névius, son contemporain, fit la même chose sur la premiere guerre punique. C'étoient les plus foibles rayons du génie qui devoit produire tant de chef-d'œuvres. On voit ici, comme ailleurs, la poésie cultivée avant la prose, & consacrée au souvenir des faits. L'ancienne satyre n'étoit que rusticité. Fabius-Pictor, consul l'an de Rome 485, avoit écrit sur l'histoire romaine; mais nous ne connoissons point son ouvrage. Lettres.

Rome s'éclaira, se polit le goût & les mœurs par le commerce des Grecs. Plaute & Térence tirerent le théâtre de la barbarie. On prétend que Scipion-Emilien & Lélius partagerent avec Térence la composition de ses pieces. L'historien Polybe, le philosophe Panétius accompagnoient ces grands hommes dans leurs expéditions. Déjà l'amour des belles-lettres, de la philosophie, des sciences dissipoit la rouille de férocité que les Romains avoient reçue de leurs ancêtres.

Caton le Censeur s'en plaignit amérement. Quoiqu'il fût lui-même historien & orateur, il se déchaîna contre les Grecs dont on alloit prendre les leçons. On chassa par un décret ces rhéteurs & ces philosophes, qu'il représentoit comme dangereux, & qui l'étoient réellement lorsqu'ils n'apprenoient qu'à embarrasser la raison par des sophismes, ou à donner au mensonge les couleurs de la vérité. Mais la bonne littérature ne pouvoit produire que du bien.

Une chose admirable, & commune chez les Romains, c'est qu'un même homme fût magistrat, guerrier, juge & général, habile dans le barreau & dans le gouvernement, homme d'état & homme de lettres; qu'il pût se signaler & se rendre utile en tout genre. Quels hommes! que leur éducation devoit être différente de la nôtre!

XVII.

Les Gracques.

An de Rome 620.

LES querelles entre le sénat & le peuple avoient été suspendues par les guerres étrangeres: mais le principe qui les avoit excitées subsistoit encore; & quoique les plébéiens eussent remporté de grands avantages, quoique les deux consuls fussent même quelquefois tirés de leur ordre, le petit peuple n'en étoit pas moins à plaindre. Deux hommes d'un mérite distingué, Tibérius & Caïus-Gracchus, tenterent une réforme que les circonstances rendoient impossible; leur entreprise téméraire fut comme le signal des guerres civiles, qui noyerent la liberté dans le sang des citoyens.

Leurs entreprises.

Ces deux freres, nés de l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain, avoient reçu d'elle la meilleure éducation; ils avoient sur-tout le talent de l'éloquence, si propre à gouverner la multitude. Tibérius s'étoit acquis une réputation brillante, soit dans les armées, soit dans l'intérieur de la république, lorsque la charge de tribun du peuple ouvrit à son zele ou à son ambition, la carriere où il devoit périr.

Désordres dans la république.

Depuis plus de deux siecles & demi la loi Licinia étoit méprisée. Loin de se contenter de cinq cens arpens de terre, les patriciens avoient usurpé une partie considérable des terres de la république. Les riches étendoient sans mesure leurs possessions. Ces campagnes, autrefois habitées par les plus illustres Romains, étoient remplies d'esclaves qui les cultivoient pour leurs

leurs maîtres, & qui étoient exempts & même exclus du service des armées. Le peuple, destiné à la défense de la patrie, ne possédoit rien.

Moyens qu'emploie Tibérius pour y remédier.

Tibérius-Gracchus propose de remettre la loi Licinia en vigueur, à condition néanmoins que l'on paiera des deniers publics ce que les riches possedent de terres au-delà de cinq cens arpens. Les patriciens se récrient; ils insistent sur l'ancienneté de leurs possessions, sur les inconvéniens de la nouveauté. Plus le tribun rencontre d'obstacles, plus il s'efforce d'animer le peuple : *Les bêtes sauvages ont des tanieres*, disoit-il, *& des citoyens romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont pas de toît pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur sépulture*. Enfin la loi Licinia est renouvelée.

Pousse à bout le sénat.

Si Tibérius s'en étoit tenu là, peut-être auroit-il réussi dans ses projets. Il se perdit en poussant à bout les patriciens. Non-seulement il fit ajouter à la loi, que les terres usurpées sur la république seroient enlevées aux possesseurs; mais, comme on ne trouvoit pas encore dequoi contenter tous les pauvres, il leur fit distribuer les trésors d'Eumene, roi de Pergame, qui avoit légué au peuple romain son royaume & ses richesses. Enfin, pour se mettre à couvert de la fureur de ses ennemis, il demanda, contre les regles, d'être continué dans le tribunat, alléguant qu'on en vouloit à sa vie, & intéressant le peuple à sa conservation. Alors les sénateurs prennent le parti d'user de violence. Ils montent au capitole où se tenoit l'assemblée. Tibérius averti du danger qui le menace, porte la main à sa tête pour demander à ses amis du secours : ils étoient convenus de ce signal. Ses adversaires supposent qu'il demande un diadême, & que le peuple va le couronner.

An de Rome 624.

Sa fin tragique.

On annonce cette entreprise au sénat. Le Consul Minucius-Scévola s'efforce envain de modérer les esprits. Scipion-Nasica, cousin-germain du tribun, s'écrie : *Puisque le consul nous trahit, que les bons citoyens me suivent*. Il court, suivi d'une foule de sénateurs, auxquels se joignent leurs clients armés de bâtons. Tibérius meurt assommé avec plus de trois cens de ses amis; exemple d'autant plus terrible, qu'aucune sédition

jusqu'alors n'avoit fait couler de sang romain. Le sénat, oubliant son ancienne modération, justifia ce qui s'étoit fait; & pour soustraire Nasica à la vengeance du peuple, on l'envoya ambassadeur en Asie, où il mourut.

Entreprise de Caïus-Gracchus.

Caïus-Gracchus, aussi vertueux, aussi zélé & plus éloquent que Tibérius, après avoir vécu quelques années dans la retraite, entra dans la carriere des honneurs. Malgré les allarmes & les conseils de Cornélie, il aspiroit au tribunat : il y parvint. Jamais tribun ne se montra plus actif en faveur du peuple. Au partage des terres, il ajouta divers établissemens, sur-tout des magasins de bled, dont les pauvres devoient tirer chaque mois à bas prix leur subsistance. Pour affoiblir de plus en plus l'autorité du sénat, il représenta que l'injustice présidoit souvent aux tribunaux, & qu'il importoit de transférer aux chevaliers, qui appartenoient à l'ordre des plébéiens, le jugement de toutes les causes entre des particuliers. Cette loi passa. On renouvela aussi la défense d'exécuter aucune sentence capitale contre un citoyen romain, sans le consentement du sénat & du peuple. Enfin Gracchus entreprit de procurer le droit de bourgeoisie & de suffrage à tous les alliés de Rome en Italie. Opimius, son ennemi mortel, fut nommé consul.

An de Rome 632.

Sa mort.

Le peuple assemblé devoit prononcer sur l'exécution des nouvelles loix, qui révoltoient la noblesse. Un des licteurs d'Opimius, passant près des amis de Gracchus, s'écria insolemment : *Faites place, mauvais citoyens*, & fut aussi-tôt tué. Le consul porte ses plaintes au sénat. On l'autorise à exécuter tout *ce qu'il jugera expédient à la république.* Cette formule l'armoit du pouvoir suprême. Il ordonna aux chevaliers de prendre les armes. Quoique le danger fût évident, Gracchus sortit de sa maison, sans défense, malgré les prieres & les larmes d'une tendre épouse : *Après le meurtre de Tibérius*, disoit-elle, *quelle confiance peut-on avoir aux loix ou aux Dieux ?* Opimius, à la tête des troupes, attaque le mont Aventin, où le peuple s'étoit retiré sous la conduite de Fulvius. Il promet l'amnistie à ceux qui mettront bas les armes; il s'engage à payer au poids de l'or la tête de Fulvius & celle

de Gracchus. Abandonnés du peuple, ils périrent l'un & l'autre. Plus de trois mille de leurs partiſans perdirent la vie dans cette émeute. Le barbare conſul fit jetter tous les cadavres dans le Tibre, & éleva un temple à la Concorde, après avoir inondé la ville de ſang.

Les deux Gracchus étoient certainement de grands hommes. Avec plus de ménagemens & moins de chaleur, ils auroient pu tirer les pauvres de l'oppreſſion; ils auroient du moins adouci leur ſort. S'ils devinrent ſéditieux, ce fut moins leur faute que celle des riches impitoyables. Mais ils ne mériterent jamais le reproche d'aſpirer à la tyrannie; & le ſénat, en leur imputant un crime évidemment contraire à leurs principes & à leur conduite, cherchoit le moyen de les perdre, & non le ſalut de l'état. Ce qu'on doit penſer des Gracques.

Cornélie avoit toujours regardé ſes fils comme ſon unique tréſor. Elle ſoutint leur perte avec une conſtance admirable. On crut que l'âge & le malheur lui ôtoient le ſentiment; « mais » ceux qui penſoient de la ſorte, dit Plutarque, ne ſentoient pas » combien l'éducation, jointe à des qualités ſupérieures, eſt » une puiſſante reſſource contre le chagrin; & que, ſi la fortune » l'emporte quelquefois ſur la vertu, elle ne lui enleve pas » les moyens de ſupporter courageuſement les revers ». Cornélie vécut tranquille dans la ſociété des ſavans, & honorée par tout ce qu'il y avoit de reſpectable. Cornélie.

XVIII.

Guerre de Jugurtha. Marius.

UNE corruption abominable infectoit les mœurs des principaux citoyens. Tout devenoit vénal à Rome. Les tréſors de toutes les nations y avoient allumé la ſoif des richeſſes, y avoient éteint les ſentimens d'honneur & de vertu. Nous allons en voir la preuve dans la guerre de Jugurtha.

Crimes de Jugurtha.

Masinissa avoit laissé trois fils qui gouvernerent conjointement le royaume de Numidie. Micipsa, par la mort des deux autres, se trouva maître de tout. Celui-ci, quoiqu'il eût deux enfans, Adherbal & Hiempsal, avoit adopté Jugurtha, fils naturel d'un de ses freres, & déjà célebre par sa valeur. Il espéroit enchaîner son ambition par la reconnoissance. Mais à peine Micipsa eut-il expiré, que Jugurtha fit assassiner Hiempsal. Le meurtre de ce prince présageoit la ruine d'Adherbal. Celui-ci leva des troupes pour se défendre. Il perdit une grande partie de ses états, & alla implorer la justice des Romains.

Depuis long-temps le meurtrier s'étoit assuré, qu'avec de l'or on pouvoit colorer à leurs yeux les crimes les plus atroces. Ses largesses parlerent pour lui dans le sénat : la pluralité se tourna en sa faveur. Bientôt il reprend les armes, poursuit Adherbal, & l'assiege dans Cirtha. Rome paroît indignée. De nouveaux commissaires arrivent. Scaurus, prince du sénat, menace l'usurpateur, lui ordonne de lever le siege sans délai. La fraude & l'argent triomphent encore. Adherbal abandonné capitule ; Jugurtha l'assassine, & jouit arrogamment de sa dépouille.

Conduite des Romains à son égard.

Il n'étoit plus possible de tolérer des attentats si criants. Le consul Calpurnius-Pison partit avec Scaurus, son lieutenant. Jugurtha leur fit des propositions, obtint une conférence, conclut la paix d'une maniere avantageuse. On ne douta point qu'il ne l'eût payée. Tandis que le sénat gardoit le silence, Memmius, tribun du peuple, éleva la voix contre les prévaricateurs, & conclut à sommer Jugurtha de comparoître. Le Numide comptant sur ses trésors, vint à Rome, gagna un tribun. Il fit impunément assassiner un de ses proches, qui demandoit sa couronne ; il partit en s'écriant : *O ville vénale! tu périrois bientôt, si tu trouvois quelqu'un pour t'acheter.*

Métellus.

La guerre ayant recommencé, Jugurtha fit passer sous le joug l'armée romaine, que commandoit alors Aulus-Postumius, lâche & imprudent général. Mais le consul Métellus effaça la honte de sa patrie. Après avoir employé inutilement la séduc-

tion, pour se faire livrer Jugurtha, mort ou vif, il combattit si heureusement, que le roi se laissa persuader enfin de se soumettre. Un ordre qu'il reçut ensuite, de venir en personne trouver Métellus, lui inspira de la défiance & ranima son courage.

Supplanté par Marius.

Métellus avoit choisi pour son lieutenant le célebre Marius, plébéien de naissance très-obscure, sans éducation, sans lettres; mais dévoré d'ambition, endurci aux travaux dès sa jeunesse, sobre, infatigable, audacieux. Ce guerrier s'étoit attiré au siege de Numance les regards & l'estime de Scipion l'Africain. De simple soldat, il étoit devenu successivement tribun des soldats, tribun du peuple, enfin préteur. C'étoit un de ces hommes ardens, que rien ne peut détourner de la fin qu'ils se proposent; capables de faire les plus grands biens ou les plus grands maux, au gré de leur intérêt & des conjonctures. Marius, pour se donner du relief, n'eut pas honte de décrier Métellus, son général, son bienfaiteur. Il obtint la permission d'aller à Rome briguer le consulat où il aspiroit. Là, il redoubla ses invectives, & gagna tellement le peuple, qu'il fut nommé consul, & chargé de la guerre de Numidie, quoique le sénat eût assigné, pour la troisieme fois, cette province à Métellus, en qualité de proconsul.

Métellus se justifie.

Métellus espéroit terminer promptement la guerre, quand il eut le chagrin de voir un ingrat lui enlever le commandement. De retour à Rome, il dissipa sans peine des soupçons injurieux. Le peuple lui décerna le triomphe avec le surnom de Numidique. Un tribun l'ayant accusé d'avoir pillé la province, les chevaliers romains ne voulurent point examiner ses comptes, qu'il produisoit pour se justifier: *La plus forte preuve de son innocence*, disoient-ils, *c'est le témoignage de toute sa vie.* Une accusation ainsi terminée, valoit elle-même un triomphe.

An de Rome 647.

Fin de la guerre de Jugurtha.

Quelque habile, quelque courageux que fût Marius, la guerre de Numidie ne finit que par trahison. Sylla son questeur, qui deviendra bientôt son rival, détache de l'alliance de Jugurtha Bocchus, roi de Mauritanie, gendre & allié de ce

prince. Il lui persuade ensuite de le livrer aux Romains de la maniere la plus infâme. Bocchus fait arrêter son beau-pere, qui venoit sur sa parole au rendez-vous d'une conférence, & à qui même il avoit promis de livrer Sylla. Le roi numide est conduit à Rome, chargé de fers; il orne le triomphe de Marius, essuie les insultes de la soldatesque, & meurt dans un cachot. Trois mille sept cens livres pesant d'or, près de six mille livres d'argent, sans compter l'argent monnoyé, furent les dépouilles de son royaume. Les Romains s'enrichissoient toujours par la guerre, si ruineuse pour les nations modernes. Faut-il s'étonner que leur ambition ne finît ordinairement une guerre, que pour en commencer une autre?

XIX.

Invasion des Cimbres & des Teutons. Guerre sociale.

Invasion des Cimbres & des Teutons.

UN déluge de barbares exposa bientôt ces avides conquérans à perdre tout le fruit de leurs victoires. Les Cimbres & les Teutons, sortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, s'étoient jettés sur la Gaule, où quelques peuples gaulois s'unirent à eux. Ils avoient battu cinq consuls avec un carnage affreux. Rome avoit perdu dans une seule journée quatre-vingt mille hommes.

An de Rome 648. Défaite des Teutons.

On ne vit que Marius capable de réparer ces malheurs. Les Teutons, quoique séparés des Cimbres, étoient redoutables par leur multitude & leur bravoure. Il attendit pour hasarder une bataille, qu'il pût compter sur la victoire, méprisant leurs insultes, accoutumant les troupes à ne plus s'effrayer de leurs hurlemens, ni de leur aspect. Enfin il les

An de Rome 651. Défaite des Cimbres.

tailla en pieces près d'Aix en Provence, où leur perte fut, dit-on, de plus de cent mille hommes. L'année suivante, dans son cinquieme consulat, il défit de même à Verceil les Cimbres qui ravageoient l'Italie. Ces barbares, hommes & femmes, se

pendirent la plupart de désespoir, plutôt que de survivre à leur défaite; & les arbres leur manquant, ils s'attachoient par le cou à la queue de leurs chevaux ou aux cornes de leurs bœufs. S'ils avoient eu la discipline des Romains, ils les auroient peut-être subjugués: mais ils ne savoient que se battre en furieux & mourir avec courage. Le proconsul Catulus, qui commandoit avec Sylla une partie de l'armée, eut plus de part que Marius à la victoire; il partagea l'honneur du triomphe. Catulus est cependant presque entiérement oublié; tant la réputation même dépend quelquefois des caprices de la fortune.

Attentats de Saturninus.

En sauvant la république, Marius n'avoit cherché qu'à satisfaire son ambition. Il obtint un sixieme consulat à force d'argent & de bassesses; il s'unit de la maniere la plus étroite avec Saturninus, tribun du peuple, & avec le préteur Glaucia, deux ennemis de la vertu & du bien public. Saturninus proposa une loi agraire portant cette clause: « Que le sénat s'obli- » geroit par serment de confirmer tout ce qui seroit statué par » le peuple; sous peine, pour les sénateurs qui refuseroient » le serment, d'être dégradés & condamnés à une amende de » vingt talens ». Métellus, persistant seul à refuser, on l'exila: *Ou les choses changeront*, dit-il en partant de Rome, *& le peuple revenu de son erreur, me rapellera; ou elles ne changeront point, & alors je dois me féliciter d'être loin de ma patrie.* Elles changerent par les fureurs même de Saturninus, poussées au point que Marius l'abandonna.

Conduite de Marius.

Ce tribun, voulant que Glaucia soit consul, fait assassiner publiquement Memmius son compétiteur. Alors le sénat, comme dans les périls extrêmes, ordonne au consul de *pourvoir à la sureté de la république.* On prend les armes contre les séditieux. On poursuit Saturninus dans le capitole; il est massacré, aussi-bien que Glaucia, malgré le desir qu'avoit Marius de les sauver l'un & l'autre. Celui-ci eut bientôt le chagrin de voir rappeler Métellus, qui se consoloit de l'oppression au sein de la philosophie & de la vertu.

Drusus tribun.

Depuis long-temps les alliés de Rome en Italie, aspiroient aux droits de citoyens romains. C. Gracchus, pour fortifier son

parti, s'étoit efforcé de procurer aux Latins un avantage si précieux, & avoit péri dans cette entreprise. Le tribun Drusus, homme distingué par sa naissance & par ses talens, forma le dessein chimérique de satisfaire à la fois les alliés & tous les ordres de l'état. Ses loix passerent, malgré de vives oppositions; tant il sut manier adroitement les esprits.

Mort de Drusus.

Les Romains qui regardoient les alliés comme leurs sujets, ne pouvoient se résoudre à les rendre leurs égaux. Drusus sentit la foiblesse de son crédit à cet égard. Les alliés désespérant de le voir exécuter sa promesse, quelques-uns d'eux résolurent d'assassiner les consuls. Instruit du complot, Drusus eut la générosité d'en avertir le consul Philippe, son plus ardent adversaire. Pour récompense de ce service, il fut lui-même assassiné peu de tems après. On rapporte un trait qui donnera l'idée de sa vertu. Il faisoit bâtir une maison. L'architecte lui offrant de la tourner de maniere que personne n'auroit vue sur lui : *Employez plutôt votre art*, répondit-il, *à faire que mes actions soient exposées à la vue de tout le monde.*

Guerre sociale.

La mort de Drusus fut comme un signal de guerre pour les alliés. Ils se révoltent de concert; ils prennent les armes: ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils avoient la discipline & la science militaire des Romains, & que Rome n'avoit vaincu qu'avec leur secours. Les Marses, les Samnites tenoient parmi eux le premier rang. Ils forment le projet d'une république nouvelle. Ils combattent contre les meilleurs généraux, Marius, Sylla, Pompée. La politique romaine joignit l'adresse à la fermeté. Rome, après avoir enrôlé les affranchis, contre l'usage, & avoir accordé politiquement le droit de citoyens à ceux des alliés qui étoient demeurés fideles, accorde le même droit aux autres à mesure qu'ils se soumettent. Ainsi la guerre sociale se rallentit tout-à-coup. On trouva le secret de rendre presque inutile aux alliés, ce qu'ils avoient obtenu avec tant de peine. Au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus, où ils auroient eu, par leur nombre, la supériorité des suffrages, on en composa huit tribus nouvelles, qui n'avoient aucune influence, parce qu'elles votoient les dernieres.

X X.

Guerres civiles. Marius & Sylla.

LES guerres civiles vont commencer. Marius & Sylla en furent les premiers auteurs. Nous connoiſſons déjà Marius ; l'autre mérite davantage d'être connu. Il deſcendoit de Cornélius-Rufinus, que les cenſeurs chaſſerent du ſénat, l'an de Rome 477, parce qu'il poſſédoit plus de quinze marcs de vaiſſelle d'argent. Perſonne de cette branche n'étoit depuis parvenu au conſulat. Tous les talens de l'eſprit, cultivés par la littérature & la politeſſe, animés par l'ambition & par l'amour de la gloire, joints au courage, à l'activité, à une grande ſoupleſſe de caractere, rendoient Sylla très-capable de relever l'honneur de ſa maiſon. Aimant les plaiſirs, il ſavoit y renoncer pour la réputation & la fortune. Né avec peu de bien, il avoit amaſſé des richeſſes dignes ſans doute du reproche qu'on lui fit un jour : *Comment ſeriez-vous honnête homme, vous à qui votre pere n'a rien laiſſé, & qui êtes maintenant ſi riche ?* Après la guerre de Numidie, l'argent & l'intrigue lui procurerent la préture. Ses exploits dans la guerre ſociale, où il éclipſa Marius, augmenterent l'attachement pour ſa perſonne. Il devint conſul, & fut chargé de la guerre contre Mithridate, roi de Pont, un des plus redoutables ennemis de Rome. Sylla.

Marius ne pardonnoit point à Sylla de s'être attribué le ſuccès de l'expédition de Numidie. Quoique vieux, peſant & infirme, il vouloit avoir le commandement de cette nouvelle guerre. Pour l'enlever à ſon rival, il s'unit avec Sulpicius, tribun du peuple, homme d'une audace effrénée, toujours eſcorté de ſatellites, qu'il appeloit impudemment ſon *anti-ſénat*. Il propoſa de nommer Marius, alors ſimple particulier, général de l'armée contre Mithridate ; & il n'eut aucune peine à l'obtenir. Brouilleries de Sylla & de Marius.

An de Rome 665.

Sylla s'étoit rendu à ſon camp. Réſolu de tirer vengeance d'un tel affront ; il marche vers Rome, où pluſieurs de ſes partiſans avoient été maſſacrés. Il y entre l'épée à la main ; il menace de mettre le feu aux maiſons, ſi l'on fait de la réſiſtance. Marius & Sulpicius ayant pris la fuite, il contient les troupes dans le devoir, & empêche tout le déſordre. Il fait caſſer les loix du tribun ; il rétablit l'ancienne regle, de ne propoſer aucune loi que le ſénat n'eût approuvée. Le peuple intimidé, confirme tous ces changemens.

Vengeance de Sylla.

Pour ſatisfaire ſa vengeance, le conſul propoſe au ſénat de déclarer ennemi de la patrie Marius & ſon fils, Sulpicius & neuf de leurs principaux partiſans. Q. Scévola, ſavant & vertueux citoyen, lui réſiſte courageuſement. « Ni vos ſoldats, » ni vos menaces, dit-il, ne m'obligeront de déshonorer ma » vieilleſſe, en déclarant ennemi de Rome celui par qui Rome » & l'Italie ont été ſauvés ». Mais les autres ſénateurs ſe montrent faciles & complaiſans. On rend un décret de proſcription. La tête de Sulpicius portée à Rome devint un ſpectacle de terreur. Marius fut pris dans les marais de Minturnes où il ſe cachoit. Un ſoldat qui devoit être ſon bourreau, n'oſa frapper ce grand général, & les Minturnois favoriſerent ſon évaſion en Afrique. Le commandant de cette province lui ayant envoyé ordre d'en ſortir, il répondit fiérement à l'officier qui faiſoit la commiſſion : *Vas lui dire que tu as vu Marius fugitif au milieu des ruines de Carthage.* Tableau frappant des viciſſitudes de la fortune ! Il ſe retira enſuite dans une île, où, avec ſon fils, il attendit quelque révolution en ſa faveur.

Révolution favorable à Marius.

A Rome, tout changea bientôt de face. Cinna, furieux partiſan de Marius, fut nommé conſul. Sylla y conſentit, après lui avoir fait jurer de ne point agir contre ſes intérêts. Cette modération ne déſarma point ſa haine. Cinna renouvelle la loi de Sulpicius par rapport aux alliés. Octavius, ſon collegue, s'y oppoſe ; on en vient aux armes ; la place publique regorge de ſang. Cinna, chaſſé de Rome, privé du conſulat, ſe retire chez les alliés. Ils prennent les armes en ſa faveur, & les Romains mécontens, ſe joignent à eux. La circonſtance

étoit favorable à Marius. il revient, il eſt reçu par Cinna, qui le déclare proconſul. Tous deux, avec une armée conſidérable, aſſiegent la ville. Le ſénat augmente leur audace, en leur envoyant une députation. Cinna ne veut rien entendre, juſqu'à ce qu'on le reconnoiſſe pour conſul. Il promet d'épargner le ſang des citoyens. Il n'en forme pas moins la réſolution, avec Marius & les autres chefs, de maſſacrer tous ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis ; & ce maſſacre s'exécute.

Proſcription.

Qu'on imagine une ville priſe d'aſſaut par des barbares; les têtes des plus illuſtres citoyens expoſées ſur la tribune aux harangues; les richeſſes & la puiſſance devenues un titre de proſcription; la ſoif du ſang irritée par le carnage même; le féroce Marius, qui avoit affecté l'abattement d'un malheureux, ſurpaſſant, à l'âge de plus de ſoixante & dix ans, les cruautés de Cinna: c'eſt le ſpectacle que préſente Rome.

Rapportons un ſeul fait propre à caractériſer les guerres civiles. Dans une action, deux freres ſe battirent ſans ſe connoître, l'un tua l'autre, le reconnut en le dépouillant, & tranſporté de déſeſpoir, ſe tua lui-même ſur le bûcher de ſon frere, pour mêler ſes cendres aux ſiennes.

Mort de Marius.

A la fin de cette année de maſſacres, Cinna & Marius s'emparerent du conſulat; ils ne daignerent pas même ſe faire élire pour la forme. Le dernier mourut bientôt. Agité des inquiétudes de la tyrannie, il craignoit le retour du victorieux Sylla, dont la vengeance ne pouvoit être que terrible. Sans reſſources du côté de la raiſon, il cherchoit à s'étourdir par des excès de vin, & il y trouva une mort digne de lui.



XXI.

Sylla dans la Grece & en Asie. Mithridate.

ON a vu la république romaine établir son despotisme en Asie. Elle commandoit aux rois, protégeoit les uns pour dompter les autres, & se rendoit l'arbitre de tous, pour les juger au gré de ses propres intérêts.

Mithridate.

Dès que Mithridate, roi de Pont, fut en âge de former des entreprises, il résolut de résister à l'ambition romaine. La noblesse de son origine, la hauteur de ses sentimens, la force de son génie, son courage endurci aux fatigues, sa position avantageuse, ses ports sur le Pont-Euxin, le rendoient capable d'exécuter les plus grandes choses, & son ambition ne connoissoit point de bornes.

Ce qu'il avoit fait contre les Romains.

Ce Prince avoit enlevé la Cappadoce à Ariobarzane, & la Bithynie à Nicomede, deux rois alliés des Romains; il avoit conquis toute l'Asie mineure. Rome lui ayant déclaré la guerre, il avoit fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains ou Italiens. Enfin il envahit la Grece par ses généraux. L'imprudente Athenes se livra follement à la joie de changer de maître.

Sylla à Athenes.

Les troubles de la république de Rome avoient favorisé les entreprises de Mithridate. Sylla, comme on l'a vu, partit enfin pour arrêter ses progrès. Il passa en Grece, & résolut de prendre Athenes & le Pirée tout-à-la-fois. La somme qu'on lui avoit fournie ne suffisant point, il se fit apporter les trésors des temples, même de celui de Delphes. En les recevant, il dit avec plaisanterie, qu'*on ne pouvoit douter de la victoire, puisque les dieux soudoyoient ses troupes.* Les Athéniens railloient de leur côté, quoiqu'environnés de périls. Une famine affreuse les réduisit à demander grace. Leurs députés vinrent haranguer Sylla. Ils parlerent avec emphase de Thésée, de

Codrus, des victoires de Marathon & de Salamine : *Allez, leur répondit Sylla, heureux & glorieux mortels, reportez ces beaux discours dans vos écoles; je ne suis point ici pour apprendre votre histoire, mais pour châtier des rebelles.* La ville fut prise d'assaut & livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la faire raser, se laissa fléchir, & *pardonna aux vivants en considération des morts*; tant la gloire des anciens héros d'Athenes & des grands génies qu'elle avoit produits, imprimoit encore de respect dans l'abjection de cette fameuse république. Archélaüs, l'un des meilleurs généraux de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pirée. On y mit le feu. *An de Rome 667.*

Deux victoires complettes, remportées ensuite par Sylla, ruinerent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde, remportée à Orchomene, lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il se vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyoient; il accourut, descendit de cheval, saisit une enseigne, & affrontant le danger : *Il m'est glorieux de mourir ici*, s'écria-t-il; *vous autres, si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez, à Orchomene.* Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Romains invincibles. Victoires de Sylla.

Tandis que le général soutenoit ainsi la cause de Rome, il étoit proscrit comme ennemi de la république. Cinna, consul pour la troisieme fois, exerçoit une tyrannie insupportable. Archélaüs voyant qu'en pareilles circonstances Sylla devoit souhaiter la fin de la guerre, lui offrit toutes sortes de secours, s'il vouloit retourner en Italie. Le Romain, indigné de la proposition, lui offrit à son tour de le mettre sur le trône de Mithridate, s'il vouloit livrer la flotte qu'il commandoit. Archélaüs répondit qu'il détestoit la trahison. *Quoi donc*, reprit Sylla, *toi Cappadocien, l'esclave ou l'ami d'un roi barbare, tu rougirois d'acheter à ce prix une couronne; & à un général romain, à Sylla, tu oses parler de trahison!* Proscrit à Rome.

Cependant Valérius-Flaccus, que Cinna avoit nommé général, venoit dépouiller Sylla du commandement, par ordre du sénat même. Ses troupes, excepté deux légions, passerent sous les drapeaux de Sylla. Flaccus fut tué par son propre

lieutenant Fimbria, qu'il avoit déposé, & qui ne respectoit aucun devoir.

Troupes de Sylla en Asie.

L'heureux Sylla, triomphant ainsi de tous les obstacles, ne voulut point quitter l'Asie, sans venger le massacre des Romains. Les contributions qu'il exigea des villes rebelles, monterent à des sommes immenses. Il distribua par-tout ses légions; il fit donner à chaque soldat seize drachmes (*) par jour, outre le logement & la nourriture. Ces funestes exemples annonçoient la chute de la discipline. « On vit alors, pour la » premiere fois, dit Salluste, une armée romaine prendre le » goût du vin & des femmes, le goût des statues, des tableaux, » des vases ciselés; en dépouiller les particuliers, & les villes, » & les temples; piller enfin le sacré & le profane ». Cet esprit de rapacité s'accrut tous les jours.

XXII.

Retour de Sylla. Ses proscriptions, sa dictature, sa mort.

An de Rome 670.
Retour de Sylla à Rome.

PLUS de deux cens mille hommes étoient en armes, pour s'opposer à Sylla qui revenoit en Italie. Il arriva n'ayant qu'une armée d'environ quarante mille hommes. Mais ses soldats le chérissoient, & il avoit le talent d'attirer les autres dans son parti. Céthégus, Verrès, Pompée, d'autres personnages considérables, toute une armée consulaire se rangerent sous ses drapeaux. Il échauffoit les cœurs, il inspiroit la confiance. Crassus, qu'il envoyoit faire des levées, lui demandant une escorte, parce qu'il falloit traverser un pays occupé par les ennemis: *Je te donne pour escorte*, dit Sylla, *ton pere, ton frere, tes proches, indignement égorgés, & dont je poursuis la vengeance.* Ces paroles firent voler Crassus, & la commission fut remplie avec succès. Après avoir remporté plusieurs vic-

(*) Une drachme valoit environ quinze sols de notre monnoie.

toires ſur ſes ennemis, Sylla ſe fit abhorrer par ſes proſcriptions.

Quelqu'un lui diſant : « Nous ne demandons pas grace pour » ceux que vous êtes réſolu de faire mourir ; mais du moins » tirez d'inquiétude ceux que vous voulez ſauver » : *Je ne ſais pas encore*, répondit-il, *à qui j'accorderai la vie.* — *Hé bien*, répliqua-t-on, *nommez ceux que vous voulez exterminer.* Le lendemain parut une liſte de quatre-vingts proſcrits, dont les premiers étoient Carbon & le jeune Marius, actuellement conſuls ; le ſurlendemain, une autre liſte de deux cens vingt, & une autre pareille le jour ſuivant. Enfin le tyran déclara au peuple qu'il ne pardonneroit à aucun de ſes ennemis. Ses cruautés.

L'eſclave fut invité, par des récompenſes, à tuer ſon maître, le fils même à tuer ſon pere : la tête d'un proſcrit étoit payée deux talens : on confiſquoit les biens ; on puniſſoit juſqu'aux générations à naître ; car les petits-fils de ces malheureux étoient condamnés, comme infâmes, à ne poſſéder aucune charge. Rome les provinces ſe changerent en boucheries pour une foule de citoyens, dont pluſieurs ne furent immolés, que parce qu'on en vouloit à leur dépouille. *C'eſt ma terre qui me proſcrit*, s'écria un certain Aurélius, homme paiſible, éloigné de toute affaire. Détail ſur ſes proſcriptions.

Marius ne pouvant plus défendre Préneſte, où il s'étoit retiré, convint avec un ami de ſe donner mutuellement la mort: ils ſe perçerent de leurs épées. Carbon, l'autre conſul, avoit quitté l'Italie. Pompée le pourſuivit, le vit proſterné à ſes pieds, & ordonna ſon ſupplice, quoique Carbon eût des droits à ſa reconnoiſſance. Ainſi les Romains vengeoient les uns ſur les autres tant de peuples écraſés par leur ambition.

An de Rome 672.

La république n'exiſtoit plus : un ſeul étoit maître de tout; l'épée faiſoit ſon titre & le ſoutenoit. Sylla en voulut un plus reſpectable. Comme le nom de roi auroit excité l'horreur des Romains, il fit propoſer au peuple de nommer un dictateur ſans limitation de tems, pour réparer les maux de l'état, s'offrant à remplir cette charge, ſi on vouloit la lui confier. C'étoit ſe nommer lui-même avec adreſſe, en ſauvant les ap- Sylla dictateur perpétuel.

parences. Les ſuffrages du peuple établirent un vrai deſpotiſme perpétuel, puiſqu'il n'y avoit pas de pouvoir au monde plus arbitraire que celui d'un dictateur.

Ses loix. Sylla fit des loix très-ſages, quand il ſe trouva maître abſolu. Il réprima le meurtre & les violences ; il rendit au ſénat les tribunaux ; il y incorpora trois cens chevaliers, pour remplir les vuides que la guerre & les proſcriptions y avoient occaſionnés ; il régla qu'on ne parviendroit à la préture qu'après avoir été queſteur, & au conſulat qu'après avoir exercé la préture ; il preſcrivit dix ans d'intervalle d'un conſulat à l'autre, ſelon les anciennes loix ; il reſtreignit la puiſſance tribunitienne, en défendant aux tribuns de ſe mêler de la légiſlation, en ordonnant qu'ils fuſſent tirés du ſénat, & qu'ils ne puſſent prétendre à une dignité ſupérieure.

An de Rome 674. On n'imagineroit point qu'après avoir fait périr cent mille citoyens par les armes, quatre-vingt-dix ſénateurs, & plus de deux mille ſix cens chevaliers, par les proſcriptions, Sylla voulût & osât abdiquer la dictature. Il le fit ; il déclara même qu'il étoit prêt à rendre compte de ſa conduite. On le vit enſuite ſe promener dans la place ſans licteurs, avec un petit nombre d'amis. Mais il avoit affranchi & élevé au rang de citoyens dix mille eſclaves ; il avoit donné des terres dans les colonies à ſes vieux ſoldats ; il avoit répandu les bienfaits ſur ſes partiſans, eux ſeuls étoient en poſſeſſion des emplois civils & militaires. Les défenſeurs ne pouvoient donc lui manquer, & la terreur de ſon nom lui ſervoit de gardes. Cependant le jour qu'il abdiqua, un jeune homme eut l'inſolence de l'inſulter par ſes diſcours. Sans rien répondre, Sylla dit ſeulement : *Ce jeune homme ſera cauſe qu'un autre, dans une place telle que la mienne, ne penſera point à la quitter.* Les plaiſirs & la débauche, auxquels il ſe livra enſuite plus que jamais, lui attirerent une maladie pédiculaire, dont il mourut âgé de ſoixante ans. Il conſerva juſqu'à la fin l'activité de ſon génie, s'occupant encore des affaires publiques, & travaillant à ſes mémoires, ouvrage curieux qui n'exiſte plus.

Sa fin.

XXIII.

XXIII.

Sertorius, Spartacus, Pompée.

SERTORIUS relevoit le parti de Marius en Eſpagne. Il étoit grand capitaine, grand politique, vertueux autant qu'on peut l'être au milieu des vices & des factions. Après avoir eſſuyé beaucoup d'infortunes, il ſe retira chez les Luſitaniens, qui lui confierent le commandement de leurs troupes. Avec une petite armée, il ſoutint une guerre opiniâtre contre pluſieurs généraux romains, qui commandoient plus de cent mille hommes. L'art des campemens, les marches ſavantes, les ſtratagêmes, les attaques bruſques, faites à propos ſans rien haſarder, la diſcipline jointe au courage, l'admiration & la confiance qu'il inſpiroit à ſes ſoldats, ſembloient augmenter ſes forces dans toutes les occaſions. Sertorius.

Métellus, un des lieutenans de Sylla, lui ayant fait la guerre ſans ſuccès, on envoya Pompée en Eſpagne après la mort du dictateur. Sertorius venoit d'être renforcé par une armée entiere, ſous les ordres du factieux Perpenna, qui, cherchant à s'établir dans le pays fut contraint par ſes ſoldats de ſe joindre à cet illuſtre général. Pompée & Métellus réunis ne purent jamais le vaincre. Le dernier n'eut pas honte de mettre ſa tête à prix. Cent talens & vingt mille arpens de terre devoient être la récompenſe de l'aſſaſſin, & cette politique de brigands expoſoit Sertorius à mille trahiſons. Il devint ſévere; une conſpiration ſe forma autour de lui. Perpenna en étoit le chef, & le fit lâchement égorger dans un feſtin. *An de Rome 680.* Sa fin.

Avec Sertorius tomba toute la force de ſon parti. Le traître Perpenna, en s'emparant du commandement, ne fit que rendre la victoire facile à Pompée. Il voulut racheter ſa vie par une nouvelle trahiſon: il offrit au vainqueur les papiers de Sertorius, où l'on découvriroit ſes liaiſons avec les principaux de Rome. Mort de Perpenna.

Pompée brûla les papiers, & ordonna le supplice de Perpenna. Ensuite il érigea un monument fastueux de ses exploits : il se vantoit par l'inscription d'avoir soumis huit cens soixante & seize villes, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Ne cherchons pas d'autre preuve de la vanité de ce fameux capitaine, qui mérita peu le nom de grand homme, malgré ses succès, & qui voulut toujours être sans égal.

Conduite de Pompée en Espagne.

Guerre de Spartacus.

Rome accoutumée à vaincre les nations, mais déjà vaincue par leurs vices & leurs richesses, eut encore à soutenir une guerre aussi dangereuse qu'humiliante contre ses propres esclaves. On exerçoit malgré eux au métier de gladiateur un nombre de ces infortunés, que l'injustice du sort avoit réduits en servitude, la plupart Gaulois ou Traces. Soixante & dix-huit rompirent leurs chaînes, ayant pour chef Spartacus, Trace, d'un mérite bien supérieur à sa fortune. Quelques milices envoyées contr'eux furent défaites ; un préteur reçut le même affront à la tête de trois mille hommes. Ces premiers succès attirerent d'autres esclaves. La troupe de Spartacus devint une armée nombreuse, & si formidable, qu'on fit marcher les deux consuls & un préteur pour la combattre. Il les vainquit tous trois avec d'autant plus de gloire, que les Gaulois, s'étant séparés de lui, venoient d'être taillés en pieces par les Romains.

An de Rome 682.

Spartacus vaincu.

Déjà il menaçoit Rome ; il pouvoit l'assiéger avec cent vingt mille esclaves soldats. Enfin Crassus, l'un des meilleurs généraux de la république, fut chargé de cette guerre. Spartacus, forcé par les esclaves d'en venir à une action décisive, se conduisit avec autant d'habileté que de valeur. Il tua son cheval au moment que la bataille alloit commencer : *Je n'en manquerai pas*, dit-il, *si je suis vainqueur ; je n'en aurai pas besoin, si je suis vaincu.* La victoire balança longtemps. Les esclaves furent battus ; & ce héros, couvert de blessures, expira dans la mêlée. Les rebelles perdirent quarante mille hommes. Cinq mille fuyards se rallient ; Pompée les défait sans peine. Comme s'il avoit sauvé la république, il écrit au sénat : *Crassus a remporté une victoire sur les esclaves ; mais j'ai coupé jusqu'aux racines de la rebellion.*

Cet ambitieux citoyen tournoit tout à ſon avantage ; il éblouiſſoit la multitude, en exagérant ſes ſervices; il vouloit qu'on le crût néceſſaire, afin de ſe rendre tout-puiſſant ; & il perſuada ce qu'il vouloit. Nommé conſul, n'ayant que trente-quatre ans, il abolit les meilleures loix de Sylla ; il rendit aux tribuns leur ancien pouvoir ; il devint l'idole du peuple, dont il flattoit les préjugés. Des milliers de pirates, ſortis des côtes de Cilicie, infeſtoient les mers, pilloient juſqu'aux temples, déſoloient les provinces, ruinoient le commerce & répandoient la famine. On ne voit que Pompée qui puiſſe les vaincre. La commiſſion étoit pour trois ans. Les pirates furent détruits ou diſſipés en quatre mois. L'enthouſiaſme populaire augmenta en faveur du général. S'il n'abuſa point de ſa puiſſance, c'eſt qu'il craignoit le ſoupçon de tyrannie.

Accroiſſement du pouvoir de Pompée.

XXIV.

Fin de la Guerre de Mithridate.

DEPUIS le départ de Sylla, Mithridate avoit recommencé deux fois la guerre contre Rome. Nicomede, roi de Bithynie, ayant légué ſon royaume à la république, vers le temps où Sertorius ſe ſignaloit en Eſpagne, le roi de Pont réſolut d'enlever la Bithinie à ce peuple ambitieux. Inſtruit par l'expérience, il bannit de ſon armée le faſte aſiatique ; il y ſubſtitua les armes & la diſcipline des Romains ; enfin il s'étoit formé des ſoldats, & il étoit grand capitaine.

Conduite de Mithridate après le départ de Sylla.

On envoya contre lui les deux conſuls, Cotta & Lucullus. Ce dernier réuniſſoit au goût des lettres & des ſciences tous les talens militaires. Il avoit ſervi en qualité de queſteur ſous Sylla. Il débuta comme un grand homme. Il mit un frein à l'avidité des financiers & à la licence des troupes ; il ſauva ſon collegue, battu par Mithridate ; il fit lever à ce prince le ſiege de Cyzique; il le chaſſa de la Bithynie, & enſuite de ſon

Lucullus en Aſie.

royaume. C'eſt alors que le monarque cruel donna ordre d'empoiſonner ſes ſœurs & ſes femmes, la fameuſe Monime en particulier, de peur qu'elles ne tombaſſent entre les mains du vainqueur.

An de Rome 684.

S'étant retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, ſon gendre, il l'engagea dans ſa querelle. Lucullus paſſe l'Euphrate & le Tigre ſans peine, parce qu'on ne le croyoit pas aſſez hardi pour le tenter. Il marche aux Arméniens, vingt fois plus forts que lui par le nombre. Quelqu'un obſervant que ce jour-là étoit de mauvais augure, marqué comme tel dans le calendrier: *Hé bien*, dit-il, *j'en ferai un jour heureux.* En effet, il tailla en pieces les ennemis. L'année ſuivante, il paſſa le mont Taurus. Tigrane & Mithridate étoient réunis: il les attaqua & les mit en fuite.

Lucullus, avec des qualités ſublimes, n'avoit pas le talent de ſe faire aimer. Officiers & ſoldats ſouffroient d'autant plus impatiemment ſa hauteur, ſa ſévérité pour le maintien de la diſcipline, que les mœurs corrompues ſe portoient davantage à la licence. Les troupes ſe mutinerent pluſieurs fois. Tigrane & Mithridate, profitant des conjonctures, rentrerent dans leurs royaumes. Une armée romaine fut entiérement défaite, & Lucullus ſe vit abandonné de ſes ſoldats, lorſqu'il s'empreſſoit de réparer ces malheurs.

An de Rome 687. Pompée envoyé à la place de Lucullus.

Dans cette circonſtance ſi favorable à Pompée, le tribun Manilius propoſe de rappeler Lucullus, & d'accorder à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate & Tigrane, en lui laiſſant tout le pouvoir que la loi Gabinia lui avoit donné. Les plus zélés citoyens jetterent un cri d'indignation. Mais Céſar, qui flattoit la multitude pour s'élever lui-même au-deſſus des loix; Cicéron, alors préteur, qui avoit beſoin de l'amitié de Pompée, d'autres perſonnages illuſtres, conduits par des motifs particuliers, ou éblouis par la réputation de ce général, ſoutinrent la loi de Manilius.

De quelle maniere Pompée parut recevoir cette nouvelle.

On voit ici combien les ſoupleſſes de l'ambition ſont quelquefois baſſes & groſſieres. Pompée avoit mis tout en œuvre pour le ſuccès de cette affaire. Quand il en reçut la nouvelle,

il couvrit ſa joie d'une apparence de douleur. « Ne jouirai-je » donc jamais du repos, diſoit-il ? ne pourrai-je vivre dans » la retraite avec une épouſe chérie ? Heureux les hommes » qui paſſent des jours tranquilles au ſein de l'obſcurité ! » Cette hypocriſie choqua même ſes amis ; mais le vulgaire en fut vraiſemblablement la dupe.

Sa conduite à l'égard de Lucullus.

Si Pompée avoit été digne de ſa fortune, il auroit du moins reſpecté le mérite & les ſervices de Lucullus. Il affecta au contraire de l'humilier, de le décrier ſans ménagement. A l'entendre, Lucullus n'avoit eu que des ſuccès faciles, & ne s'étoit propoſé que les richeſſes pour fruit de la guerre. Celui-ci bleſſé des propos injurieux de ſon rival, lui reprochoit, avec plus de raiſon, de vouloir s'approprier toute la gloire d'autrui, de rechercher le commandement contre des ennemis déjà vaincus, & de venir à la fin de chaque guerre enlever au général l'honneur de la terminer. Une entrevue qu'ils eurent enſemble, aigrit leur animoſité mutuelle. On décerna cependant le triomphe à Lucullus ; car ſes victoires ne pouvoient être oubliées.

Maniere dont vécut Lucullus après ſon rappel.

Il paſſa le reſte de ſa vie dans une retraite voluptueuſe, mais conſacrée à l'étude & au commerce de l'amitié. Perſonne n'avoit porté auſſi loin que lui la magnificence & le luxe, qui, après les conquêtes d'Aſie, devoient changer entiérement les mœurs de Rome. Son maître-d'hôtel l'ayant fait ſervir, un jour qu'il mangeoit ſeul, moins ſomptueuſement qu'à l'ordinaire, *Ne ſavois-tu pas*, lui dit-il en ſe fâchant, *que Lucullus devoit ſouper aujourd'hui chez Lucullus ?* Voilà un des plus grands hommes de la république métamorphoſé, pour ainſi dire, en un ſatrape de Perſe.

Fin de Mithridate.

Mithridate affoibli par tant de pertes, abandonné de ſes alliés, ſuccomba bientôt ſous les efforts d'un ennemi trop ſupérieur. Il s'enfuit & gagna le Boſphore. Son courage ne l'abandonna point. Il méditoit de porter la guerre juſqu'en Italie, & de ſuivre les traces d'Annibal, lorſque Pharnace, ſon fils, excita contre lui une révolte. Le roi, aſſiégé dans un château par les rebelles, ſe perça de ſon épée, après avoir eſſayé inutile-

ment le poison. Toujours environné d'ennemis domestiques, il eut la gloire de résister près de trente ans aux Romains. A la nouvelle de sa mort, leur joie éclata en transports immodérés, & Pharnace obtint le royaume du Bosphore pour récompense de son parricide.

XXV.

Conjuration de Catilina. Triumvirat de Pompée, Crassus & César.

Conjuration de Catilina.

AVANT le retour de Pompée, peu s'en fallut que Rome ne fût ensevelie sous ses ruines, par la scélératesse d'une partie de ses citoyens. Catilina, d'une naissance illustre, génie fougueux que nulle entreprise n'effrayoit, capable cependant d'une dissimulation artificieuse, abymé de dettes, noirci de crimes, n'ayant que la ressource du désespoir, forma le projet d'exterminer les sénateurs, & de s'emparer, comme Sylla, de l'autorité souveraine. Les débauchés, les mécontens, les ambitieux entroient en foule dans son parti. Il falloit un grand génie pour sauver la république : la gloire en étoit réservée à Cicéron.

An de Rome 690.

Elle est dissipée.

Cet orateur admirable veilloit sur la république, & rien n'échappoit à sa prudence. Il dévoile au sénat tout le complot. Catilina sort de Rome, après avoir été confondu par l'éloquence de l'orateur. Les autres chefs de la conspiration sont arrêtés, convaincus, condamnés à mort par un décret du sénat, & exécutés de nuit dans les prisons. On marche contre Catilina, qui, avec une troupe de rebelles, alloit soulever la Gaule ; on l'attaque, il se défend avec valeur. Vaincu sans ressource, il se jette au fort de la mêlée, & y meurt percé de coups. C'étoit un de ces hommes nés pour faire de grandes choses, qui, esclaves des passions, ne semblent plus être capables que de grands crimes.

Caractere de César.

Jules-César, gendre de Cinna, se préparoit en silence à de

vastes entreprises. La mollesse, la parure, le libertinage, n'annonçoient dès sa jeunesse qu'un homme de plaisirs, dont Rome n'avoit rien à espérer, ni rien à craindre. On le dépeignit comme tel à Sylla, pour le sauver de la proscription. Le dictateur en jugea mieux : *Ne voyez-vous pas*, dit-il, *dans ce jeune homme plus d'un Marius ?* César s'enfuit alors. Dès qu'il put entrer dans la carriere de l'ambition, il y parut avec tous les avantages de l'éloquence & d'une profonde politique.

Son ambition.

Pour s'attacher le peuple, il épuisa son patrimoine en profusions, en spectacles. Il acheta impunément les dignités, il ranima les restes du parti de Marius. Toute son ame se portoit aux honneurs & à la gloire. Lisant un jour la vie d'Alexandre : *Hélas !* dit-il les larmes aux yeux, *Alexandre avoit conquis à mon âge tant de royaumes, & moi je n'ai rien fait encore de mémorable !* Une autre fois, traversant une petite bourgade des Alpes, & entendant quelqu'un de sa suite demander d'un ton moqueur, si l'on briguoit aussi les charges en cet endroit, il répondit : *J'aimerois mieux être ici le premier, que le second à Rome.*

An de Rome 691.

Pl. XXXIX.

Triomphe de Pompée dans Rome, à l'imitation de celui de Paul-Emile.

Le triomphe de Pompée, différé pendant plusieurs mois, pour avoir le tems d'en rassembler tout l'appareil, se célébra enfin le 28 & le 29 septembre; le dernier de ces deux jours étoit celui de la naissance du triomphateur. On prit deux jours pour cette pompe, à cause de la multitude immense des dépouilles, & des monumens de la gloire de Pompée, qui devoient en faire l'ornement. Les richesses qui furent étalées dans ce triomphe ont quelque chose de prodigieux, & elles ajouterent un nouveau degré au luxe & à la corruption des mœurs romaines; particuliérement en ce qui regarde les pierreries, qui, jusques-là avoient été peu connues dans Rome. En genre de curiosité naturelle, l'arbre d'ébene qui n'avoit jamais été vu à Rome, y parut pour la premiere fois. Dans ce triomphe, les gratifications faites par le triomphateur aux officiers & aux soldats étoient exprimées sur un tableau, que l'on fit passer en pompe. A tout cet étalage d'opulence se joignoit un appareil plus militaire : des charriots remplis d'armes de toute

espece, des éperons de vaisseaux, une grande multitude de prisonniers de guerre, non chargés de chaînes, mais laissés à leur liberté, & équipés chacun à la mode de sa nation. Immédiatement avant le char du triomphateur, marchoient les rois, princes & grands seigneurs, qui avoient été pris par les armes, ou donnés en ôtage, au nombre de trois cens vingt-quatre; enfin paroissoit Pompée lui-même, sur un char tout brillant de pierreries, revêtu d'une casaque militaire, que l'on disoit être celle d'Alexandre. Ce dernier triomphe confirma pleinement à Pompée, le surnom de *Grand*; tout le peuple assemblé le lui donna par acclamation, & il étoit en effet alors le plus grand des Romains. On remarquoit comme une gloire singuliere & unique, que dans ses trois triomphes il avoit fait passer successivement sous les yeux des Romains les trois parties du monde connu; car l'Afrique lui avoit fourni la matiere de son premier triomphe, l'Europe du second, & l'Asie du troisiéme : ensorte que ses victoires sembloient embrasser tout l'univers.

An de Rome 693. Rivalité entre Pompée & Crassus.

Pompée, de retour à Rome, accoutumé au commandement & aux succès, ne vouloit souffrir, ni supérieur, ni égal. Il trouva dans Crassus un adversaire, à qui des richesses prodigieuses attachoient une infinité de partisans. Ces deux rivaux se haïssoient; la balance flottoit entr'eux dans le sénat. César voulant être consul, ayant besoin de l'un & de l'autre, les réconcilia, & vint à bout, par cette union, de cimenter son intérêt de tout leur crédit.

Politique de César.

A peine César eut-il obtenu le consulat, par le moyen de Pompée & de Crassus, qu'il proposa une loi agraire, pour se rendre le peuple plus favorable. Il donne sa fille en mariage à Pompée, de peur que les républicains zélés ne lui enlevent cet appui. Craignant le zele & l'éloquence de Cicéron, il procure le tribunat au séditieux Clodius, ennemi mortel de l'orateur. Enfin il se fait donner pour cinq ans le gouvernement des Gaules & quatre légions, prévoyant que le pouvoir militaire le mettroit en état d'exécuter tous ses desseins.

Exil de Cicéron.

Bientôt après, Clodius propose une loi, pour déclarer criminel

minel d'état quiconque a fait mourir un citoyen avant le jugement du peuple. C'étoit une batterie dreſſée contre Cicéron. Les complices de Catilina avoient été mis à mort, ſans que le peuple eût prononcé leur jugement; mais Cicéron n'avoit agi que par l'ordre du ſénat, & la néceſſité des conjonctures juſtifioit ſa conduite. Dès qu'il ſe vit attaqué, la foibleſſe de ſon caractere trahit ſon génie. Abattu, ſuppliant, en habit de deuil, il ſollicita du ſecours & n'en trouva point. L'ingrat Pompée lui ferma ſa porte. Cicéron prévint le décret de ſon exil, il ſe retira en Grece. Mais Pompée le fit bientôt rappeler par un motif d'intérêt. Il fut comblé d'honneurs à ſon retour; il traverſa l'Italie comme en triomphe : on rebâtit ſes maiſons aux frais de l'état.

Augmentation du pouvoir des Triumvirs.

Comme les triumvirs avoient beſoin les uns des autres, ils s'unirent par de nouveaux engagemens. Pompée & Craſſus obtinrent le conſulat & des gouvernemens conſidérables pour cinq années. Les amis de Céſar n'y conſentirent qu'en le faiſant continuer, pour cinq ans auſſi, dans ſon gouvernement des Gaules. Ces trois généraux furent autoriſés à lever autant de troupes, & à exiger des rois & des peuples alliés de Rome, autant d'argent & de ſecours qu'ils le jugeroient convenable.

An de Rome 700.

Fin de Craſſus.

Craſſus, qui accumuloit tréſors ſur tréſors, qui diſoit qu'un citoyen n'étoit point riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée, ſe hâta de paſſer en Aſie, où il eſpéroit d'aſſouvir ſa cupidité. Après avoir pillé le temple de Jéruſalem, il s'engagea dans une expédition imprudente contre les Parthes, ſans aucun autre motif de guerre que leurs richeſſes. L'armée romaine fut taillée en pieces, & Craſſus tué avec ſon fils. Il avoit tenu la balance entre Céſar & Pompée : ſa mort devoit exciter la diſcorde. On ne voyoit à Rome que factions, que déſordres de toute eſpece. Tout s'y vendoit publiquement, la violence accompagnoit la brigue. Milon tua Clodius, & ce meurtre fut un ſignal de combat.

XXVI.

Conquête des Gaules. Pompée se brouille avec César. Guerre civile.

Succès de César dans la Gaule.

CESAR, en moins de dix ans, avoit dompté les Helvétiens, vaincu Arioviste, un des rois de Germanie, subjugué les Belges, réduit en province romaine toute la Gaule, & porté la terreur de ses armes jusques dans la Grande-Bretagne. On compte parmi ses exploits huit cens places prises, trois cens peuples assujettis, trois millions d'hommes défaits en plusieurs batailles. Les Gaulois étoient pleins de courage, mais divisés en petits états, sous des chefs qui avoient peu d'autorité. Il les assujettit, non-seulement par sa valeur & par ses talens militaires, mais par son adroite politique, en fomentant leurs dissentions, & les armant les uns contre les autres.

Intrépide, sobre, infatigable, toujours prêt à combattre, toujours attentif aux affaires, en même-temps qu'il poursuivoit les ennemis, il veilloit sur les intrigues de Rome. Il répandoit l'or à pleines mains pour acheter les suffrages, pour se faire des créatures.

Cause de la guerre civile.

Le terme de son gouvernement approchoit. En lui ôtant le commandement militaire, on l'eut remis au niveau des citoyens. C'étoit l'espérance de Pompée, qui sollicitoit sous main son rappel. Mais le tribun Curion, vendu à César, proposa, ou de continuer, ou de révoquer ces deux généraux, tous deux également capables d'inspirer de l'inquiétude à la république. César offrit d'abdiquer, pourvu que son rival abdiquât. Celui-ci, persuadé que les troupes de César abandonneroient leur général, portoit sa confiance jusqu'à dire, qu'*il n'avoit qu'à frapper la terre du pied, pour en faire sortir une armée.*

Après quelques négociations, il rejetta tout accommode-

ment, & rendit inévitable la guerre civile. De ſon côté étoient les conſuls & le ſénat; de l'autre, le peuple & une armée victorieuſe, ſous les ordres du plus grand capitaine qui fut jamais.

On avoit déclaré Céſar ennemi de Rome, s'il refuſoit de quitter le commandement; on avoit chargé Pompée de la défenſe de la république, quoiqu'il ne fût pas conſul. Quand Céſar fut au bord du Rubicon, petite riviere qui ſépare la Gaule Ciſalpine du reſte de l'Italie, il héſita: *Si je ne paſſe point*, dit-il, *je ſuis perdu; ſi je paſſe, de quels malheurs Rome eſt menacée!* Mais réfléchiſſant ſur la haine de ſes adverſaires, il s'écrie: *Le ſort en eſt jetté.* Il paſſe la riviere, court s'emparer de Rimini, répand l'alarme juſques dans Rome. Le ſénat déclare qu'il y a *tumulte*, c'eſt-à-dire, que la ville eſt en danger, & que les citoyens doivent tous prendre les armes.

An de Rome 704.
Céſar au bord du Rubicon.

Rien n'étoit prêt contre un ennemi ſi actif & ſi redoutable. Pompée abandonne la ville & l'Italie. Céſar, après s'être emparé du tréſor public, va ſoumettre l'Eſpagne, où le parti contraire étoit puiſſant. Il revient victorieux. Il pourſuit ſon rival en Macédoine, il remporte à Pharſale une victoire déciſive. Le vainqueur trouva dans le camp ennemi tout l'attirail d'un luxe aſiatique. Il jetta au feu les papiers de Pompée, ſans en lire aucun. *J'aime mieux*, dit-il, *ignorer des crimes, que d'être obligé de les punir.* Il ſoupira profondément, à la vue du champ de bataille couvert de morts; & du moins il s'efforça de réparer, par ſa clémence, les maux qu'il avoit faits malgré lui.

Ses ſuccès.

An de Rome 705.

Ce fameux Pompée, ſi long-tems le maître de la république, maintenant vaincu, fugitif, errant au haſard, prend enfin la route de l'Egypte, où il avoit rétabli Ptolémée-Aulete, détrôné par les Alexandrins. Il ſe flattoit d'éprouver la reconnoiſſance du jeune Ptolémée, fils & ſucceſſeur d'Aulete. Mais l'infortune laiſſe peu d'amis. Céſar le pourſuivoit avec ardeur. La cour d'Egypte balança ſur le parti qu'on devoit prendre. On ſuivit le conſeil de Théodote, lâche rhéteur,

Sort de Pompée après la bataille de Pharſale.

qui persuada une trahison & un meurtre, comme le seul moyen de plaire à César. On assassina Pompée, en lui tendant les bras pour le recevoir. On présenta sa tête à son ennemi; mais au lieu de la joie qu'on attendoit, il ne témoigna que de l'indignation & de la douleur.

Autres exploits de César.

Cléopâtre, sœur & femme du roi d'Egypte, avoit droit de partager avec lui la couronne, selon les dispositions de leur pere. Elle soutenoit ce droit par les armes. César la mit sur le trône. Il courut les plus grands périls dans la guerre d'Alexandrie, qui coûta la vie au roi (*). Il marcha ensuite contre Pharnace, fils de Mithridate & roi du Bosphore, dont les conquêtes s'étendoient en Asie. Il rendit compte en trois mots de son expédition : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

Pendant son séjour en Egypte, où un amour imprudent lui avoit fait négliger ses intérêts, les fils de Pompée, Caton, Scipion, & d'autres républicains, avoient rassemblé des forces en Afrique, où ils se préparoient à une vigoureuse défense. Ayant passé la mer, il gagna coup sur coup trois batailles.

Mort de Caton d'Utique.

Caton avoit inutilement conseillé de ne point courir les risques d'une défaite. Renfermé dans Utique, il sembloit y faire revivre le sénat de Rome & la liberté. Ses espérances s'évanouissent bientôt. Il voit le découragement répandu partout; il invite ses amis à prendre la fuite, ou à implorer la clémence du vainqueur. Pour lui, résolu de ne point survivre à la liberté de sa patrie, après avoir conversé tranquillement avec deux philosophes, & avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, il essaie la pointe de son épée, & dit : *Je suis enfin mon maître.* Il s'endort; il se perce à son réveil. On accourt au bruit, on panse sa blessure; il la rouvre lui-même, & expire. César, à cette nouvelle, s'écria : *O Caton, je t'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te conserver la vie !*

Sa vertu outrée.

Si Caton n'avoit pas été enthousiaste dans la vertu, & qu'au

(*) Un incendie consuma alors, en grande partie, la fameuse bibliotheque des Ptolémées.

lieu de heurter avec rudeſſe les mœurs de ſon ſiécle, il eût cherché, par des moyens praticables, à en corriger les déſordres, ſon patriotiſme & ſa grandeur d'ame auroient pu produire beaucoup de bien ou empêcher beaucoup de mal: mais ſa rigidité fut rarement utile, quelquefois pernicieuſe. Ce n'étoit plus le tems des Fabricius. On reproche auſſi à Caton des excès de ſingularité, qui annoncent moins de raiſon que de caprice ou d'enthouſiaſme. Il affectoit de ſe montrer en public ſans les vêtemens ordinaires, pour s'accoutumer, diſoit-il, à n'avoir honte que de ce qui eſt véritablement honteux.

XXVII.

Céſar maître de la république. Sa mort.

Honneurs accordés à Céſar.

LES honneurs prodigués à Céſar, après ſon retour, prouvent aſſez qu'il n'y avoit plus qu'une ombre de république. On remercia ſolemnellement les dieux de ſes victoires; on prolongea ſa dictature pour dix ans, & enſuite pour toute ſa vie; on lui donna le titre de réformateur des mœurs; on déclara ſa perſonne ſacrée & inviolable; on mit ſa ſtatue dans le Capitole à côté de celle de Jupiter, avec cette inſcription ſacrilége: *A Céſar demi-dieu.* On lui décerna quatre triomphes en un mois, où furent étalés des vaſes d'or & d'argent eſtimés ſoixante-cinq mille talens.

Son gouvernement.

La douceur de Céſar, ſon application au gouvernement & la ſageſſe de ſes loix, étoient les meilleurs moyens de colorer ſes entrepriſes ambitieuſes. Il rétablit l'ordre dans Rome; il y attira des citoyens; il ranima la population par des récompenſes; il réprima les excès du luxe; il borna la durée des gouvernemens à un an pour les préteurs, & à deux pour les conſulaires.

Il réforme le calendrier.

En qualité de ſouverain pontife, il réforma le calendrier, où les pontifes, ſoit par ignorance, ſoit par intérêt, avoient

mis une affreuſe confuſion. L'année étoit de douze mois lunaires : on devoit intercaler de deux en deux ans un mois de vingt-deux ou de vingt-trois jours, alternativement ; mais on faiſoit l'intercalation, ou on l'omettoit au gré des circonſtances, tantôt pour abréger, tantôt pour prolonger le tems des magiſtratures. Ainſi tout ordre étoit renverſé. Soſigene, aſtronome d'Alexandrie, porta la lumiere dans ce chaos ; & Céſar établit l'année ſolaire de trois cens ſoixante-cinq jours, avec un jour d'intercalation au bout de quatre ans. La premiere année, il fallut, outre le mois intercalaire, ajouter ſoixante-ſept jours.

Sa conduite en Eſpagne & à ſon retour.

Les deux fils de Pompée ayant relevé leur parti en Eſpagne, Céſar y accourut, & porta le dernier coup à la liberté, par ſa victoire de Munda. On le vit rentrer à Rome en triomphe, comme s'il eût vaincu les ennemis de la république. Alors, nommé dictateur perpétuel & empereur, il travailla plus que jamais à ſe concilier les cœurs & les eſprits. Il renvoya même ſes gardes ; il fit relever les ſtatues de Pompée ; il augmenta le nombre des magiſtratures, pour multiplier les récompenſes, & pluſieurs de ſes anciens ennemis eurent part à ſes bienfaits.

An de Rome 709.

Cauſe de la conſpiration contre Céſar.

Cependant les zélés républicains abhorroient une puiſſance deſtructive de la république. Le dictateur les irrita, ou par orgueil, ou par imprudence. Un jour que le ſénat en corps vint lui déférer de nouveaux honneurs, il ne ſe leva point de ſon tribunal. Cette marque de mépris offenſa même le peuple. Quelque temps après, Marc-Antoine, ſon collegue dans le conſulat, lui offrit publiquement un diadême. On applaudit au refus qu'en fit Céſar : mais ſon intention étoit de ſonder les ſentimens du public ; & l'on ſut bientôt qu'il ambitionnoit le titre de roi, ſi déteſté par la nation.

Chefs de cette conſpiration.

La conſpiration ſe forma. Caſſius en étoit le chef. Il y engagea Marcus-Brutus, deſcendant du premier conſul, gendre & imitateur de Caton. Céſar l'aimoit comme ſon fils, & l'avoit comblé de graces, après lui avoir ſauvé la vie. Des billets anonymes, que Brutus, alors préteur, trouva ſur ſon

tribunal, réveillerent dans ſon ame les ſentimens républicains : *Tu dors, Brutus*, lui marquoit-on ; *tu n'es plus le même.* Caſſius acheva de le perſuader par ſes entretiens.

Porcia, fille de Caton, épouſe de Brutus, s'apperçut que ſon mari étoit vivement agité, & lui cachoit quelque choſe d'important. Elle obtint la confidence qu'elle ſouhaitoit ; elle s'étoit fait une bleſſure à la cuiſſe, pour eſſayer ſi elle pourroit ſoutenir la torture, en cas de beſoin. *Faſſe le ciel*, s'écria Brutus, *que je me montre le digne époux de Porcia !*

On devoit aſſaſſiner le dictateur en plein ſénat, lorſqu'il étoit ſur le point de porter la guerre en Aſie contre les Parthes, pour venger la défaite de Craſſus. Des ſoupçons, des preſſentimens, le firent balancer s'il ſe rendroit à l'aſſemblée. Mais s'imaginant qu'on n'oſeroit pas attenter ſur ſa perſonne, il s'expoſa au danger ſans précaution. Les conjurés tirent leurs poignards, le percent de coups. A la vue de Brutus il s'écrie : *Et toi auſſi, mon fils Brutus !* Il ceſſe alors de ſe défendre ; & ſe couvrant le viſage de ſa robe, il reçoit la mort en homme qui ne doit plus regretter la vie. Ce héros avoit cinquante-cinq ans. Mort de Céſar.

Dès que Céſar eut expiré, ſes meurtriers parcoururent la ville le poignard à la main, criant que le roi de Rome n'étoit plus. Quelques patriciens ſe joignirent à eux, mais le peuple ne témoigna que de la conſternation & des regrets. Trompés dans leur attente, ils ſe retirent au capitole. Le conſul Marc-Antoine fit lire le teſtament de Céſar, où quelques-uns de ſes meurtriers étoient nommés avec honneur, & où le peuple romain avoit des legs conſidérables. La tendreſſe, la reconnoiſſance pénétrant les cœurs, il acheva de les embraſer par l'éloge de ce grand homme, par le récit de ſes exploits, par la peinture de ſes vertus ; il déploya ſa robe enſanglantée ; il montra les bleſſures qu'il avoit reçues de ſes aſſaſſins ; car le cadavre étoit expoſé pour les obſeques. L'impreſſion fut telle, que la populace en furie vouloit mettre le feu aux maiſons des conjurés. Ceux-ci ſortirent de Rome. Céſar avoit joui des honneurs divins pendant ſa vie, on les lui décerna encore après ſa mort.

Soulevement du peuple contre les meurtriers de Céſar.

Planche XL. Pompe funebre & apothéoſe de Céſar.

XXVIII.

Octavius. Triumvirat. Bataille de Philippes.

Octave.

UN jeune homme de dix-huit ans parut tout à coup ſur la ſcene, pour jouer le premier rôle. C'étoit Octavius, petit-fils de Julie, ſœur de Céſar. Le dictateur, ſon grand oncle, l'avoit adopté en lui laiſſant les trois quarts de ſa ſucceſſion. Il étudioit l'éloquence à Apollonie ſur les côtes d'Epire, quand il apprit le tragique événement qui changeoit la face des affaires. On lui conſeilla de diſſimuler, d'attendre, de renoncer même à l'adoption & à l'héritage. Trop ambitieux pour ſuivre ce conſeil, il ſe rendit à Rome; il ſe déclara l'héritier de Céſar. Antoine ayant refuſé de lui remettre l'argent du dictateur, il vendit ſon patrimoine pour acquitter les legs contenus dans le teſtament; moyen infaillible de s'attacher le peuple, & de l'irriter contre un homme qui, en offenſant le fils, paroiſſoit ingrat envers le pere & injuſte envers la nation.

Conduite d'Antoine & d'Octave.

Antoine & Octavius ſe reconcilierent, ſe brouillerent pluſieurs fois. Celui-ci vouloit venger la mort de Céſar; celui-là ſembloit auſſi le deſirer, parce que la multitude le ſouhaitoit; mais au fond il ne cherchoit qu'à s'agrandir. Leurs intérêts incompatibles produiſirent enfin une guerre. Cicéron moins ſage que ceux qui reſterent neutres, embraſſa le parti d'Octavius, ſe déchaîna contre Antoine, & s'attira ce reproche de Brutus, qu'il *cherchoit moins la liberté de ſa patrie, qu'un bon maître pour lui-même.*

Caractere de Cicéron.

Le portrait que Monteſquieu a tracé de cet illuſtre orateur, expliquera le ſecret de ſes démarches. « Je crois, dit-» il, que ſi Caton s'étoit réſervé pour la république, il au-» roit donné aux choſes tout un autre tour. Cicéron, avec » des parties admirables pour un ſecond rôle, étoit incapable

» du

» du premier ; il avoit un beau génie ; mais une ame ſouvent
» commune. L'acceſſoire chez Cicéron, c'étoit la vertu : chez
» Caton, c'étoit la gloire. Cicéron ſe voyoit toujours le
» premier, Caton s'oublioit toujours. Celui-ci vouloit ſauver
» la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Tant de ſenſibilité à la vaine gloire eſt certainement d'une ame foible, que de petits motifs peuvent entraîner à de grandes fautes. D'ailleurs Cicéron, en élevant le jeune Céſar, croyoit ſe ménager un appui. Ses éloquentes philippiques ſont fort ſuſpectes de paſſion, & n'en ſont pas moins, comme celles de Démoſthène, d'excellens modeles pour les orateurs, hommes d'état.

Premiers événemens de la guerre civile.

Déjà Antoine aſſiégeoit Décimus-Brutus dans Modene. Cicéron le fait déclarer ennemi de la patrie, s'il ne leve inceſſamment le ſiége, & s'il ne ſort de la Gaule ciſalpine. Le décret du ſénat étant mépriſé, les deux conſuls, Hirtius & Panſa, reçoivent ordre de le combattre, & Octavius de ſe joindre à eux. Panſa eſt battu & tué. Hirtius périt en gagnant une bataille. Antoine, obligé de fuir, paſſe dans la Gaule tranſalpine, où commandoit Lépidus. Il ſe montre en habit de deuil aux ſoldats ; il les touche de compaſſion. Ces troupes le proclament leur général ; & Lépidus eſt ainſi forcé de ſe déclarer en ſa faveur, pour ne pas être lui-même abandonné ſans retour.

An de Rome 710.

Second triumvirat.

Après la défaite d'Antoine, le ſénat avoit ceſſé de ménager le jeune Céſar. On avoit donné à Décimus le commandement de l'armée. Le parti républicain ſe ranimoit. Octavius ſentit qu'il étoit tems de lever le maſque. Il unit ſes intérêts à ceux d'Antoine & de Lépidus ; il marcha vers Rome à la tête d'une armée ; il ſe fit élire conſul, quoiqu'il eût à peine vingt ans.

Conventions des triumvirs.

Brutus & Caſſius s'étoient retirés, l'un en Grece, l'autre en Aſie. La victoire y avoit fortifié leur parti, & l'on comptoit vingt légions ſous leurs ordres. Le premier ſoin du jeune conſul fut de les faire condamner, avec tous les meurtriers de Céſar. Comme il ne pouvoit les vaincre ſans le ſecours d'Antoine & de Lépidus, le décret porté contre ces derniers

par le ſenat, fut auſſi-tôt révoqué. Octavius les joignit près de Modene. Leur conférence dura trois jours. Ils convinrent de partager entr'eux le pouvoir ſuprême pour cinq ans, ſous le nom de triumvirs; que Lépidus demeureroit à Rome, tandis qu'Octavius & Antoine feroient la guerre aux conjurés; qu'auparavant ils extermineroient leurs ennemis par une proſcription, qui leur procureroit des fonds pour l'entretien de leurs troupes.

Proſcription des triumvirs.

Il ſeroit impoſſible de peindre l'atrocité de cette proſcription. Les tyrans commencent par ſacrifier les uns aux autres les têtes de leurs proches & de leurs amis; Lépidus, celle de ſon frere; Antoine, celle ſon oncle; Octavius, celle de Cicéron, qui l'avoit trop bien ſecondé. On défend, ſous peine de mort, de ſecourir ou de cacher aucun des proſcrits; on promet récompenſe à quiconque les tuera, & même le droit de citoyens aux eſclaves aſſaſſins de leurs maîtres. A la vue de la tête de Cicéron, tué par un tribun que ſon éloquence avoit ſauvé, Antoine triompha de joie. Trois cens ſénateurs & plus de deux mille chevaliers furent égorgés. Les richeſſes étoient un crime pour ceux qu'on n'avoit nulle raiſon de haïr. Cependant les biens confiſqués ne ſuffiſant pas encore, on mit une taxe ſur les meres, les filles, les parens des proſcrits.

Leur conduite après ces maſſacres.

Raſſaſiés de maſſacres & de rapines, les triumvirs hâterent l'exécution de leur projet contre les républicains. Lépidus garda Rome. Ses deux collegues paſſerent en Macédoine, où Brutus & Caſſius ſe réunirent. Jamais il n'y avoit eu d'armées romaines auſſi nombreuſes, que celles qui alloient décider du ſort de la république. C'étoient de part & d'autre plus de cent mille hommes, accoutumés aux combats, & animés de l'ardeur qu'inſpirent l'ambition ou la liberté. Caſſius vouloit éviter une bataille, parce que les ennemis, faute de vivres, devoient ſe détruire d'eux-mêmes. Cet avis prudent ne fut point celui de Brutus. Les ſoldats regardoient comme une lâcheté de ne point combattre; ils murmuroient; ils déſertoient; leur impatience décida les officiers & les généraux.

An de Rome 711.

Bataille de Philippes.

La bataille de Philippes, ſur les confins de la Macédoine &

de la Thrace, fut la ruine du parti républicain. Octavius, lâche un jour d'action autant que hardi dans le cabinet, se cacha, sous prétexte d'infirmité. Brutus mit en déroute ses légions. Mais tandis que le vainqueur poursuivoit les fuyards avec trop peu de prévoyance, Antoine enfonça & dissipa les troupes de Cassius. Celui-ci, ignorant la victoire de son collegue, se fit tuer par un de ses affranchis. Les deux armées retournent dans leur camp. Celle des triumvirs est exposée à manquer de tout. Brutus alors se regle sur le plan de Cassius. Le succès en eut été infaillible, si la mutinerie des soldats ne l'avoit contraint de hasarder une seconde bataille. Il la perdit, après avoir entiérement défait l'aîle que commandoit Octavius; & croyant la liberté anéantie, il se tua d'un coup d'épée, à l'exemple de son collegue. Ces deux généraux ont été appelés honorablement les derniers Romains.

XXIX.

Fautes d'Antoine. Bataille d'Actium.

Les triumvirs après la victoire.

ANTOINE étant en Cilicie, cita devant lui la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui avoit tenu pendant la guerre une conduite équivoque. Cette princesse comparut, dans l'appareil d'une Vénus triomphante, & le captiva par ses charmes. Il s'endormit au sein de l'amour; il oublia tout le reste. Octavius, uniquement occupé de ses propres intérêts, & résolu de regner seul, profita d'une passion si aveugle. Il saisit d'abord un prétexte pour se débarrasser de Lépidus, homme sans mérite, dont l'élévation étonnante sembloit n'être qu'un caprice de la fortune. Ce triumvir s'humilia devant lui, demanda la vie, & fut content de la finir dans le mépris & l'obscurité.

Fautes d'Antoine.

Antoine pouvoit seul disputer l'empire à son collegue; il lui en facilita au contraire l'usurpation; il se perdit lui-même par un enchaînement de fautes énormes.

Politique d'Octave.

Fulvie, épouſe d'Antoine, l'avoit brouillé avec Octavius, pour le retirer des mains de Cléopâtre. Ce fut la cauſe d'une petite guerre, dont Pérouſe fut la victime. La réconciliation s'étoit faite, & ils avoient partagé entr'eux toutes les provinces. Antoine quitta ſans raiſon l'Italie, où il étoit revenu. Les Athéniens, chez qui il voulut paſſer l'hiver, le reçurent comme un dieu, & lui offrirent leur déeſſe Minerve en mariage : il récompenſa leur flatterie, en exigeant deux mille talens pour la dot. Au retour d'une expédition inutile contre les Parthes, il ſe rend odieux & mépriſable par de nouveaux excès. Il proclame Cléopâtre reine d'Egypte, de Chypre, d'Afrique, de Célé-Syrie : il prodigue les provinces & les royaumes aux enfans nés de leurs amours ; il déshonore à chaque inſtant le nom romain. Octavius ſaiſit habilement les occaſions de le décrier, & l'accuſe enfin devant le ſénat. On ſe détermine à la guerre. Antoine s'y prépare au milieu des baladins & des plaiſirs. Pluſieurs de ſes amis l'abandonnent, indignés de ſa conduite avec Cléopâtre. Le faſte & les hauteurs de cette reine augmentoient l'indignation.

An de Rome 722.

Bataille d'Actium & ſes ſuites.

Les deux rivaux ſe déchirent par des invectives, avant de décider leur querelle par les armes. Enfin la bataille navale d'Actium fixe la deſtinée de l'empire. Cléopâtre avoit déterminé Antoine à combattre ſur mer, quoiqu'il eût la ſupériorité ſur terre. Elle s'enfuit avec ſes galeres pendant le combat. Son amant s'oublie lui-même, & abandonne tout pour la ſuivre. Octavius, ou plutôt Agrippa, ſon général, remporte la victoire. L'armée de terre d'Antoine, compoſée de dix-neuf légions & de douze mille chevaux, l'ayant attendu envain, paſſe ſous les drapeaux du vainqueur. L'Egypte fut bientôt ſoumiſe. Antoine ſe tua l'année ſuivante à Alexandrie. Cléopâtre étoit réſervée pour l'ornement du triomphe ; mais elle évita cet opprobre en mourant avec courage, ſoit par la piquure d'un aſpic, ſoit par quelqu'autre poiſon. Ainſi le petit-neveu de Céſar, à force de ruſes & de ſoupleſſe, d'audace & de cruauté, parvint à la ſuprême puiſſance où il aſpiroit dès ſa jeuneſſe. Rome perdit pour toujours la liberté.

Cette fameuſe république fut anéantie. Il n'en reſta qu'une ombre, qui flattoit l'orgueil des Romains.

Toutes les charges avoient perdu leur luſtre & leur éclat ſous le gouvernement triumviral qui abſorboit toute la puiſſance publique : & en particulier l'édilité, chargée de dépenſes prodigieuſes à cauſe des jeux qu'il falloit donner au peuple, tomba dans un tel diſcrédit, qu'il y eut une année qui ſe paſſa ſans édiles, parce que perſonne ne voulut d'un titre ſans pouvoir & onéreux. Agrippa entreprit de relever cette magiſtrature de ſon aviliſſement en la prenant lui-même, & quoiqu'il eût été conſul, il ne dédaigna point une place beaucoup inférieure, perſuadé qu'il n'y perdroit rien, & que la charge y gagneroit. Il s'en acquitta avec beaucoup de diſtinction, par des édifices publics, qu'il répara ou conſtruiſit à neuf, & tous ces ouvrages étoient ornés & décorés richement & avec goût. Edilité d'Agrippa.

Le grand cirque bâti par Tarquin l'ancien, dans la vallée *Murcia*, entre le mont Aventin & le mont Palatin, fut embelli par ſes ſoins & ſucceſſivement par pluſieurs empereurs. Il pouvoit contenir ſelon quelques auteurs 150000 ſpectateurs & ſelon d'autres juſqu'à 260000. On y repréſentoit des courſes de chariots, des courſes à cheval, des courſes à pied, des combats de bêtes féroces. *Planche XLI.* Cirque.

Le dehors de cet édifice étoit décoré de deux ordres d'architecture & d'un attique ; le rez-de-chauſſée étoit occupé par des boutiques ; le dedans étoit orné d'un ordre d'architecture formant un portique au premier étage, & au-deſſous de cet ordre étoient les rangs de gradins pour les ſpectateurs. Au bas des gradins couloit un ruiſſeau de 9 ou 10 pieds de largeur ſur autant de profondeur, que l'on nommoit *Euripe*, dont le but étoit de défendre les ſpectateurs de l'approche des bêtes féroces, lors de leurs combats. Deſcription du Cirque tant en dehors qu'en dedans.

Au milieu étoit le ſtade orné de nombre de figures, d'obéliſques, de colonnes, &c. On y voyoit d'abord un petit temple *A*, dédié à Vénus, avec un autel *B*, dédié à Conſus ; puis les trois bornes *C*, entre leſquelles il falloit Deſcription du ſtade.

paſſer en faiſant le tour du ſtade. En avançant ſucceſſivement étoit l'autel des Lares *D*, puis deux colonnes & un fronton formant l'entrée d'un temple *E*; un autre morceau ſemblable, mais moins haut dédié à la déeſſe tutélaire *F*, avec un autel *G*; une colonne *H*, portant la ſtatue de la victoire; un autre autel *I*; quatre colonnes *L*, ſurmontées de dauphins, formant un temple à Neptune : la ſtatue de Cybele aſſiſe ſur un lion *M*; un obéliſque *N*; le temple du ſoleil *O*; un trépied *P*; un bâtiment à colonnes *Q*, couronné de pierres rondes & dorées qu'on appeloit les œufs des courſes, qui, poſées à l'extrémité de la carriere, & ſe faiſant appercevoir de loin, dirigeoient les conducteurs des chariots, & leur marquoient l'endroit où il falloit tourner pour revenir au point d'où ils étoient partis. La colonne *R*, portoit une ſtatue de la Fortune. *S*, étoit l'autel des grands Dieux. L'obéliſque *T*, plus petit que le précédent, étoit conſacré à la Lune. Les trois bornes ſemblables à celles *C*, terminoient le ſtade.

Cet édifice dura juſqu'à Antonin le pieux, & fut raſé par la ſuite entiérement ſans qu'on ſache à quelle occaſion.



Back of
Foldout
Not Imaged



Pelletier sc. 1765.

Triomphe de Pompée dans Rome, à l'imitation de celui de Paul-Emile,

TROISIEME EPOQUE.

LES EMPEREURS.

I.

AUGUSTE.

An de Rome 725.
Conduite d'Augufte après la bataille d'Actium.

AUGUSTE, (c'eft le nom qu'Octavius fe fit donner par le fénat,) n'avoit rien plus à cœur que d'affermir fa puiffance, & en même-tems de fe garantir, par une feinte modération, des coups qui avoient précipité Céfar dans le tombeau. Il affecte de vouloir abdiquer ; il confulte Agrippa & Mécene, fes deux confidens. Le premier, en généreux citoyen, lui confeille d'exécuter ce noble deffein ; le fecond, en habile courtifan, lui prouve que la sûreté de fa perfonne & le bien public doivent l'en diffuader. Augufte fe rend à cet avis, qui fans doute, étoit le fien. Après avoir caffé tous les actes du triumvirat, & donné quelques preuves d'un fage gouvernement, il déclara qu'il remettoit au fénat & au peuple la fouveraine puiffance. Ses mefures étoient bien prifes, & il comptoit fur un refus. On le fupplia en effet de ne point quitter les rênes de la république ; on obtint qu'il fe chargeroit encore pour dix ans de ce fardeau. Il fe réferva d'abdiquer plutôt, fi l'on pouvoit fe paffer de lui. Selon toute apparence, la plupart des fénateurs pénétroient fes intentions ; toute fa conduite paffée les faifoit affez connoître.

Son art pour affermir fon pouvoir.

Attentif à déguifer la monarchie fous les dehors du gouvernement républicain, Augufte partage les provinces avec le

ſénat, & lui aſſigne adroitement les plus tranquilles, c'eſt-à-dire, celles où il n'y avoit point d'armées. La force militaire demeure ainſi entre ſes mains. Loin de révolter les eſprits en affectant le titre de roi, il ne prend pas même la qualité de dictateur ; il ſe contente d'être nommé empereur ; titre honorable, mais ſans pouvoir, au tems de la république. A ce titre fut attaché, comme du tems de Céſar, le commandement des troupes, joint au droit de guerre & de paix. Revêtu de la puiſſance conſulaire & proconſulaire ; de la puiſſance tribunitienne, ſans être tribun ; de la cenſure, ſous le titre de réformateur des mœurs ; du grand pontificat ſi conſidérable par l'influence de la religion, Auguſte eſt le maître de tout, & cache ſon deſpotiſme. On ajoute à ſes titres celui de pere de la patrie.

Il laiſſe au ſénat les anciennes charges, les anciennes décorations ; mais il augmente beaucoup le nombre même des ſénateurs, pour y mettre des hommes eſclaves de ſes volontés. Il careſſe & flatte le peuple, lui donne des fêtes, lui procure l'abondance, & le fait aſſembler à l'ordinaire pour l'élection des magiſtrats ; mais il gouverne les comices & rien ne ſe décide qu'à ſon gré. Tel fut le gouvernement des empereurs. Ils agirent toujours en ſouverains, quoique la ſouveraineté ſemblât toujours appartenir au peuple & au ſénat.

Conduite privée d'Auguſte.

La conduite privée d'Auguſte, ſa modeſtie extérieure, ſon affabilité, ſes bienfaits, lui furent ſans doute fort utiles. Il ſavoit ſe plier à toutes les formes. Les perfidies & les cruautés avoient ſervi de fondemens à ſa fortune ; il devoit en effacer le ſouvenir par les dehors de la vertu. Il témoigna même du reſpect pour la mémoire de Brutus. Un jour qu'on blâmoit devant lui l'opiniâtreté inflexible de Caton : *Quiconque*, répondit-il, *ſoutient le gouvernement établi, eſt un bon citoyen & un honnête homme.* Cette apologie de Caton tournoit à l'avantage du prince. L'hiſtorien Tite-Live célébra Pompée, ſans perdre ſon amitié. Auguſte l'appela par plaiſanterie *Pompéien*, mais évita de paroître condamner des louanges conformes aux idées républicaines.

Marcellus,

Marcellus, ſon neveu, ſon gendre, deſtiné à être ſon ſucceſſeur, jeune prince de grande eſpérance, mourut infiniment regretté des Romains. Agrippa étoit loin de la cour. Auguſte ſentit le beſoin de le rappeler, pour s'en faire un appui contre ſes ennemis ſecrets, qui formoient des conſpirations. Il lui donna ſa fille Julie, la veuve de Marcellus. Selon les hiſtoriens, Mécene l'y détermina par ces paroles : *Vous avez fait Agrippa ſi grand, qu'il faut, ou le tuer, ou en faire votre gendre.*

Auguſte prend Agrippa pour gendre.

L'empereur ayant confié le gouvernement de Rome à Agrippa, alla viſiter les provinces d'Aſie. Il eut la gloire de recouvrer ſans combat les drapeaux des légions de Craſſus. Phraate, roi des Parthes, craignant les forces de l'empire, renvoya ces monumens d'une ignominieuſe défaite ; événement que l'on célébra comme un triomphe. Auguſte, à ſon retour, vit le ſénat & le peuple lui donner de nouvelles preuves de ſoumiſſion. Il refuſoit le conſulat, dont il avoit été revêtu onze fois : au lieu d'un vain titre, il reçut la puiſſance conſulaire pour toute ſa vie, avec la préſéance ſur les conſuls.

Son voyage en Aſie.

Différentes loix qu'il publia en ce tems, contre le célibat, l'adultere, le divorce ſans cauſe légitime, le luxe des tables, occaſionnerent cependant des murmures, & produiſirent peu de bien. Que peuvent les loix contre le torrent des vices ? En ſatisfaiſant le goût du peuple, qui n'ambitionnoit plus que du pain & des ſpectacles ; en lui accordant ſans ceſſe des jeux & des diſtributions de bled, Auguſte ſe montroit beaucoup moins zélé pour les mœurs, que pour ſon intérêt perſonnel. C'étoit le moyen d'effacer le ſouvenir de l'ancienne liberté, & le ſentiment de la ſervitude préſente.

Ses loix.

Il eſt ſingulier qu'après avoir contribué à l'aviliſſement du ſénat, Auguſte ait entrepris de lui rendre ſon premier luſtre. L'unique moyen pour cela étoit de diminuer le nombre des ſénateurs, & d'exclure ceux que leur naiſſance ou leur conduite rendoit indignes de ce rang. Le nombre fut réduit de mille à ſix cens ; la réforme ſe fit avec beaucoup de prudence & d'équité. Mais les moins dignes étant d'ordinaire les plus

Il rend au ſénat ſon luſtre.

jaloux des honneurs, cette réforme donna lieu à des cabales.

Crainte d'Auguste pour sa vie.

L'empereur, toujours couvert d'une cuirasse sous sa robe, quand il paroissoit en public, s'étoit muni d'une autre défense, en s'associant Agrippa à la puissance tribunitienne, & en le désignant son successeur. Cependant, comme il temoignoit encore des inquiétudes, les sénateurs proposerent de le garder tour à tour. Le jurisconsulte Labéon, génie républicain, rompit la délibération par cette plaisanterie : *Je suis dormeur, ne comptez pas sur moi.* Il y eut des mécontens punis de mort.

Tibere épouse Julie.

Agrippa mourut au retour d'une expédition en Pannonie ; perte irréparable pour l'empire. Deux fils qu'il avoit eus de Julie, Caïus & Lucius, étoient déjà les enfans adoptifs d'Auguste, mais trop jeunes encore, & incapables d'agir. Ce prince jetta malgré lui les yeux sur Tibere, que sa femme Livie avoit eu d'un premier mari. Il l'obligea de répudier une épouse qu'il aimoit, pour épouser sa fille Julie, dont les débauches étoient publiques. Tibere obéit avec un air de satisfaction ; car la soif des grandeurs éteignoit en lui tout sentiment d'honnêteté.

Guerre avec les Germains.

Les Germains, peuple libre & belliqueux, donnoient de l'inquiétude à l'empire. Depuis l'invasion des Cimbres, ils avoient conçu le dessein de passer le Rhin & de venir s'établir sous un ciel plus doux. Des forêts inhabitables couvroient leur pays. Auguste passa trois ans dans la Gaule pour veiller à la sureté de cette province. Il y laissa Drusus, frere cadet de Tibere, qui pénétra en Germanie pat l'océan, & y fit quatre campagnes glorieuses. Une mort prématurée arrêta le cours de ses victoires. Tibere venoit de se signaler aussi contre les Pannoniens, les Daces, les Dalmates. Il fut envoyé en Germanie, & réprima les barbares. Le temple de Janus, qui, jusqu'au regne d'Auguste, n'avoit été fermé que deux fois, le fut alors pour la troisieme fois sous ce regne. Pendant cet intervalle, Auguste s'occupa à embellir la ville de Rome, & donna à Vitruve, célebre architecte, la conduite de ces ouvrages. On jouit d'environ douze années de paix ; ce qui,

Plan. XLII. Auguste s'occupe des embellissemens de Rome.

à la honte de l'humanité, eſt un phénomene remarquable.

On rapporte un trait frappant de la politique intéreſſée, qui dirigeoit toujours l'empereur. L'affranchi Licinius, un de ſes hommes de confiance, financier ruſé & cruel, accabloit la Gaule de vexations. Comme les taxes ſe payoient par mois, & que les mois de juillet & d'août, (auparavant *Quintilis & Sextilis*,) avoient changé de nom depuis peu, il en faiſoit quatre mois, ſous les anciens noms & ſous les nouveaux, & par-là il doubloit les taxes. L'empereur ayant reçu de grandes plaintes, étoit ſur le point de le punir. Licinius ouvrit ſon tréſor: « C'eſt pour vous que je l'ai amaſſé lui dit-il; les » Gaulois pouvoient ſe ſervir de leurs richeſſes contre vous: » prenez cet argent ». Alors le concuſſionnaire parut honnête homme. Pluſieurs actions d'Auguſte ont un air de vertu qui en impoſe; mais plus on approfondit ſon caractere, plus on y apperçoit de fauſſeté.

Politique intéreſſée d'Auguſte.

Au comble de la fortune & de la puiſſance, au milieu des honneurs divins qu'on lui rendoit ſervilement, Auguſte éprouva enfin qu'il pouvoit être malheureux. Il trouva dans ſa propre famille une ſource inépuiſable de douleurs. Sa fille Julie, dont lui ſeul ignoroit les déréglemens, ſe proſtitua avec tant de publicité, qu'il crut devoir la dénoncer au ſénat & la condamner à l'exil. Sa petite-fille, de même nom, imita l'exemple de ſa mere, & ſubit la même peine. Ses fils adoptifs, Caïus & Julius, à qui il avoit voulu ſervir de précepteur, répondoient mal à ſes ſoins; & tous deux moururent loin de lui, l'un en Aſie, l'autre à Marſeille.

Ses chagrins domeſtiques.

Tibere, ſon gendre, s'étoit retiré à Rhodes, choqué peut-être de ſa prédilection pour eux, ou irrité de la conduite infâme de Julie. Il reſta ſept ans comme en exil. Auguſte, qui le connoiſſoit trop pour l'aimer, l'adopta néanmoins, parce qu'il le crut néceſſaire après la mort des Céſars, & le fit ſon ſucceſſeur en le haïſſant.

Un nouveau coup lui perce l'ame. Cinna, petit-fils de Pompée, conſpire contre ſa vie. Il l'apprend; il flotte pluſieurs jours entre le deſir de la vengeance, & la crainte de

Conjuration de Cinna.

ſe rendre odieux par de nouvelles rigueurs. Les ſages conſeils de Livie le décident à pardonner. Il mande Cinna, lui reproche ſa perfidie, le déſigne conſul, & s'en fait de la ſorte un ami zélé. Ce trait méritoit d'être célébré par un Corneille.

Commencement de l'ére chrétienne.

Il faut obſerver ici que l'ére chrétienne vulgaire commence l'an 753 de Rome. C'eſt l'époque de la naiſſance de Jéſus-Chriſt, ſelon l'ancienne opinion. Les chronologiſtes modernes placent quatre ans plutôt cette époque, en ſe conformant néanmoins à l'ére vulgaire, qui doit maintenant nous ſervir de regle pour les dates.

Révolte en Germanie.

Tibere & Germanicus, fils du célebre Druſus, dompterent les Dalmates & les Pannoniens, dont la révolte avoit jetté l'alarme dans Rome. Un de leurs chefs interrogé par Tibere ſur les motifs du ſoulevement, répondit avec hardieſſe : *C'eſt qu'au lieu de paſteurs pour nous défendre, on nous envoie des loups pour nous dévorer.* Dans les tranſports de joie qu'excitoit cette victoire, on reçut une nouvelle accablante. Varus, qui commandoit en Germanie, s'étoit laiſſé ſurprendre par les Germains. Arminius, leur compatriote, devenu chevalier romain, mais toujours zélé pour la liberté de ſa patrie, les avoit ſoulevés & combattoit à leur tête. Trois légions furent taillées en pieces ; le général ſe tua de déſeſpoir.

An de J. C. 9.

Défaite de Varus.

Auguſte en l'apprenant, ſe livra d'abord à une douleur puſillanime. On dit qu'il ſe frappoit la tête contre les murailles, en criant : *Varus, rends-moi mes légions.* Revenu de ſa frayeur, il envoya Tibere contre les ennemis. En deux campagnes, la tranquillité parut rétablie. Tibere ſe fit honneur par ſa vigilance, ſon exactitude à mettre en vigueur la diſcipline, & par une conduite auſſi prudente que celle de ſon prédéceſſeur avoit été aveugle. A ſon retour, il fut aſſocié à l'empire.

Vieilleſſe d'Auguſte.

L'empereur conſervoit dans la vieilleſſe toute l'activité de ſon génie, avec la paſſion du commandement. Il ne manquoit pas de ſe faire proroger ſa puiſſance, dès qu'il approchoit du terme, affectant de tenir de la république une au-

torité qui la détruisoit. Il fit ſtatuer que les ordonnances de ſon conſeil privé auroient la même force, que ſi elles émanoient du ſénat; il nomma lui-même une année à toutes les charges, ſous prétexte que les élections n'étoient point tranquilles. Tout, en un mot, dépendoit de lui. La peine du crime de lèſe-majeſté, prononcée contre les auteurs des libelles diffamatoires, prouve qu'en vieilliſſant il devenoit plus ſevere. Cette loi fut un inſtrument de tyrannie entre les mains de ſes ſucceſſeurs.

A l'âge de ſoixante & ſeize ans, après environ quarante-quatre ans de regne, Auguſte finit ſa carriere, avec plus de courage qu'il n'en avoit montré dans les batailles. Se ſentant près de mourir : *N'ai-je pas bien joué mon rôle*, dit-il à ſes confidens? *La piece eſt finie, applaudiſſez*. Peu d'acteurs, en effet, l'ont égalé ſur le théâtre de l'ambition & de la politique. Ce fut preſque toujours à force de tromper les hommes, qu'il s'éleva au-deſſus d'eux. Mais en déteſtant ſon hypocriſie, & les crimes par leſquels il rendit le triumvirat exécrable, on doit avouer que Rome, devant obéir à un maître, fut heureuſe de l'avoir plutôt qu'un autre; & qu'en forçant les nations étrangeres à lui faire hommage & ſe ranger ſous ſes loix, il la rendit à jamais triomphante. En effet on vit ſous ſon regne les peuples tremblans au ſeul nom des Romains toujours vainqueurs ſe croire honorés des dons du ſénat, & des rois en recevoir leurs couronnes.

An de J. C. 14.
Mort d'Auguſte.

Plan. XLIII.
Rome recevant l'hommage des nations étrangeres.

Il éteignit le flambeau des guerres civiles; il ramena l'abondance avec la paix; il ranima l'agriculture; il oppoſa des loix aux déſordres; il gouverna enfin plutôt en roi qu'en tyran. Une de ſes maximes étoit qu'il ne faut, ni entreprendre de guerre, ni haſarder de bataille, ſans avoir beaucoup à eſpérer & peu à craindre. Il comparoit ceux qui agiſſent autrement, à des hommes qui pêcheroient avec des hameçons d'or : la perte d'un ſeul hameçon pourroit aiſément ruiner le pêcheur.

Eloges qu'Auguſte a mérités.

Les louanges flatteuſes qu'il a reçues des orateurs & des poëtes, prouvent ſeulement qu'il favoriſa les lettres & qu'il récompenſoit les talens. Comblés de ſes bienfaits, les Vir-

Pourquoi a-t-il été tant loué par les gens de lettres.

gile, les Horace lui prodiguoient l'encens, dirai-je de la reconnoissance ou de l'adulation? C'est à eux sur-tout qu'il doit sa renommée. Il y avoit beaucoup de politique, sans doute, à favoriser des hommes si capables d'enchanter les contemporains, & d'enlever les suffrages de tous les siécles.

I I.

TIBERE.

An de J. C. 14.

Caractere de Tibere.

CE prince, de l'ancienne maison des Claudius, âgé de cinquante-cinq ans, joignoit à beaucoup d'esprit, de capacité & d'expérience, les qualités d'une ame noire, méfiante, cruelle & perfide. La dissimulation masquoit tous ses sentimens & ne servoit qu'à les rendre plus dangereux. Ses premieres démarches le firent connoître pour un tyran aussi fourbe que sanguinaire. Auguste avoit adopté un des enfans d'Agrippa, & l'avoit ensuite relégué, parce qu'il n'apperçut en lui que les vices d'une ame féroce. Tibere le fit assassiner, & menaça l'assassin, exécuteur de ses ordres, de le dénoncer à la justice.

Sa conduite au commencement.

On le vit témoigner au sénat une déférence extraordinaire, le consulter, étendre même son pouvoir, lui transmettre le droit d'élection que le peuple exerçoit encore, du moins en apparence. Il honoroit les consuls, il respectoit les loix & les mœurs, il faisoit rendre la justice, il soulageoit les provinces; il disoit qu'*un bon berger doit tondre & non écorcher ses brebis*. Il souffroit même patiemment les traits de la médisance & de la satire, parce que, disoit-il, *dans un état libre les pensées & les langues doivent être libres*. Cette conduite sage venoit probablement de la crainte d'être supplanté par Germanicus, qui se signaloit en Germanie. Le tyran se démasqua, dès qu'il crut pouvoir donner carriere à ses passions.

Conduite de

Germanicus ayant passé de la Germanie dans la Gaule, où



Gabriel de S.t Aubin del. 1764. P. Chenu Sculp.

Pompe funèbre et apothéose de César,

ſa préſence étoit néceſſaire, ſes légions ſe mutinerent en ſon abſence. Elles l'adoroient, elles eſpéroient de le voir bientôt à leur tête diſputer le trône à un tyran. Mais le jeune prince aimoit plus ſes devoirs que la fortune. A la premiere nouvelle du tumulte, il court le réprimer : il trouve des furieux que ſes reproches & ſes prieres ne touchent point. Il leve le bras pour ſe percer en leur préſence. Tandis qu'on s'y oppoſe, un des rebelles lui préſente ſon épée nue, en diſant : *Celle-ci vaut mieux*. Malgré cet excès de rage, il appaiſe la ſédition par une ſage fermeté mêlée de douceur. Les ſoldats demandent, pour expier leur crime, à marcher contre les Germains ; ils les attaquent, les taillent en pieces. Une grande victoire remportée ſur Arminius, conſterna tellement ces barbares, que Germanicus ſe flattoit de les ſubjuguer en peu de tems. Tibere, dévoré de ſoupçons, & les diſſimulant toujours, le rappela comme pour lui procurer du repos & des honneurs.

Germanicus en Germanie.

Germanicus, à ſon retour, fut honoré d'un triomphe magnifique. Plus on lui témoigna généralement de vénération & d'amour, plus la haine ſecrette de l'empereur s'envenima contre lui. Pour éloigner un objet ſi odieux, & le conduire à ſa perte, il l'envoya commander en Aſie, où pluſieurs provinces étoient agitées de troubles, & où la fidélité des légions n'étoit point ſuſpecte. En même-tems il donna le gouvernement de Syrie à Piſon, très-propre à l'exécution d'un grand crime. Tout ce qu'il falloit attendre d'un prince aimable, courageux, habile, Germanicus le fit en orient. Il rétablit la tranquillité par-tout ; il gagna les cœurs en rempliſſant ſa commiſſion. Mais arrivé en Syrie, il trouve Piſon auſſi indocile & arrogant, que les étrangers étoient ſoumis. Ce gouverneur contrarie ſes vues, mépriſe ſes ordres. Il porte ſi loin les excès, que Germanicus lui commande enfin de ſe retirer. Bientôt le prince tombe dangereuſement malade à Antioche, ſe croyant empoiſonné par Piſon, & conjurant ſes amis de pourſuivre la vengeance de ſa mort. Il adreſſa enſuite la parole à Agrippine, & il la ſupplia par la mémoire d'un époux qui

Ce que fit Tibere pour le perdre.

Plan. XLIV.
Mort de Germanicus.

lui étoit si cher, par leurs enfans, gages mutuels de leur tendresse, d'adoucir un peu sa fierté, de céder aux rigueurs de la fortune ennemie, & de se donner bien de garde, lorsqu'elle seroit de retour à Rome, d'irriter les personnes puissantes par une rivalité mal entendue; il mourut peu après.

Mort de Pison.

Asiatiques, Romains, tous firent éclater leur désespoir; tous sembloient avoir perdu leur pere, leur unique espérance. Pison s'efforça de rentrer dans son gouvernement; il fut chassé & contraint de retourner en Italie, où l'attendoient ses accusateurs. Tibere auroit voulu parer le coup. La mort de Germanicus, soit naturelle, soit violente, étoit pour lui un sujet de joie au milieu de la désolation générale qu'il affectoit de partager. On le soupçonnoit lui-même d'en être le principal auteur. Ne pouvant arrêter le cours de la justice, & voulant se montrer impartial, il renvoya l'affaire au sénat; mais il fit entendre qu'il n'approuvoit point l'excessive chaleur avec laquelle on se déchaînoit contre l'accusé.

On produisit plusieurs chefs d'accusation. Pison s'étant apperçu que Tibere ne donnoit aucun signe d'intérêt ni de pitié, se retira sans espoir; il écrivit à l'empereur pour lui recommander ses enfans, & le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre. Quelques-uns crurent que Tibere l'avoit fait tuer, de peur que pour sa justification, il ne montrât des ordres donnés contre Germanicus.

Abus des délations.

Le sombre caractere de l'empereur, ses discours équivoques, sa dissimulation raffinée, la solitude où il commençoit à fuir les regards des hommes, augmenterent les craintes & la défiance. L'abus énorme des délations faisoit trembler les citoyens. Un mot, une plaisanterie innocente, un rien interprété en mauvaise part, devenoient crimes de lèse-majesté. Un ancien préteur fut sur le point d'être accusé, parce que, dans un besoin naturel, il n'avoit pas pensé à ôter sa bague où étoit l'image de Tibere. Un chevalier romain, voyant Drusus fort malade, fit des vers à sa louange sur sa mort qu'il croyoit prochaine, & eut l'imprudence de les lire dans un cercle; il fut dénoncé au sénat, condamné au dernier supplice & exécuté.

exécuté. Tibere ne désapprouva point ce jugement ; il se plaignit seulement qu'on n'eût pas attendu ses ordres.

Les délations encouragées par des récompenses, s'accrurent de jour en jour. On vit même un monstre en ce genre, un fils accusant son pere. Celui-ci comparut chargé de chaînes & accablé de douleur ; l'autre plaida contre lui avec un air de gaieté & de confiance. Le malheureux pere fut exilé. Quelques-uns des juges opinerent à la mort, parce que Tibere le haïssoit.

An de J. C. 26.

Retraite de Tibere à Caprée.

Le séjour de Rome devenoit insupportable à l'empereur. Ses vices, vus de trop près, y étoient gênés. La liberté, dont il restoit à peine quelques traces, & l'adulation, qui se prosternoit devant lui, le choquoient également. Il ne pouvoit souffrir les hauteurs de Livie, sa mere, à laquelle il étoit redevable de l'empire. Enfin il quitta la ville pour toujours, n'emmenant qu'un sénateur, quelques chevaliers, & un petit nombre de Grecs lettrés dont la société l'amusoit. Il défendit à tout le monde de venir troubler son repos : ne trouvant pas dans la Campanie une solitude assez inaccessible, il se retira dans l'île de Caprée, que ses fureurs & ses débauches ont rendue célebre. Là éloigné des hommes & des affaires, il tâcha de ranimer sa vieillesse par tout ce que le vice peut imaginer de plus infâme.

Caractere de Séjan.

Un ministre aussi méchant que le prince, Séjan, avoit un empire incroyable sur cet esprit soupçonneux, à qui tout faisoit ombrage. Du rang de simple chevalier, il s'étoit élevé par l'intrigue au comble de la fortune ; & en s'élevant il avoit étendu & porté ses desirs jusqu'à la place de son maître. Devenu préfet des cohortes prétoriennes, il jugea qu'il pouvoit tirer de grandes ressources de ce commandement militaire, peu considérable jusqu'alors. Sous prétexte d'établir la discipline, il rassembla dans un camp toutes les cohortes, qu'on laissoit dispersées dans Rome ou dans les villes du voisinage. Ainsi il eut à ses ordres une armée, d'autant plus propre à le servir, qu'elle campoit aux portes de la capitale.

Ses projets & ses attentats.

Quoique la famille impériale fût nombreuse, il osa entre-

prendre de s'élever sur ses ruines. Drusus, fils de l'empereur, qu'il haïssoit personnellement, tomba le premier sous ses coups. Il débaucha sa femme, lui offrit de l'épouser, & lui fit espérer l'empire. Un poison lent finit les jours de ce prince. Trois fils de Germanicus, que la succession regardoit, & leur mere Agrippine, éprouverent à leur tour la scélératesse de Séjan. Espions apostés, pieges invisibles, rapports calomnieux, il employa tous les moyens de les perdre. L'empereur écrivit contre eux au sénat. Agrippine & son fils aîné furent exilés, comme ennemis de la patrie; son second fils fut enfermé dans une prison.

Alors Séjan devint plus maître de l'empire que l'empereur. Il ne lui restoit qu'un pas à faire pour couronner tant de crimes : c'étoit de faire périr Tibere, & d'usurper le pouvoir suprême. Le dessein en étoit formé. Un avis secret ouvrit les yeux de l'empereur sur cet étrange complot.

Mort de Séjan.

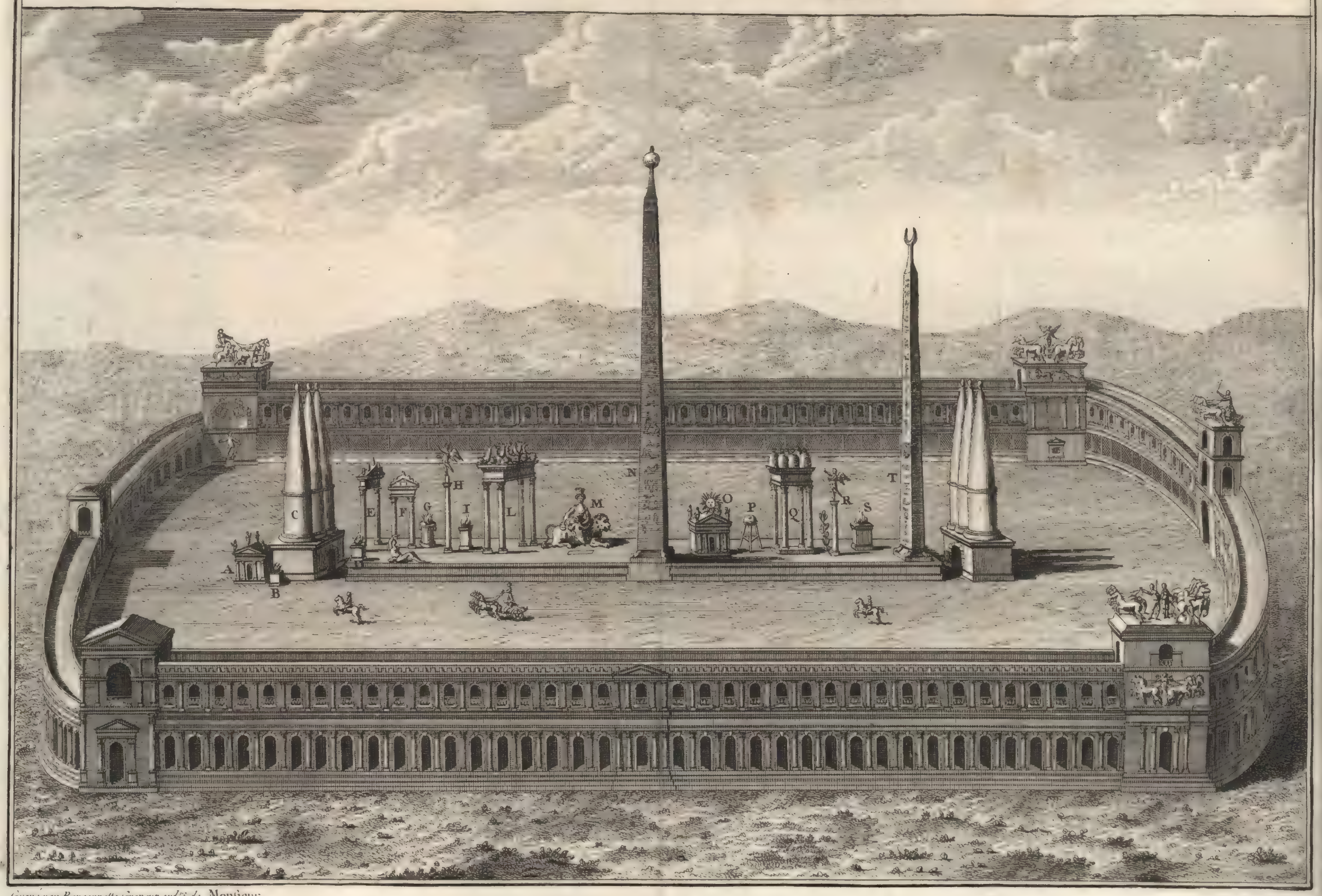
Tibere n'osant se déclarer d'abord, ni employer la rigueur, use d'artifices; il comble Séjan de caresses; il le fait nommer consul, & l'éloigne ainsi d'une maniere honorable. Dès que le nouveau consul, est à Rome, Tibere, par une conduite ambigue, tient les esprits en suspens; tantôt il laisse échapper contre lui des signes de mécontentement, qui refroidissent ses adorateurs; tantôt il lui donne des marques de confiance, qui l'empêchent de faire un éclat. Enfin arrive Macron, nouveau préfet des gardes prétoriennes, avec une lettre contre Séjan. La lettre se lit dans le sénat. On arrête Séjan; on le condamne presqu'aussi-tôt, on l'exécute. Ses statues sont brisées, ses enfans même condamnés à mort.

Nouvelles cruautés de Tibere.

Le public se flattoit en vain de voir la tyrannie s'adoucir après la mort du ministre. L'empereur, donnant l'essor à son caractere, surpassa tout ce qu'on avoit vu en ce genre. La vie des citoyens fut le jouet de sa cruauté. C'étoit peu de les faire mourir, s'il ne rendoit leur mort atroce. Un de ces malheureux s'étant tué de sa propre main : *Il m'a échappé*, s'écria-t-il avec dépit.

La mere de Fusius, ami de Séjan, femme très-âgée, subit

... par leurs enfans. Caligula souple avant son élevation, devint un monſtre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut



Gravé par Ransonnette Graveur ord.re de Monsieur

vie des citoyens fut le jouet de sa cruauté. C'étoit peu de

le ſupplice pour avoir pleuré la mort de ſon fils. Ces meurtres juridiques ſe commettoient par ſentence du ſénat. Tibere à la fin ſe laſſa d'attendre des procédures. Il ordonna le maſſacre de tous ceux qui étoient détenus en priſon pour l'affaire de Séjan.

Fin de Tibere.

Au milieu de ces barbaries, le vieux empereur continuoit ſes débauches, & s'efforçoit de dérober ſa conduite aux yeux du public. Enfin il tombe en défaillance. On le croit mort. Macron s'empreſſe de faire proclamer Caïus par les ſoldats. Le malade étant revenu de ſa foibleſſe, & la terreur glaçant les eſprits, le préfet ordonne qu'on l'étouffe ſous des matelas. Tibere mourut dans la ſoixante & dix-huitieme année de ſon âge, & la vingt-troiſieme de ſon regne : il étoit ſi abhorré, que le peuple fut ſur le point d'inſulter à ſon cadavre. Les traits de ſageſſe, de généroſité, de juſtice, épars dans ſon regne n'ont pas rendu ſa mémoire moins odieuſe, parce que la méchanceté & la fourberie dominerent dans ſa conduite, & qu'avec beaucoup de génie, il n'avoit qu'un mauvais cœur.

III.

CAÏUS CALIGULA.

An de J. C. 37.

Regne de Caligula.

CAÏUS, plus communément nommé par les modernes Caligula, étoit l'idole du peuple romain, en qualité de fils de Germanicus. Mais le ſang ne donne pas le mérite : il eſt même rare que la gloire des grands hommes ne ſoit pas flétrie par leurs enfans. Caligula ſouple avant ſon élévation, devint un monſtre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut jamais de meilleur valet, ni de pire maître. Il montre quelques vertus au commencement de ſon regne ; mais bientôt tout change de face. Caligula ſe baigne dans le ſang. Il commence par le meurtre de Tibérius & de Macron. Il ne rou-

git d'aucun excès ; il rougit ſeulement d'avoir pour aïeul le grand Agrippa, dont la naiſſance étoit obſcure. Il joue le perſonnage de tous les dieux, ſe faiſant adorer, tantôt comme Jupiter, tantôt comme Junon, Bacchus, Hercule, &c. Enfin par un délire ſans exemple, il traite ſon cheval en favori, & penſe à l'élever au conſulat.

Toute la cruauté poſſible eſt renfermée dans quelques mots de Caligula. *Frappe de façon qu'il ſe ſente mourir. Plût à Dieu que le peuple romain n'eût qu'une tête, qui pût être coupée d'un ſeul coup!* — Un jour, éclatant de rire devant les conſuls : *Je penſois*, leur dit-il, *que d'un clin d'œil je puis vous faire égorger tous deux.*

Plan. XLV.

Caligula fait précipiter dans la mer à Pouzoles, le peuple que le ſpectacle de ſon triomphe y avoit attiré.

Mais ce qui met le comble à toutes ces horreurs, eſt ce qui ſe paſſa à Pouzoles. Caligula ayant fait conſtruire un pont ſur la mer, de Bayes à Pouzoles, y vint en triomphe dans un char ſuperbe. Ce ſpectacle y attira une grande quantité de peuple ; il reparut le ſecond jour ſur ſon fameux cheval, & par une barbarie qui n'a pas d'exemple, la hache à la main, il donna ordre aux ſoldats qui l'accompagnoient de maſſacrer tous les ſpectateurs. Les uns périrent de cette maniere, les autres furent précipités dans la mer.

Sa mort.

Quelqu'avilis que fuſſent les Romains dans la ſervitude, il étoit impoſſible qu'une tyrannie affreuſe, exercée par un extravagant, ne fît pas éclore des conſpirations. Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, délivra Rome de ce monſtre, ſans la délivrer des vices qui perpétuent les malheurs. Le tyran fut aſſaſſiné à la fin de la quatrieme année de ſon regne.



IV.

CLAUDE.

An de J. C. 41.

Elévation de Claude à l'empire.

CHÉRÉA & les ſénateurs, après le meurtre de Caligula, vouloient rétablir la république. Les ſoldats vouloient un empereur, parce qu'ils trouvoient leur avantage dans la puiſſance militaire. Claude, frere de Germanicus & oncle de Caligula, loin d'aſpirer à l'empire, ne penſoit qu'à ſauver ſa vie, & ſe cachoit dans un coin. Par haſard un ſoldat l'apperçoit & le proclame; d'autres arrivent : on l'emmene malgré lui, on lui prête ſerment de fidélité. Le ſénat eſt forcé de le reconnoître. Chéréa eſt mis à mort, toute eſpérance de liberté tombe avec lui.

Son caractere.

Claude, quoiqu'âgé de plus de cinquante ans, étoit encore dans une eſpece d'enfance. Son ris niais, ſa contenance embarraſſée, ſes manieres baſſes, annonçoient l'ineptie & la ſottiſe. Ces défauts lui avoient attiré l'averſion de ſes parens. Auguſte ſeul avoit eu pour lui de la bonté, ſans pouvoir l'employer à rien.

Naturellement doux, il pouvoit du moins ſe faire aimer. Il y réuſſit dans les commencemens, par une conduite toute oppoſée à celle de ſon prédéceſſeur. Il brûla deux mémoires intitulés, l'*Epée* & le *Poignard*, où ce monſtre avoit écrit les noms de ceux qu'il deſtinoit au ſupplice. La clémence, l'humanité, parurent ſuccéder à la barbarie ; mais il falloit ſe défier de la foibleſſe d'une tête, ſuſceptible de toutes les impreſſions, & qui feroit indifféremment le bien ou le mal, ſelon qu'elle ſeroit gouvernée par de bons ou de mauvais conſeils.

Meſſaline.

Meſſaline, épouſe de l'empereur, femme déteſtable, partagea toute ſa confiance avec des valets ſans honneur, avec

un Narcisse, un Pallas & d'autres affranchis, dont l'énorme opulence ne pouvoit être que le fruit du crime. On ne tarda guere à sentir combien l'autorité est terrible entre de pareilles mains. Les affranchis vendirent tout, & Messaline se servit d'eux pour exécuter ses projets.

Cette infâme princesse avoit de la passion pour Silanus, son beau-pere. Ne pouvant le séduire, elle jura de le perdre. Elle concerte les moyens avec Narcisse. Un jour, de grand matin, Narcisse entre tout effaré dans la chambre de Claude, & lui dit qu'il a vu en songe Silanus poignarder le prince. Messaline assure qu'elle a eu plusieurs nuits le même songe. A l'instant paroît Silanus, qu'on avoit mandé par un faux ordre. Le timide Claude croit voir en lui un assassin, & le fait tuer sur le champ.

Arria & Pétus.

Il se forma une conspiration, dès que la tyrannie eut éclaté d'une maniere si révoltante. Claude jugea lui-même les accusés dans le sénat. C'est alors que la célebre Arria donna des preuves singulieres de courage. Pétus, son mari, personnage consulaire, étoit enveloppé dans la conjuration, & ne pouvoit éviter la mort. Arria l'exhorte à prévenir le supplice. Le voyant irrésolu, elle se plonge un poignard dans le sein, le retire, le lui présente en disant : *Pétus, cela ne fait point de mal.* Le mari se tue à l'exemple de sa femme.

Guerres de Claude.

On n'auroit pas cru possible que Claude formât des projets d'ambition & de conquête. Cependant il entreprit de subjuguer la grande-Bretagne, où César n'avoit fait que se montrer. Les premiers succès de Plautius encouragerent l'empereur. Il voulut paroître à la tête d'une armée ; il passa en Bretagne, y resta seize jours, prit quelques forteresses, & triompha. Au bout de quatre années de guerre, Plautius réduisit en province romaine une partie considérable de l'île, du côté de la Tamise.

Ses loix.

Aux exploits militaires dont il se glorifioit, Claude fit succéder les soins du ministere civil, & prit la qualité de censeur. Plusieurs ordonnances ridicules furent le fruit de ses travaux. Trois lettres ajoutées à l'alphabet, lui parurent une

réforme importante, qui ne dura qu'autant que lui. Mais avec ces inepties, on trouve quelques réglemens ſages qui par malheur devoient participer au mépris qu'on avoit pour le prince.

Fin de Meſſaline.

Tandis que l'empereur s'occupoit, ou ſembloit s'occuper du gouvernement, Meſſaline, maîtreſſe abſolue de ſon eſprit, ſe livroit publiquement aux plus honteuſes débauches. Amoureuſe de Silius, elle l'avoit obligé de répudier une femme de la plus haute naiſſance. C'étoit peu : elle l'épouſa ſolemnellement pendant un voyage de Claude à Oſtie. Le ſtupide empereur en fut informé par ſes affranchis, que Meſſaline avoit eu l'imprudence d'irriter.

A cette nouvelle, il s'écrie : *Suis-je encore empereur?* On le raſſure. Silius & pluſieurs complices des impudicités de ſa femme, ſont mis à mort. Elle ſe préparoit à le fléchir ; elle en ſeroit probablement venue à bout, ſi Narciſſe n'avoit donné ordre de la tuer. Claude ne témoigna ni joie, ni triſteſſe.

Agrippine quatrieme femme de Claude.

Il avoit déjà épouſé trois femmes. Ses valets qu'on peut appeler ſes maîtres, le déciderent à un quatrieme mariage. Agrippine, ſa niece, fille de Germanicus, veuve de Domitius, eut la préférence par le crédit de Pallas, un de ſes amans. La parenté donnoit quelque ſcrupule à Claude. Un courtiſan l'eut bientôt levé, en faiſant approuver cette alliance par le ſénat.

Procure l'empire à ſon fils.

Le grand objet d'Agrippine étoit de dominer & de procurer l'empire au jeune Domitius, ſon fils. Exils, poiſons, meurtres, toutes les reſſources du crime, la délivrerent des perſonnes qui pouvoient lui nuire. Elle maria ſon fils avec Octavie, fille de l'empereur ; elle ménagea l'adoption de ce fils, au préjudice de Britannicus, frere d'Octavie. Séneque, célebre par ſon eſprit, avoit été exilé comme coupable d'adultere avec une princeſſe. Le jugeant utile à Néron (c'étoit le nouveau nom de Domitius), elle obtint ſon rappel, pour ſuppléer à la mauvaiſe éducation de ce prince. Elle mit à la tête des gardes prétoriennes, Burrhus, brave & vertueux

capitaine, qu'elle ſavoit être capable de reconnoiſſance. En un mot, Claude, qui ne voyoit que par ſes yeux, lui laiſſa faire ce qu'elle voulut.

Cependant l'empereur témoigna ſe repentir du tort qu'il avoit fait à Britannicus ; il lâcha quelque parole menaçante contre ſon épouſe. Celle-ci en prévint les ſuites, elle fit empoiſonner ſon mari. Claude mourut âgé de ſoixante-trois ans.

V.

NÉRON.

An de J. C. 54. Commencement du regne de Néron.

LA mort de Claude fut un ſecret, juſqu'à ce qu'Agrippine eût pris les meſures qu'exigeoient les circonſtances. Burrhus fit reconnoître Néron par les cohortes prétoriennes, & le ſénat ſuivit leur exemple avec ardeur. On mit au rang des dieux le prince ſtupide qui venoit de finir ſes jours par le poiſon. Néron prononça ſon oraiſon funebre, où il exalta ſa prudence & ſa ſageſſe. Cet éloge fit rire l'aſſemblée, quoique dans la bouche du prince. Séneque, auteur de l'ouvrage, compoſa lui-même une ſatyre contre la divinité de Claude. Comment avoit-il eu le front de faire débiter à ſon éleve des fauſſetés ridicules ?

Néron, ennemi du travail, dut ſa premiere réputation à deux hommes qui travaillerent pour lui. Burrhus & Séneque, intimément unis, firent en ſon nom d'excellentes choſes. Les tribunaux reprirent leur autorité, le deſpotiſme ceſſa pour un tems d'alarmer les citoyens ; quelques paroles touchantes de Néron charmerent les cœurs. *Je voudrois ne pas ſavoir écrire*, dit-il avant que de ſigner un arrêt de mort. Un autre jour, le ſénat lui témoignant ſa reconnoiſſance, il répondit : *J'y compte, quand je la mériterai.* Le nouveau regne n'en fut pas moins horrible, parce que les miniſtres qui

qui firent le bien au commencement, ne purent en inſpirer le goût à leur maître.

Déjà Néron, corrompu par des flatteurs, dédaignoit ſa femme pour ſe livrer à une affranchie. Séneque & Burrhus ne gênoient point ſa paſſion, de peur que la réſiſtance ne produisît de plus grands maux. Mais Agrippine, furieuſe de ne plus avoir le même pouvoir, ſaiſit cette occaſion d'éclater. Elle menaça même Néron de ſe déclarer en faveur de Britannicus qu'elle lui avoit ſacrifié, & qui, âgé de treize ou quatorze ans, pouvoit être bientôt un redoutable rival. Néron ceſſe alors de ſe contraindre. Il fait empoiſonner le jeune prince dans un repas, en ſa préſence, en préſence de ſa mere. Agrippine s'emporte, on la chaſſe du palais. Accuſée de trahiſon, elle ſe juſtifie, & reprend une apparence de crédit qui l'appaiſe. Premiers crimes de Néron.

Après un crime ſi noir, exécuté de ſang-froid, Néron foula aux pieds toute bienſéance, juſqu'à courir les rues déguiſé pendant la nuit avec de jeunes débauchés, inſultant les uns, volant les autres, s'expoſant à mille outrages, recevant des coups ſans être connu, & s'applaudiſſant de ſes baſſeſſes. Une femme impudique fit éclore de nouveaux crimes.

Poppée brilloit dans Rome par ſa figure, ſes graces, ſon eſprit, ſes richeſſes; femme admirable, ſi elle avoit été vertueuſe. Othon homme ſans principes & ſans mœurs, l'avoit débauchée à ſon mari; il l'avoit enſuite épouſée. L'empereur en devint éperduement amoureux. Elle aſpira bientôt à ſon lit. Prevoyant qu'Agrippine ne ſouffriroit point qu'il répudiât Octavie, elle réſolut de perdre Agrippine même. Préparé au parricide.

An de J. C. 59.

Le fer, ni le poiſon ne paroiſſoient pas convenables pour ce crime, qu'il importoit d'enſevelir dans les ténebres. Un déteſtable affranchi propoſa l'expédient d'un vaiſſeau conſtruit de maniere, qu'une partie pût ſe démonter tout-à-coup en pleine mer & le faire couler à fond. Néron feignit, pour attirer ſa mere dans le piege, un retour de tendreſſe dont elle fut aiſément la dupe. Agrippine vint le voir à Bayes. Elle monta ſur le vaiſſeau. La machine joua mal, ne l'écraſa point

comme on l'avoit cru ; & tandis que les gens de sa suite périssoient, elle gagna le rivage. A cette nouvelle l'empereur est consterné. Il s'imagine déjà voir sa mere armer contre lui & les soldats, & le peuple. Il mande Burrhus & Séneque. Ces ministres hésitent d'abord ; mais, soit lâcheté honteuse, soit indigne politique, ils finissent par entrer dans les sentimens du prince. On ordonne un parricide ; l'affranchi Anicet se charge de l'exécuter. Agrippine dit au chef des assassins : *Frappe ce ventre qui a porté Néron*. Elle expira percée de coups.

Ce que fit Néron après avoir tué sa mere.

Peu de scélérats ont l'ame assez dure pour être à l'épreuve des remords. Néron en fut déchiré lui-même, & la terreur, jointe aux cris de la conscience, le réduisit presque au désespoir ; mais la flatterie sut dissiper ces orages. Séneque lui composa une apologie, où il chargeoit Agrippine d'une fausse conjuration. Bientôt le sénat, le peuple & les troupes firent éclater leur joie d'un événement si digne d'horreur. Ce fut un sujet de fêtes & de sacrifices. Agrippine étoit un frein pour Néron. Lorsqu'il en fut délivré, il se livra sans retenue à ses penchans. On le vit ne s'occuper que de chars, de chevaux, de musique, de comédie ; se donner en spectacle, comme un cocher ou un histrion ; payer une compagnie nombreuse, uniquement destinée à lui applaudir dans ces farces ridicules.

Sort de Burrhus.

De Séneque.

Il n'y avoit que Burrhus & Séneque dont les avis, malgré leur complaisance, quelquefois outrée, pussent modérer la tyrannie de Néron. Malheureusement le premier mourut, & son maître fut soupçonné d'avoir avancé sa mort. Le second se voyant près d'une disgrace, voulut la prévenir par la retraite. Il offrit à l'empereur de quitter les biens immenses qu'il possédoit. Néron refusa d'y consentir, lui donna de nouvelles marques de confiance & de tendresse, & en paroissant le regretter, se réjouit de le voir loin de la cour.

D'Octavie.

Tigellinus, nouveau préfet de la garde, scélérat digne de Néron devint le ministre de ses crimes. Bientôt Octavie fut non-seulement répudiée, mais exilée, mais égorgée, & sa tête fut, pour ainsi dire, le présent des noces de Poppée, son



abriel de S.t Aubin inv *P. Car. Levesque Sculp.*

Auguste s'occupe des embellissemens de Rome ,

infâme rivale. Le comble de l'infamie, c'eſt qu'afin de lui ſuppoſer un crime, l'affranchi Anicet l'accuſa d'adultere avec lui-même : il ne pouvoit mieux faire ſa cour à l'empereur. Après la mort d'Octavie, on rendit aux dieux de ſolemnelles actions de graces ; cérémonie qui ſuivoit toujours les meurtres célebres. Néron ſe jouoit ainſi des dieux & du genre humain.

Incendie de Rome.

On lui attribua un incendie qui conſuma plus des deux tiers de Rome ; on publia qu'il l'avoit conſidéré avec plaiſir du haut d'une tour, chantant un poëme ſur l'embrâſement de Troie. Il voyoit avec peine l'irrégularité de la ville, ſes rues étroites & tortueuſes ; il la fit reconſtruire plus belle & moins expoſée aux incendies. Un ſuperbe palais s'éleva ſur les ruines publiques, tout brillant d'or & de pierres précieuſes, & renfermant dans ſon enceinte des forêts, des lacs, des campagnes, avec toutes les richeſſes de l'art. Quand Néron le vit achevé : *Je commence*, dit-il, *à être logé en homme*. Un grand homme n'auroit pas eu beſoin de ce logement.

Plan. XLVI.

Palais doré de Néron.

Deſcription de ce palais.

Les portiques *A* de cet édifice formoient une triple allée de mille pas de longueur. Au fond de la premiere cour étoit un autre portique *B* ſervant de veſtibule, où les anciens érigeoient les ſtatues & les buſtes de leurs ancêtres. L'étang *C* étoit d'une étendue immenſe. Le temple de la Fortune *D* n'avoit pas de croiſées, parce qu'il étoit bâti de pierres tranſparentes comme du criſtal, à travers leſquelles le jour paſſoit pour l'éclairer. Les bâtimens de l'ancienne Rome *E* repréſentés dans le lointain, peuvent donner une idée de ſon immenſité & de ſa diſpoſition générale du temps des empereurs.

Perſécution contre les chrétiens.

Quoiqu'il eût prodigué les ſecours au peuple après l'incendie, il n'en étoit pas moins accuſé par le bruit public. Il crut ſe juſtifier en rejettant l'accuſation ſur des innocens. Les Chrétiens ſe multiplioient déjà, mais dans l'obſcurité, & l'on confondoit leur ſainte religion avec les ſuperſtitions les plus groſſieres. Néron ſuppoſa qu'ils étoient les incendiaires. On en fit périr une infinité par des ſupplices affreux. Aſſis lui-

même ſur un char, il ſe fit un amuſement de voir ces malheureuſes victimes, ou dévorées par les bêtes, ou brûlées comme des flambeaux ; on jugea que leur condamnation étoit un des plaiſirs de ſa cruauté.

An de J. C. 65.
Conſpiration contre Néron.

Ce monſtre laſſa enfin la patience de ſes ſujets. Une conſpiration ſe forma, Piſon en étoit le chef ; quantité d'illuſtres citoyens y entrerent, & l'affranchie Epicharis échauffa le courage des conſpirateurs. Le ſecret fut inviolablement gardé, mais un eſclave le devina aux préparatifs de ſon maître. On arrêta quelques coupables, dont la foibleſſe trahit les autres. Epicharis, femme de plaiſir, ſoutint la torture en héroïne ; le ſang coula bientôt de tous côtés.

Mort de Séneque.

Séneque accuſé d'avoir eu part à la conjuration, reçut ordre de mourir. Il ſe fit ouvrir les veines, ainſi que Pauline, ſa femme. N'ayant pu obtenir d'ajouter à ſon teſtament des legs en faveur de ſes amis : *Je vous laiſſe*, leur dit-il, *ce qui me reſte de plus précieux, l'exemple de ma vie.* Séneque malgré tout ſon mérite, ne ſera jamais le modele des vrais philoſophes, ni des meilleurs écrivains. Son ſtyle affecté corrompit le goût ; ſa morale faſtueuſement auſtere, fut ſouvent démentie par ſes actions.

Mort de Lucain.

Le poëte Lucain mourut de la même maniere. Il avoit encenſé Néron dans ſa Pharſale : il étoit devenu ſon ennemi mortel par un reſſentiment d'auteur ; parce que le prince, qui ſe mêloit de poéſie, avoit bleſſé ſon amour-propre en rival jaloux.

De Thraſéa.

Soranus & Thraſéa, deux ſénateurs, dignes de l'ancienne Rome par leurs vertus, n'échapperent pas au ſupplice. Les crimes imputés à Thraſéa furent de n'avoir pas offert des ſacrifices pour la conſervation du prince & de ſa *divine voix* ; de l'avoir blâmé de faire le comédien ſur le théâtre ; de s'être retiré du ſénat, quand on y lut l'apologie ſur le meurtre d'Agrippine ; de s'être abſenté, quand on décerna les honneurs divins à Poppée. Cet illuſtre Romain, condamné par le ſénat, eut le choix de ſon ſupplice ; il ſe prépara ſans trouble à la mort, ſe fit ouvrir les veines, arroſa le plancher de ſon ſang, & dit : *Faiſons une libation à Jupiter libérateur.*



Gaucher Sculp.t

Rome Triomphante

Néron voulut aller en Grece pour remporter des victoires théâtrales. Il partit avec une armée de musiciens & de bateleurs. Il parcourut tous les jeux, gagna dix-huit cens couronnes, & crut effacer la gloire des héros de la république. Par reconnoissance, il déclara libre la Grece qui admiroit ses talens, ou plutôt qui flattoit sa vanité ; mais cette liberté imaginaire ne la garantit d'aucune espece de vexation. Il revint triomphant en Italie. Son entrée à Rome fut un étrange spectacle. Le sénat, les chevaliers, le peuple, à la suite de son char, faisoient retentir les airs d'acclamations honteuses : *Vive le vainqueur des jeux olympiques, des jeux pythiens ! Néron est un autre Hercule, Néron est un nouvel Apollon. Seul il a vaincu dans tous les genres de combats & de jeux, &c.* En même-temps que la tyrannie réduisoit les Romains à des bassesses si déplorables, elle redoubloit leur haine contre le tyran. Une conspiration presque générale les en délivra bientôt. Objet du voyage de Néron en Grece.

An de J. C. 68. Fin de Néron.

Vindex donna le signal dans la Gaule où il commandoit. C'étoit un Gaulois d'illustre naissance, & zélé pour sa patrie. Il n'eut pas de peine à soulever des peuples encore fiers sous l'oppression. Ayant besoin de secours, il s'adresse à Galba, gouverneur d'Espagne, homme paisible, modéré, qui descendoit des premieres familles de Rome. Galba délibere avec ses amis. On le décide à prendre les armes. Mais une armée romaine défit près de Besançon celle de Vindex. Le succès devint alors très-incertain.

Si le tyran avoit eu un peu de courage, peut-être auroitil trouvé des ressources. Loin de prendre quelques mesures, quelque résolution vigoureuse, il ne montre qu'une stupide lâcheté. Abandonné de ses gardes, saisi d'épouvante, il va se cacher dans la maison d'un affranchi. Le sénat s'assemble, le déclare ennemi de l'état, le condamne à être puni comme tel *selon l'ancienne coutume*, & proclame enfin Galba empereur. L'affranchi porte cette affreuse nouvelle à son maître ; il lui explique *l'ancienne coutume* : c'étoit d'attacher le criminel à un poteau, & de le battre de verges jusqu'à la mort. Ne pouvant soutenir une telle idée, Néron essaie

d'une main tremblante la pointe de deux poignards. Mais il n'ose s'en frapper : il dit que l'heure fatale n'est pas encore venue. Cependant des soldats approchent pour le saisir. Il se ranime, présente le poignard à sa gorge, demande du secours à son secrétaire, qui lui aide à l'enfoncer. Il meurt ainsi, âgé de trente ans, laissant un nom qui semble exprimer tous les crimes. La famille d'Auguste fut éteinte dans sa personne. Un Tibere, un Caligula, un Claude, un Néron; voilà ceux pour qui Auguste avoit usurpé l'empire du monde! ceux pour qui Rome avoit assujetti tant de peuples!

VI.

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

An de J. C. 68.

Faute de Galba en montant sur le trône.

GALBA, retiré dans une ville d'Espagne, se croyoit perdu. Il pensoit à se donner la mort quand il apprit la révolution; il se hâta d'en profiter; mais vieux, rigide, économe jusqu'à l'avarice, incapable de se plier aux circonstances, il ne trouva dans la souveraineté qu'un écueil & un naufrage.

A peine arrivé en Italie, Galba fait massacrer une légion de marine nouvellement créée, qui demandoit la confirmation de son établissement. Les prétoriens comptoient sur les sommes qu'on leur avoit promises, ou du moins en attendoient une partie. Il confond leurs espérances, en disant, qu'*un empereur choisit ses soldats & ne les achete point.* D'un autre côté, le peuple, que les spectacles & les largesses de Néron avoient aveuglé sur sa tyrannie, murmure de l'avarice d'un prince qui lui refuse les mêmes amusemens. Une foule de citoyens dépouillés de ce qu'ils avoient obtenu sous le dernier regne, s'indignent du renversement de leur fortune. Déjà l'armée de Germanie demandoit un autre empereur, c'est-à-dire, se proposoit d'en faire un. La révolte ne pouvoit manquer d'être bientôt contagieuse.



Mort de Germanicus.

Galba sentant sa foiblesse, chercha un appui dans Pison, moins distingué par son illustre naissance que par ses vertus. Il l'adopta. Un factieux, outré de la préférence que Galba venoit de donner à Pison, conjura la ruine de l'un & de l'autre. Ce rival étoit Othon, le mari de Poppée, le favori de Néron, avant que sa femme eût séduit le prince; courtisan décrié pour ses débauches & pour son luxe. Deux soldats entreprenans dirigerent le complot. Au jour marqué, on porte Othon dans le camp des prétoriens. La soldatesque le proclame empereur, les officiers sont entraînés par l'exemple. Pison & Galba s'efforcent en vain d'arrêter le cours du désordre: ils sont massacrés, & Othon se donne le plaisir de considérer leurs têtes sanglantes. Les proscriptions, la cruauté des successeurs d'Auguste avoient tellement éteint la plupart des anciennes familles, que depuis Galba il n'y eut aucun empereur qui en tirât son origine.

Ce que fit Galba pour se soutenir.

Sa mort.

Tandis qu'Othon, reconnu sans peine par le sénat, recevoit les hommages ordinaires de la flatterie, un concurrent venoit s'emparer de la puissance souveraine. Les légions de Germanie avoient proclamé empereur, avant le meurtre de Galba, Vitellius, leur commandant. Une partie des Gaules s'étoit déclarée en sa faveur. Valens & Cécina, ses généraux, devoient suppléer à son incapacité pour la guerre. Othon se disposoit à la soutenir.

Regne & mort d'Othon.

Les premieres hostilités furent malheureuses pour Vitellius. Enfin la bataille de Bédriac, entre Crémone & Mantoue, décida en sa faveur. Plus de quarante mille hommes y périrent de part & d'autre.

L'empereur étoit résolu de ne pas survivre lui-même à une défaite. Malgré les instances de ses amis & de ses troupes, il persista dans son dessein; il donna tranquillement ses derniers ordres; il s'occupa, comme Caton, de la sureté de ses partisans, & se perça ensuite d'un coup de poignard. Il n'avoit régné que trois mois.

Vitellius, encore moins digne de régner, apprit dans les Gaules que le sénat, selon la coutume, lui avoit déféré le

Regne de Vitellius.

pouvoir ſuprême. Il paſſa promptement en Italie; il ſe fit un plaiſir cruel de viſiter le champ de bataille, encore tout couvert de morts. L'odeur des cadavres ſoulevant le cœur de quelques-uns de ſes courtiſans : *Un ennemi tué ſent toujours bon*, leur dit-il, *ſur-tout un citoyen.* Parole exécrable, qui renferme tous les genres de barbarie. Rome vit un tyran ſtupide, toujours plongé dans le vin ou dans le ſang, dont la gourmandiſe dévoroit des millions. Un tel regne, dans le temps où les armées donnoient ou ôtoient l'empire, ne pouvoit durer long-temps, & Veſpaſien menaça bientôt Vitellius.

Veſpaſien. Les légions d'orient, jalouſes de voir les autres diſpoſer de tout, voulurent faire auſſi un empereur. Mucien, gouverneur de Syrie, détermina Veſpaſien à ſaiſir l'occaſion. Proclamé par les ſoldats en Egypte, en Syrie, en Judée, tout l'orient le reconnut. Mucien ſe met en marche; Antonius-Primus le devance, avec les armées de Méſie, de Pannonie, de Dalmatie. Vitellius ne ſort de ſon aſſoupiſſement, qu'aux bruits de guerre dont il eſt frappé. Il ordonne à ſes généraux, Cécina & Valens, d'aller combattre l'ennemi. Mais le premier n'étoit qu'un traître, le ſecond qu'un débauché, dont le cortege reſſembloit à un ſérail. Primus eſt aux portes de Crémone. Il y gagne une bataille, ſuivie de la priſe de cette ville, qui fut impitoyablement ſaccagée & réduite en cendres.

De toutes parts on ſe ſoumettoit à Veſpaſien. L'imbécille Vitellius l'ignoroit ou vouloit le faire ignorer. Il vivoit comme en pleine paix, ſans rien diminuer de ſes débauches, ni de ſon luxe; prodiguant les immunités & les priviléges pour de l'argent, & diſſipant ſes tréſors pour de funeſtes & honteux plaiſirs. Cependant Primus, général de Veſpaſien, approchoit de Rome. Alors l'empereur choiſit le ſeul parti convenable à ſa foibleſſe. Il accepte les conditions que lui propoſe Flavius-Sabinus, frere aîné de Veſpaſien; il s'oblige à céder l'empire pour une penſion conſidérable, avec la liberté de finir tranquillement ſes jours en Campanie. Le traité conclu, il va en faire la lecture au peuple. Après lui avoir

avoir recommandé les larmes aux yeux toute ſa famille, il quitte ſon épée; il veut ſe dépouiller de toute marque du commandement. Ce triſte ſpectacle attendrit & échauffe la multitude. On s'oppoſe à ſa réſolution, & on le reconduit par force au palais. Sabinus eſt attaqué. Il ſe retire dans le Capitole. Les cohortes germaniques l'y aſſiegent, & mettent le feu aux portes. Le temple de Jupiter eſt conſumé par les flammes: Sabinus eſt pris, traîné aux pieds de Vitellius, & mis en pieces, malgré les efforts de ce prince pour fléchir une ſoldateſque furieuſe.

Il ne reſtoit plus dès-lors aucune eſpérance de conciliation. Primus arrive. Son armée s'empare de la ville. On célébroit les Saturnales, fête pleine de licence & de folies. Tacite aſſure que le carnage & l'horreur de cette journée ne ſuſpendirent point les divertiſſemens populaires. Vitellius, ſurpris dans la loge d'un eſclave où il ſe cachoit, devint le jouet du même peuple qui venoit de lui témoigner un ſi vif attachement. La corde au cou, les mains liées derriere le dos, ſes habits ignominieuſement déchirés, il paroît dans la place publique comme un vil ſcélérat. On le couvre de boue; on l'accable d'inſultes; on le fait expirer par mille tourmens, on traîne ſon corps avec un croc dans le Tibre; on porte ſa tête au bout d'une lance. Quelle fin pour un empereur! C'eſt ainſi que dans les états les mieux policés, quand la licence a briſé le frein des mœurs & des loix, elle donne des ſpectacles que nous croirions à peine poſſibles ſous le regne de la barbarie.

Pl. XLVII. Vitellius couvert d'opprobres, eſt conduit au ſupplice.



VII.

VESPASIEN.

An de J. C. 69.
Son regne.

VESPASIEN, modeste, laborieux, appliqué sans cesse aux soins du gouvernement, s'efforça de rétablir l'ordre, contint les troupes dans le devoir, sans flatter leurs passions; il rendit au sénat son ancien lustre, en le réformant & y portant les affaires; il fit des reglemens utiles pour l'administration de la justice; il réprima le luxe des tables, sur-tout par son exemple plus efficace que les loix; il opposa des réglemens sages à la licence des mœurs. Il ne se montroit souverain qu'en travaillant au bien public; & c'est par-là qu'un souverain mérite de l'être.

On lui reproche l'amour de l'argent. Titus, son fils, n'approuvant pas je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présenta la premiere somme qu'on en avoit retirée, & lui demanda: *Cet argent sent-il mauvais?* Ses apologistes le justifient par la nécessité des conjonctures, car les finances étoient entiérement épuisées, & par le noble usage qu'il fit toujours de ses revenus.

Auguste avoit réduit la Judée en province romaine. De fréquentes révoltes, causées sur-tout par le fanatisme, entraînerent les Juifs au dernier malheur. Ils se croyoient destinés à soumettre les nations. Méconnoissant le Messie, que leurs prophetes avoient annoncé, & dont les mysteres étoient accomplis, ils attendoient chaque jour à sa place un libérateur. Quiconque se présentoit comme tel, pouvoit produire un soulévement. Les pharisiens taxoient d'idolâtrie tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs idées & leurs pratiques religieuses. Les drapeaux des légions, les images des Césars leur faisoient horreur.

An de J. C. 70.
Guerre des Juifs.

Vespasien avoit été chargé par Néron de dompter les Juifs.

Page 147.



Gabriel de S.t Aubin del. Mesnil Sculp.

Caligula fait précipiter dans la mer à Pouzoles, le peuple que le spectacle de son triomphe y avoit attiré,

Il ne lui restoit plus qu'à prendre la capitale, lorsqu'on le proclama empereur. Titus, son fils aîné, continua & termina la guerre par le siege de Jérusalem. La ruine de cette ville fut moins l'ouvrage des Romains que celui des Juifs. Divisés entr'eux, acharnés les uns contre les autres, ils devinrent leurs propres bourreaux. Une multitude innombrable remplissoit la ville. La discorde y renouvelloit sans cesse le carnage. Les zélateurs eux-mêmes, formant différens partis, se déchiroient avec autant de rage, qu'ils en montroient contre les Romains. La famine mit le comble à ces horreurs. Tout servit d'aliment; une mere tua son fils pour le dévorer. Enfin, après avoir employé inutilement toutes les voies de douceur, Titus emporte la place d'assaut. Le temple est livré aux flammes; Jérusalem est ensevelie sous ses ruines. Prise de Jérusalem.

Vespasien malade, près de mourir, voulut se lever sur son lit, en disant : *Il faut qu'un empereur meure debout*; tant les devoirs de la souveraineté occupoient son ame. Il expira aussi-tôt, à l'âge de 59 ans. Supérieur quelquefois aux idées vulgaires, il avoit plaisanté des présages dont les autres étoient effrayés. Au sujet d'une comete à chevelure : » Si cet astre, dit-il, menace quelqu'un, c'est le roi des » Parthes qui a de longs cheveux, & non pas moi, qui suis » chauve ». Cependant il croyoit à l'astrologie & à la divination. Fin de Vespasien.

On met sous son regne le dernier dénombrement des citoyens. On prétend qu'entre l'Apennin & le Pô, il se trouva quatre-vingt-une personnes au-dessus de cent ans, dont huit en avoient plus de cent trente, & trois en avoient cent quarante. Ces sortes de faits paroissent fort douteux : ils étoient alors plus difficiles à vérifier, qu'ils ne le seroient aujourd'hui.



VIII.

TITUS.

An de J. C. 79.
Son regne.

TITUS ne regna que pour faire des heureux. Loin de s'abandonner à l'ivresse du pouvoir suprême, il sacrifia ses penchans lorsqu'il se vit chargé du sort des hommes. Il renvoya Bérénice, fille du roi juif Agrippa, dont il étoit éperdûment amoureux, & la renvoya uniquement pour ne pas se rendre blâmable aux yeux des Romains, en épousant une étrangere. Le desir de faire du bien fut la passion dominante de l'empereur. *Mes amis, j'ai perdu ma journée*, dit-il à la fin d'un jour qu'il n'avoit pu signaler par aucun bienfait. Les graces répandues sur les courtisans peuvent être un fardeau sur le peuple. On devroit moins admirer la générosité de Titus, s'il n'y avoit pas joint l'économie, & si, donnant aux uns, il ne s'étoit pas occupé de l'intérêt de tous. Titus, en prenant le pontificat, avertit qu'il se croyoit obligé, comme pontife, de ne jamais se souiller du sang romain. Il n'en répandit jamais une goutte. Il pardonna, ou il ne punit qu'avec clémence. Le farouche Domitien, son frere & son ennemi, eut part à ses bienfaits. Il fit manger à sa table deux patriciens, convaincus de conspiration, que le sénat venoit de condamner au dernier supplice. Sévere pour les délateurs seulement, il prévint les maux qu'ils pouvoient faire.

Un si grand prince, appelé *les délices du genre humain*, meurt à quarante ans, après deux années de regne, & laisse l'empire à un monstre qui devoit long-temps l'opprimer. Tel est le sort déplorable des peuples.

Eruption du Vésuve.

Le principal événement de ce regne fut l'embrâsement du mont Vésuve. Deux villes entieres, Herculanum & Pompéies, disparurent sous des montagnes de cendres, mastiquées ensuite par les matieres fondues que vomissoit le volcan. Pline le

Naturaliſte, qui commandoit la flotte de Miſene, voulut obſerver de près ce terrible phénomene. Sa curioſité lui coûta la vie. Jamais homme ne montra plus de paſſion pour l'étude. A table, au bain, en voyage, & juſques dans les rues de Rome, il en étoit occupé. Perſuadé que des livres les plus mauvais, on peut tirer quelque choſe d'utile, il liſoit ou ſe faiſoit lire preſque tout. Son hiſtoire naturelle eſt un prodige d'érudition.

I X.

DOMITIEN.

An de J. C. 81.

Son caractere.

DOMITIEN, frere de Titus, eſt le plus abominable des tyrans. La cruauté & la folie forment ſon caractere. Il s'amuſe à tuer des mouches dans ſa chambre, il ſe plaît de même à faire tuer des hommes. Il aſſembla un jour les principaux ſénateurs & chevaliers dans une ſalle tendue de noir ; il les fit dîner au milieu de l'appareil de la mort ; il les renvoya chez eux avec la perſuaſion qu'ils alloient être ſes victimes. Après avoir bien joui de leurs alarmes, il les conſola par des préſens.

Un ſoulevement, qui fut bientôt étouffé en Germanie, fournit au tyran l'occaſion d'exercer toute ſa fureur. Alors la naiſſance, les richeſſes, les honneurs, les vertus devinrent des crimes. Le conſulat, le ſacerdoce, les intendances plus lucratives, devinrent la récompenſe des délateurs. On corrompoit les eſclaves pour avoir des accuſateurs contre les maîtres ; & les amis, en cas de beſoin, tenoient lieu d'ennemis. Les plus reſpectables citoyens périrent, comme criminels de lèſe-majeſté ; le ſénat fut leur juge, c'eſt-à-dire, l'inſtrument forcé de la tyrannie.

Domitien ſubit le ſort commun des tyrans. Une conſpiration ſe forma dans ſon palais même, & ſa femme ſe mit à la

tête des conjurés. Ils l'aſſaſſinerent. Le ſénat fit abattre ſes ſtatues. Les ſoldats voulurent en faire un dieu, parce qu'il les avoit comblés de largeſſes.

Agricola.

Agricola, beau-pere de l'hiſtorien Tacite, & l'un des premiers hommes de ſon ſiecle, illuſtra ce regne par ſa conduite & ſes exploits dans la Grande-Bretagne, où Veſpaſien l'avoit envoyé commander. Il affermit la ſoumiſſion des peuples déjà ſubjugués, en les gouvernant avec autant d'humanité que de juſtice, & en adouciſſant leurs mœurs féroces par l'attrait des arts & des commodités de la vie. Il pouſſa ſes conquêtes pendant ſept campagnes. Ayant défait les Calédoniens, peuple du nord de l'Ecoſſe, il devoit aſſujettir l'île entiere, lorſque Domitien, jaloux de ſa gloire, le rappela. Toujours modeſte, circonſpect, réſervé, Agricola ſut échapper au malheur qui pourſuivoit alors la vertu & le mérite ſupérieur. Il mourut tranquille. La politique avoit dicté ſon teſtament, puiſque le prince étoit inſtitué ſon héritier, avec la femme & la fille du teſtateur. Domitien en fut flatté comme d'une marque d'eſtime. *L'adulation*, dit Tacite, *l'avoit tellement aveuglé & corrompu, qu'il ignoroit qu'un bon pere ne peut faire ſon héritier qu'un méchant prince.*

Apollonius de Tyane.

En finiſſant cet article, diſons un mot du célebre Pythagoricien Apollonius de Tyane, qui joua un rôle ſous les derniers empereurs. Ce philoſophe ne fut qu'un enthouſiaſte hardi, zélé, auſtere, vain, capable d'en impoſer aux ſimples par des apparences de prophéties & de miracles. Après ſes voyages dans les Indes & dans l'Arabie, il vint à Rome du temps de Néron, curieux, diſoit-il, de voir *quelle bête c'étoit qu'un tyran.*

Il eut des entretiens à Alexandrie avec Veſpaſien, & lui donna d'excellens conſeils, en particulier celui-ci: « Ne vous » enrichiſſez pas en chargeant le peuple d'impôts. L'or, » acheté par les larmes de vos ſujets, ſeroit un or faux & » funeſte. Soulager les miſérables, conſerver aux riches leurs » poſſeſſions légitimes, c'eſt le meilleur uſage que vous puiſſiez » faire des richeſſes. Que la loi vous commande, vous établirez » de bonnes loix, ſi vous vous y ſoumettez le premier ».

X.

NERVA.

NERVA, ſur qui les conjurés avoient jetté les yeux pour remplacer Domitien, étoit un vénérable vieillard plein de vertu; mais timide & foible, ſoit par ſon caractere, ſoit par ſon âge; ce qui donna lieu à ce mot d'un conſulaire : *C'eſt un malheur d'obéir à un prince ſous qui rien ne ſoit permis à perſonne : c'en eſt un auſſi que tout ſoit permis à tous.*

An de J. C. 96.
Son caractere.

Pour ſe ménager un appui, il adopta Trajan, homme le plus digne de commander aux nations. La mort de Nerva auroit été un grand malheur, s'il n'avoit pas dû lui ſuccéder.

X I.

TRAJAN.

TRAJAN, né en Eſpagne, fils d'un perſonnage conſulaire, poſſédoit tous les genres de mérite, excepté celui de la ſcience, auquel il ſuppléoit par ſon eſtime pour les ſavans. Se regardant comme le chef & non comme le maître de l'état, il jura d'obſerver les loix; il ne ſe diſtingua des ſénateurs que par une plus grande aſſiduité au travail, & vécut, au milieu de ſes ſujets, en pere qui ne reſpire que le bonheur de ſes enfans.

An de J. C. 98.
Son regne.

Le fiſc, dit Pline, *dont la cauſe n'eſt jamais mauvaiſe que ſous un bon prince, perdit ſouvent ſon procès.* Une ſage économie, tréſor inépuiſable, mit l'empereur en état de diminuer les impôts, ſans éprouver de beſoins. Domitien avoit

pris le titre de dieu, les Romains donnerent à Trajan celui de *Très-bon.* Il le méritoit d'autant plus, qu'aux vœux qui ſe faiſoient tous les ans pour ſa proſpérité, il mit cette condition expreſſe : *S'il gouverne bien la république pour l'avantage de tous.* Il vainquit les Daces ; & la colonne Trajane, qui ſubſiſte encore, eſt un monument de ſa victoire.

Humanité de Trajan dans la guerre des Daces.

Cette guerre détruiſit l'armée ennemie, mais coûta du ſang aux Romains. Il y en eut beaucoup de tués, un plus grand nombre encore de bleſſés. Trajan montra à l'égard des uns & des autres les ſentimens d'un prince plein de bonté. Comme la multitude des bleſſés étoit telle, que les bandages manquoient aux plaies, il déchira pour cet uſage ſes propres habits. Il rendit auſſi les derniers honneurs aux morts avec pompe, & voulut qu'on célébrât tous les ans leur mémoire par un ſacrifice ſolemnel.

Pl. XLVIII. Il déchire ſes vêtemens pour ſervir à bander les plaies des bleſſés.

Trajan mourut en Cilicie après un regne de dix-neuf ans. On lui reproche d'avoir trop aimé le vin. Il avoit, dit-on, défendu d'exécuter les ordres qu'il donneroit après de longs repas.

Ecrivains qui floriſſoient alors.

Pline le jeune, fils adoptif & neveu du naturaliſte, fut un des ornemens de ce beau regne, ainſi que Tacite, ſon ami ; tous deux moins diſtingués par les honneurs du conſulat, que par leur probité, leurs talens & leurs ouvrages. *Siecle heureux*, dit Tacite, *où il eſt permis de penſer ce qu'on veut, & de dire ce qu'on penſe !* Juvénal écrivit alors ſes ſatyres, où les vicse ſont attaqués avec véhémence. Trajan aima le ſage Plutarque, & le fit conſul. Ce Béotien a fait de l'hiſtoire une école de morale : il mérite par-là les plus grands éloges.



XII.

ADRIEN.

ADRIEN, proche parent de Trajan, dont il ſe diſoit le fils adoptif, s'étant fait proclamer d'abord à Antioche par ſes ſoldats, écrivit au ſénat pour s'excuſer d'avoir prévenu ſes ſuffrages, & cédé à l'empreſſement des légions. Comme Trajan, Nerva & Titus, il promit d'abord de ne faire mourir aucun ſénateur. Cependant quatre conſulaires furent mis à mort au ſujet d'une conſpiration. Il aſſura que c'étoit malgré lui; on ne le crut point. Il déchargea les peuples, en leur remettant tout ce qui étoit dû au fiſc; il diſtribua des largeſſes à chaque citoyen; il pardonna même les injures, & dès qu'il fut le maître : *Vous voilà ſauvé*, dit-il à l'un de ceux qui devoient craindre davantage ſon reſſentiment. *An de J. C. 117. Son regne.*

Il mérita le titre de légiſlateur, par des ordonnances pleines de ſageſſe. Il ôta aux maîtres le pouvoir de vie & de mort ſur leurs eſclaves; il reſtreignit conſidérablement la loi barbare qui ordonnoit le ſupplice de tous les eſclaves d'un maître aſſaſſiné. De tous les édits annuels des anciens préteurs, où les loix étoient interprétées d'une maniere trop variable, il fit recueillir ce qu'il y avoit de meilleures déciſions, & en compoſa un édit perpétuel pour ſervir de loi permanente. *Ses loix.*

La diſcipline militaire ne fut pas moins obſervée que la juſtice. Le prince donnoit l'exemple aux ſoldats. Il marchoit à pied, comme Trajan, chargé d'une peſante armure. Exact ſans petiteſſe, ſévere avec douceur, libéral avec prudence, il ſe fit adorer des ſoldats en les aſſujettiſſant au devoir. Le calme & la ſécurité furent le fruit de ſes ſoins.

Les Juifs étoient toujours fanatiques, ſéditieux & rebelles. Un temple élevé à Jupiter dans Jéruſalem, ranima juſqu'à la fureur leur haine contre les Romains. Ils crurent trouver *Les Juifs punis.*

le Messie dans Barcochébas, brigand, qui prit hardiment ce titre ; ils se rassemblerent sous ses drapeaux. La punition des rebelles répondit à leur féroce fanatisme. On compte cinq cens quatre-vingt mille Juifs exterminés en trois campagnes. Le reste fut vendu & transporté ailleurs. Ils eurent défense de remettre les pieds dans Jérusalem, que l'empereur rebâtit sous le nom d'Ælia Capitolina. Leurs descendans, dispersés par tout l'univers, n'ont cessé de haïr les autres peuples, & d'être en bute à leurs mépris & à leurs outrages.

Sa fin.

Une maladie de langueur, dont Adrien fut attaqué, aigrit son caractere, le rendit cruel : il versa le sang de plusieurs illustres personnages. N'ayant point d'enfans, il adopta Antonin. Nul homme n'étoit plus digne de l'empire. Florus & Suétone écrivirent sous ce regne, ainsi qu'Arrien, disciple d'Epictete, homme d'état & historien fort supérieur aux deux autres. La philosophie morale d'Epictete est estimable. Il réduisoit sa doctrine à ces deux points : *Souffrir avec patience, jouir avec modération.* Il pratiqua ce qu'il enseignoit, & sa vertu fut éprouvée par l'infortune.

XIII.

ANTONIN.

An de J. C. 138.

Ses vertus.

ANTONIN, originaire de Nîmes, d'une ancienne famille illustrée depuis peu de temps, donna sur le trône l'exemple de toutes les vertus ; mais son regne pacifique ne fournit point d'événemens à l'histoire.

Dès le commencement il signale sa clémence, en arrêtant les recherches au sujet d'une conspiration : *Quel malheur pour moi*, dit-il, *si l'on trouvoit que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens !*

Non-seulement il ménage avec soin les finances de l'état, mais il regarde son propre bien comme celui de la république.

Back of
Foldout
Not Imaged

VUE DU PALAIS DORÉ DE L'EMPEREUR NERON.

Sa femme Faustine lui reprochant de prodiguer son patrimoine, pour épargner le trésor, il lui répond : *Nous n'avons plus de propriété, depuis que nous sommes parvenus à l'empire.* Ces sentimens généreux ne l'empêcherent pas de retrancher plusieurs pensions accordées sans raison sur le trésor : *Car*, dit-il, *c'est une chose indigne & cruelle que la république soit rongée par ceux qui ne lui rendent aucun service.*

Antonin mourut universellement regretté, à l'âge de soixante-treize ans. Il avoit adopté, du vivant de son prédécesseur, Marc-Aurele & Vérus. Mais juste appréciateur du mérite, il avoit donné sa fille en mariage au premier, qui méritoit toute sa confiance ; & il avoit éloigné du gouvernement Vérus, qui ne respiroit que les plaisirs. C'étoit désigner son successeur. Il laissa le nom d'Antonin si respectable, que tous les empereurs, pendant près d'un siecle, se firent gloire de le porter, comme celui d'Auguste. Très-peu furent capables de le soutenir. Sa mort.

XIV.

MARC-AURELE.

An de J. C. 161. Ses vertus.

MARC-AURELE fut proclamé par les sénateurs, ainsi que Vérus, son frere adoptif, qu'il eut la générosité de se donner pour collegue. Ainsi deux princes partagerent la puissance pour l'exercer en commun. Cet empereur justifia le mot de Platon : *Les peuples seront heureux, quand ils auront des philosophes pour rois, ou que leurs rois seront philosophes.* Il ne commandoit point au sénat ; il prenoit & suivoit ses conseils. Nul sénateur n'étoit plus exact que lui aux assemblées. Econome du bien public, il ne croyoit pas même pouvoir récompenser les soldats, au préjudice du peuple.

Modele de toutes les vertus, zélé pour les mœurs, il n'outroit rien, parce qu'il connoissoit les foiblesses de la

nature. *Ne pouvant faire les hommes tels qu'on souhaiteroit*, disoit-il sagement, *il faut les supporter tels qu'ils sont, & en tirer tout l'avantage possible.* Maxime excellente, qui doit faire sentir aux enthousiastes la vanité de leurs systêmes de perfection. C'est par ce principe que Marc-Aurele se prêta au goût ou plutôt à la manie des Romains pour les spectacles, même pour les pantomimes; il en donna de magnifiques, il y assistoit, mais en s'occupant des affaires d'état.

Ses guerres. Cependant plusieurs peuples de Germanie menaçoient les frontieres de l'empire. Marc-Aurele marcha contr'eux. Il resta cinq ans en Pannonie, supportant des fatigues prodigieuses. Dans cette expédition mourut Vérus, dont les vices l'inquiétoient. Il remporta sur les barbares une victoire célebre, regardée généralement comme l'effet de la protection du ciel. Les Romains mouroient de soif. Tout-à-coup survint un orage qui leur procura de la pluie, & qui accabla de grêle & de foudres les ennemis. Selon des auteurs ecclésiastiques, les prieres de la légion *fulminante*, qu'ils disent toute composée de chrétiens, furent cause de ce prodige; & Marc-Aurele le reconnut par une lettre que cite Tertullien. Mais comme la vérité du christianisme est indépendante de pareilles traditions, nous ne craindrons pas d'avouer avec d'excellens critiques, les Pagi, les Tillemont, &c. l'incertitude d'un fait dénué de preuves solides.

Ses défauts. Ce bon prince faisoit quelquefois des fautes par sa bonté trop molle & presque lâche. Faustine, son épouse, étoit une autre Messaline. Au lieu de la répudier ou de la réduire à la décence, il donna des dignités aux complices de ses débauches. Il la décora d'un titre inconnu, & l'appela *mere des camps & des armées*. Il lui fit rendre après sa mort les honneurs divins, il éleva des monumens à sa mémoire. Quoique son fils Commode fût un monstre, il lui conféra la puissance tribunitienne, & le fit déclarer Auguste; exemple inoui jusqu'alors. Il chassa ensuite du palais les hommes sans mœurs, dont le jeune prince étoit assiégé; mais il les rappela pour

le guérir d'une maladie feinte ou réelle ; & Commode ne mit plus de frein à ſes paſſions. L'empereur avoit un gendre capable de gouverner ; il pouvoit en faire ſon fils par l'adoption : la forme du gouvernement établi ne déterminoit point ſon ſucceſſeur, & la tendreſſe paternelle devoit céder au bien de l'état. On ne peut guère l'excuſer, qu'en ſuppoſant que cette tendreſſe l'aveugloit.

Marc-Aurele mourut en Pannonie, où la guerre l'avoit rappelé. Son regne fut celui de la vraie philoſophie, qui fait des ſages & non des diſcoureurs. Il a laiſſé un recueil de ſes maximes. On y voit un ſouverain philoſophe, tout pénétré de ſes devoirs, ne reſpirant que juſtice & humanité, comptant pour rien tout mérite de parade, auquel manque le fondement du vrai mérite, la vertu. Sous un tel prince la philoſophie morale ne pouvoit manquer d'être floriſſante. Mais pluſieurs couvrirent leurs paſſions du manteau de philoſophe, & furent hypocrites pour s'inſinuer dans la confiance d'un ſage. L'ingénieux Lucien tourna en ridicule les faux ſages, ainſi que les faux dieux.

Sa mort.
Sa philoſophie.

X V.

COMMODE.

An de J. C. 180.
Son regne.

COMMODE eut les mêmes goûts que Néron, & marcha ſur ſes traces, bien loin d'imiter ſon pere. Il finit la guerre de Germanie, en achetant la paix des barbares. Gouverné par de vils flatteurs, livré aux débauches les plus monſtrueuſes, ſe faiſant un jeu de verſer le ſang, il devint en peu de temps ſi déteſtable, que ſa propre ſœur Lucile trama contre lui une conſpiration. Le jour qu'on devoit l'aſſaſſiner, Quintien, jeune ſénateur, qui vouloit porter le premier coup, tira ſon poignard, en criant : *Voilà ce que le ſénat t'envoie.* Le

complot échoua; Lucile fut mise à mort avec plusieurs hommes de marque. L'empereur, frappé du mot de Quintien, prit le sénat en aversion; & ce corps illustre, que les bons princes avoient tiré de l'esclavage, fut opprimé plus que jamais.

Pérennis, préfet du prétoire, s'étoit emparé de la confiance de Commode à force de bassesses; il forma une autre conjuration, le complot fut révélé. On fournit des preuves contre le ministre; il fut déclaré ennemi de la patrie, & livré aux soldats qui le massacrerent.

Ce monstre, également méprisé & détesté, n'avoit pas même la précaution des autres tyrans, de gagner le peuple par des largesses; il mettoit toute sa politique à corrompre les soldats par une pernicieuse licence. Il n'épargnoit du reste personne, & se faisoit de ses propres domestiques autant d'ennemis. Il venoit d'écrire une longue liste de gens de sa maison, qu'il dévouoit à une mort prochaine. On la découvrit par hasard. Sa concubine Marcia, proscrite avec les autres, se hâte de prévenir le moment fatal, elle empoisonne le tyran, & le fait ensuite étrangler par un gladiateur. Le sénat, le peuple signalerent leur haine contre sa mémoire. A l'âge de trente-un ans il avoit, en quelque sorte, épuisé les horreurs de la scélératesse.

XVI.

PERTINAX. — DIDIUS-JULIANUS.

An de J. C. 193. Regne de Pertinax.

PERTINAX étoit un vieillard de basse naissance, qui, sous Marc-Aurele, s'étoit élevé par ses services militaires & par ses vertus. Le sénat & le peuple reconnurent avec transport un prince vraiment respectable.

Bientôt on voit renaître le gouvernement des Antonins. En trois mois, les loix reprennent vigueur, les dettes sont acquittées, les finances sont rétablies. Pertinax trouve le

moyen d'augmenter ses revenus sans mettre d'impôts : il donne les terres incultes à quiconque veut les cultiver ; il encourage les cultivateurs, par une exemption d'impôts pour dix ans. Il étoit persuadé, avec raison, que l'agriculture est une mine inépuisable, où la fortune des particuliers fait toujours celle de l'état.

Révolution que produisit la licence des troupes.

Mais les prétoriens avoient trop goûté la licence, pour se soumettre patiemment à la discipline. Un prince réformateur leur paroissoit un tyran. Leur préfet Létus les excita contre lui à la révolte. Ils coururent au palais, ils assassinerent ce grand homme. L'empereur mourut sans se défendre, enveloppé de sa toge, & invoquant Jupiter vengeur. Son regne de trois mois méritoit l'immortalité.

On vit alors jusqu'où peuvent aller des soldats sans frein & sans honte. Ils avoient souvent donné l'empire pour de l'argent : ils le mettent à l'enchere. Deux acheteurs se présentent, Sulpicien, beau pere de Pertinax, & Didius-Julianus, homme distingué par sa naissance. Le dernier l'emporte, & la crainte oblige le sénat de confirmer cet infâme marché.

Regne de Didius.

Au moment que Didius prenoit possession du trône avili, le peuple fit éclater son ressentiment. On invite Niger, gouverneur de Syrie, général de réputation, à venger & à gouverner l'état. Ses troupes le proclament empereur ; les provinces d'orient le reconnoissent. S'il avoit usé de diligence, tout lui assuroit un succès facile. Mais tandis qu'il s'amuse avec trop de sécurité, un dangereux compétiteur profite des conjonctures. Les légions d'Illyrie étoient sous les ordres de Septime-Sévere, qui joignoit à l'ambition beaucoup de génie, d'activité & d'adresse. En déplorant le meurtre de Pertinax, en affectant le desir de le venger, il se fait proclamer lui-même. Voilà trois empereurs à la fois, dont le titre émane des soldats.

Sévere marche vers Rome. Il ne trouve aucune résistance. Didius consterné, offre de partager le pouvoir suprême. Sévere ne vouloit point de partage. Les prétoriens, qu'il avoit gagnés, abandonnent Didius, & le sénat le condamne : il est exécuté, en criant : *Quel crime ai-je commis ?* Cet

imbecille vieillard, après avoir marchandé & acheté l'empire, ſe croyoit ſans reproche, parce qu'il n'avoit point commis de barbarie en ſoixante-ſix jours de regne.

XVII.

SEPTIME-SÉVERE.

An de J. C. 193.
Son regne.

ON craignoit Sévere à Rome, & ce n'étoit pas ſans raiſon. Le ſénat lui envoya des députés. Il les reçut au milieu de ſes gardes; mais en les congédiant, il leur diſtribua des largeſſes. Il fit ſon entrée à la tête d'environ ſoixante mille hommes, ſe rendit au ſénat, expoſa les motifs de ſa conduite, jura de reſpecter la vie des ſénateurs. Il voulut que l'on décidât, par un décret, qu'il ne lui étoit pas permis d'en faire mourir aucun, ſans le conſentement du ſénat, & qu'en cas d'infraction de ce décret, il ſeroit déclaré ennemi public. Mais le pouvoir de l'épée rendoit aiſément le ſouverain maître des loix. Sévere ſe ſouilla, pendant ſon regne, du ſang d'une foule de ſénateurs.

Les affaires de Rome ainſi terminées promptement, il paſſa en Aſie, où Niger avoit un parti conſidérable. Trois batailles, gagnées par ſes généraux, lui aſſurerent la poſſeſſion de l'empire.

Caractere de Plautien.

Avec un génie peu différent de celui de Tibere, Sévere tomba auſſi dans le piege de la flatterie: il avoit un autre Séjan, Plautien, né comme lui en Afrique, abuſoit inſolemment de ſon pouvoir. Plus maître de l'état que le prince, il commandoit les ſupplices, il s'enrichiſſoit par les rapines. Un officier de juſtice, à qui l'empereur ordonnoit de mettre une affaire ſur le bureau, répondit: *je ne le puis ſans l'ordre de Plautien.*

Ce miniſtre avoit fait épouſer ſa fille à Caracalla, fils aîné de l'empereur, & il fut aſſaſſiné par ſon propre gendre.

Caracalla



G.^{el} de St Aubin del. P. Choffard Sculp.

Vitellius couvert d'opprobre est conduit au supplice.

Caracalla étoit un monſtre. Sévere l'ayant conduit dans la Grande-Bretagne pour une expédition, il y pouſſa la fureur juſqu'à tenter publiquement un parricide. On l'arrêta par de grands cris. Sévere fait venir dans ſa tente le prince dénaturé; & lui préſentant une épée devant Papinien, préfet du prétoire : « Si vous êtes réſolu, lui dit-il, d'être le meurtrier » de votre pere, exécutez ici votre deſſein; ou ſi vous n'oſez » répandre vous-même mon ſang, ordonnez à Papinien de le » faire. Vous êtes ſon empereur ; il obéira ». Cette leçon touchante eut peu d'effet. Le monſtre forma une conſpiration l'année ſuivante pour détrôner l'empereur, qui punit les ſéditieux, & épargna encore ſon fils.

Mort de Sévere.

Sévere, déjà malade, ne put réſiſter à tant de chagrins. Sentant approcher la mort, il s'écria : *J'ai été tout, & tout eſt bien peu de choſe.* Il ſe fit apporter l'urne où l'on devoit mettre ſes cendres, & dit à cette vue : *Tu renfermeras celui que l'univers n'a pu contenir.* On ajoute qu'ayant fait lire à ſes enfans, dans Salluſte, le diſcours de Micipſa mourant à ſes fils & à Jugurtha, il s'en appliqua ces paroles : *Je laiſſe à mes fils un empire puiſſant, s'ils ont de la vertu, foible, s'ils ſont méchans.* Il mourut à Yorck dans la ſoixante-ſixieme année de ſon âge. Ses vices étoient mêlés de vertus & de grands talens ; caractere équivoque, où le bien & le mal forment un contraſte ſingulier. Il aimoit les lettres, & avoit écrit en latin les mémoires de ſa vie.

Tertullien écrivit ſous ce regne ſa fameuſe apologie des chrétiens, alors perſécutés en vertu des anciennes loix. « Nous » rempliſſons, dit-il, vos villes, vos bourgades, votre ſénat, » vos armées ; nous ne vous laiſſons que vos temples & » vos théâtres ». Ce mot ne laiſſe aucun doute ſur les progrès du chriſtianiſme.

XVIII.

CARACALLA & GÉTA. — MACRIN.

An de J. C. 211.
Crimes de Caracalla.

LORSQUE Sévere voulut s'associer son fils aîné, alors connu sous le nom de Bassien, ce nom fut changé en celui de Marc-Aurele-Antonin, nom trop respectable pour s'allier avec l'idée d'un tyran. Aussi le sobriquet de *Caracalla* s'est-il perpétué dans l'histoire. Géta régna d'abord conjointement avec son frere. Leur haine mutuelle s'enflammant de jour en jour, ils formerent un projet de partage, tel qu'on le vit s'exécuter dans la suite. L'aîné devoit avoir l'occident, & le cadet l'orient. Leur mere Julie les détourna d'une nouveauté qui révoltoit les esprits; c'étoit pourtant l'unique moyen de prévenir un fratricide.

Caracalla fait assassiner son frere entre les bras même de Julie. Il vole au camp des prétoriens; il leur déguise son crime; il leur accorde d'immenses largesses: il est reconnu seul empereur. Environné de ses gardes, il passe au sénat, se justifie comme il peut, & consent à l'apothéose de son frere. Il rappelle tous les exilés, criminels ou non, afin de se donner un air de clémence: comme s'il étoit possible de paroître bon, après les plus grandes preuves de méchanceté.

On ne tarda guère à juger par les faits, de cette clémence. Tous les amis de Géta furent massacrés. Vingt mille personnes furent enveloppées dans le carnage. Les plus illustres sénateurs tomberent sous la hache du bourreau; entr'autres Papinien, célébre jurisconsulte que Sévere avoit fait préfet du prétoire. L'empereur lui avoit demandé une apologie pour le meurtre de Géta. Voici la réponse de Papinien, dictée par la vertu la plus courageuse: *On ne justifie pas un parricide aussi aisément qu'on le commet: & c'est un second parricide que de diffamer un innocent, après lui avoir ôté la vie.*

Nul excès ne doit plus étonner dans Caracalla. La ſubſtance des peuples étoit deſtinée aux ſoldats, car le tyran n'avoit qu'eux pour le ſoutenir. Sa mere lui repréſentant un jour qu'il ne lui reſtoit plus aucun moyen de faire de l'argent : *Tant que j'aurai cela*, répondit-il en portant la main à ſon épée, *l'argent ne me manquera point.*

Les expéditions militaires de l'empereur ne furent que des preuves de folie. Il adoroit Alexandre au point qu'il vouloit avoir une phalange macédonienne. S'imaginant marcher ſur ſes traces, il parcourut une grande partie des provinces. Il acheta la paix avec les Germains ; il prit des Gaulois un habillement nommé *Caracalle*, d'où lui eſt venu ſon nom ; il ſe décora du titre de Parthique, ſans avoir vaincu, ni même vu les Parthes ; il extermina par trahiſon les Alexandrins, pour ſe venger d'une raillerie. Ses expéditions ridicules.

Il vouloit ſe défaire de Macrin, préfet du prétoire, né en Mauritanie, qui, à force d'étude & de travail, s'étoit retiré de l'état obſcur où ſa naiſſance l'avoit réduit. Macrin connut le danger, & le prévint. Il fit aſſaſſiner l'empereur. Il ſe fit proclamer par les troupes, & bientôt reconnoître par le ſénat. Sa fin.

Cet uſurpateur ne jouit pas long-temps de ſa fortune. Une femme ambitieuſe, Mæſa, ſœur de l'épouſe de Sévere, fut cauſe de la révolution. Elle produiſit le jeune Héliogabale, ſon petit-fils, prêtre du ſoleil, parent de Caracalla. Elle corrompit par ſes libéralités une légion campée près d'Emeſe en Syrie, lieu de ſa naiſſance. Cette légion reçoit Héliogabale & le proclame. Des troupes envoyées par Macrin contre les rebelles, ſe joignent à eux. Il eſt lui-même vaincu ; il ſe ſauve d'Antioche, traverſe en fuyant l'Aſie-mineure ; on le prend & on le tue. Un projet de réforme militaire lui avoit attiré la haine des troupes. Fin de Macrin.



XIX.

HÉLIOGABALE.

An de J.C. 218.

Ses cruautés.

Les Caligula, les Néron, les Domitien, ſemblent revivre dans un jeune homme de quatorze ans; ou plutôt Héliogabale ſemble ne monter ſur le trône que pour les ſurpaſſer tous. En écrivant au ſénat, il prend tous les titres de la puiſſance ſouveraine, que perſonne juſqu'alors, pas même les tyrans, n'avoient pris que par un décret du ſénat. Il s'annonce comme l'imitateur d'Auguſte & de Marc-Aurele, tandis qu'il n'a dans le cœur que de la baſſeſſe & des vices infâmes.

Avant ſon départ d'Aſie, il tue de ſa propre main Gannys, ſon gouverneur, à qui il étoit ſur-tout redevable de ſa fortune. Il donne toute ſa confiance à Eutychien, vil bouffon, & il accumule ſur ſa tête les premieres dignités. Arrivé à Rome, il fait entrer au ſénat Mæſa, ſon aïeule, exemple unique dans cette hiſtoire. Il établit un ſénat de femmes pour prononcer ſur les modes, les voitures & ſur d'autres bagatelles ſemblables. Il change d'épouſe chaque année : il ſe marie comme femme à un eſclave, auquel il donne tout pouvoir, & ſe plonge publiquement dans de ſi horibles débauches, qu'on ne peut même en ſupporter le récit.

Sa mort.

Comme on prévoyoit qu'il ne régneroit pas long-temps, on lui avoit fait adopter ſon couſin Alexien, connu ſous le nom d'Alexandre Sévere. Le nouveau Céſar fut bientôt l'objet de ſa fureur : il tenta pluſieurs fois de l'aſſaſſiner. Les prétoriens ſe révolterent pour Alexandre, & tuerent Héliogabale, avec ſa mere Soémis. Il n'avoit que dix-huit ans. C'eſt le treizieme empereur qui meurt de mort violente. La plupart de ſes ſucceſſeurs finiront de même.

X X.

ALEXANDRE SEVERE.

ALEXANDRE, âgé ſeulement de ſeize ans, étoit expoſé à la ſéduction, & par ſa jeuneſſe, & par la puiſſance impériale; mais un bon naturel, cultivé avec ſoin, profite des exemples même du vice, pour s'attacher à la vertu. Mæſa, ſon aïeule, & Mamée, ſa mere, le garantirent des pieges de l'adulation, en éloignant les corrupteurs. Elles lui formerent un conſeil de ſeize ſénateurs reſpectables; les célebres Juriſconſultes Ulpien & Paulus furent du nombre. Les loix devoient donc enfin reprendre leur autorité. Toutes les vertus des bons princes ſe trouvent dans le gouvernement d'Alexandre. Il ſuffit de dire qu'il avoit ſans ceſſe devant les yeux cette maxime, conſacrée par la religion chrétienne: *Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous faſſent.*

An de J. C. 222.

Une grande révolution changeoit la face de l'orient, & intéreſſoit les Romains. L'empire des Parthes, établi par Arſace l'an de Rome 502, s'étoit conſtamment ſoutenu malgré les efforts de Rome. Les Parthes pouvoient ſe glorifier d'être invincibles. Tout-à-coup ils diſparurent comme engloutis dans une autre domination. Artaxerxès, héros de Perſe, ſe rendit maître de l'empire des Arſacides, qui ſubſiſtoit depuis quatre cens ſoixante-quinze ans, & qui comprenoit alors dix-huit royaumes ou grandes provinces.

Son expédition contre les Perſes.

Enflé de ſa puiſſance & de ſes ſuccès, Artaxerxès entreprit de faire la guerre aux Romains. Alexandre marcha contre les Perſes. Une légion s'étant mutinée, il eut le courage de faire un exemple en la caſſant: *Bourgeois*, cria-t-il, *retirez-vous & quittez les armes.* Les mutins obéirent. Peu de tems après, il rétablit la légion. Attentif à maintenir la diſcipline, il y joignit toujours les ſages tempéramens de la bonté & de la douceur.

Selon Hérodien, & tous les auteurs orientaux, Alexandre fut entiérement vaincu par les Perses; au lieu que, selon Lampride, il remporta sur eux une victoire complette. Voilà un exemple insigne de l'incertitude où nous jettent souvent les historiens.

L'empereur revint à Rome, parce que les Germains ravageoient les Gaules. Il triompha des Perses; il prit aussi-tôt la route de Germanie.

Maximin.

Un des principaux officiers de l'armée étoit Maximin, né en Thrace, Goth d'origine, simple pâtre dans sa jeunesse, devenu soldat sous le regne de Sévere, élevé par Héliogabale au rang de tribun, chargé par Alexandre de former les nouvelles troupes qui venoient de la Pannonie. Sa taille gigantesque, sa force prodigieuse, son courage, sa vigilance, son exactitude aux devoirs de la milice, avoient contribué à sa fortune. Ce barbare osa porter ses vues jusques sur le trône.

Fin d'Alexandre.

Le vertueux Alexandre fut égorgé n'ayant que vingt-six ans.

Sa vénération pour les grands hommes en tout genre, étoit si profonde, qu'il leur rendoit une espece de culte dans son palais. Il y honoroit Jésus-Christ parmi les sages; mais il lui associoit Apollonius de Tyane. Un de ses principaux soins fut toujours de ne confier les dignités qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes. Les vendre lui paroissoit une chose détestable. *Quiconque achete*, disoit-il, *vend à son tour; & l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu, après qu'on lui a permis d'acheter.* Il n'épargna point, malgré sa clémence, les voleurs publics, les concussionnaires, ni une espece de brigands de cour, qu'on appeloit *vendeurs de fumée.* Ces derniers trafiquoient de leur crédit, réel ou supposé, auprès du prince, & extorquoient de l'argent, tantôt par l'espérance des graces, tantôt par la crainte des mauvais offices.



XXI.

Successeurs d'Alexandre Sévere, jusqu'à Aurélien.

Depuis la mort d'Alexandre dans un espace de cinquante années, on compte plus de cinquante Césars, qui, avec ce titre, ou légitime, ou usurpé, paroissent sur la scene pour se disputer l'empire. Proclamés, massacrés par les soldats, ils sont le jouet de la cruauté & de la fortune. Le gouvernement établi par Auguste n'étant fondé que sur le pouvoir de l'épée, devoit dégénérer ainsi, lorsque les soldats corrompus auroient appris qu'ils étoient les maîtres. Successeurs d'Alexandre Sévere.

Maximin, proclamé par les troupes, reconnu par le sénat qui ne pouvoit rien, porta sur le trône sa férocité naturelle, irritée encore par le chagrin de voir qu'on se souvenoit de sa naissance. Ses cruautés furent aussi-tôt suivies de conspirations. Quelques troupes nommerent un autre empereur, qu'un traître assassina au bout de six jours. Enfin l'Afrique se souleve. Gordien, proconsul de cette province, homme illustre, riche, généralement aimé, y est déclaré empereur avec son fils. Rome confirme son élection ; le sénat déclare Maximin ennemi de la patrie ; mais le gouverneur de Numidie, ennemi des Gordiens, les attaque & les fait périr. *An de J. C.* 235. Maximin. Gordien.

Le sénat leur nomme deux successeurs, Maxime & Balbin, auxquels le peuple fait joindre Gordien III (*) en qualité de César. Maximin, respirant la vengeance, approchoit de l'Italie. Tandis qu'il assiege Aquilée, les prétoriens le tuent, lui & son fils. On l'appeloit communément un Busiris, un Maxime & Balbin. Gordien III.

(*) Les regnes de Gordien III, de Philippe, de Dece, de Gallus, d'Emilien, de Valérien, de Gallien, de Claude, ne doivent point nous arrêter. On y trouve une confusion de faits, qui ne sert qu'à fatiguer la mémoire. Remarquons seulement que Valérien tomba entre les mains de Sapor, roi de Perse, & qu'il mourut son prisonnier, traité comme un vil esclave.

Cyclope ; & ces noms odieux n'exprimoient pas toute la haine qu'inſpiroit ſa tyrannie.

Un gouvernement équitable commençoit à diſſiper les maux publics. Les prétoriens firent bientôt évanouir ces eſpérances. Indignés de voir des empereurs qui n'étoient pas leurs créatures, craignant de leur part le traitement qu'ils méritoient, ils ſe jetterent dans le palais, lorſque le peuple étoit aſſemblé à des jeux ; ils ſaiſirent Maxime & Balbin, les traînerent par les rues, en les accablant de coups & d'outrages, les maſſacrerent enfin avec la derniere fureur. On ne connoiſſoit plus qu'à de tels exploits les gardes des empereurs, ou plutôt les maîtres de l'empire.

XXII.

AURÉLIEN.

An de J. C. 270.

APRÈS Claude, prince très-eſtimable, dont le regne fut trop court, régna Aurélien, capable de le remplacer, du moins par les talens militaires. Les barbares, qui attaquoient l'empire, inonderent l'Italie, & le battirent près de Plaiſance. Mais il ſe vengea promptement par trois victoires, ſuivies de la paix. Rome avoit tremblé : il entreprit de relever ſes murailles & de la fortifier. La guerre contre Zénobie l'appela en orient.

Sa conduite à l'égard de Zénobie.

Cette héroïne ambitieuſe, politique, ſavante, veuve d'Odenat, prince de Palmyre, avoit envahi l'Egypte, & ſoumis à ſa domination la Cappadoce & même la Bithinie, d'où le paſſage en Europe étoit facile. Ses vues embraſſoient l'empire romain ; ſon courage égaloit ſon ambition. Mais la ſupériorité des Européens ſur les Aſiatiques dans la guerre, devoit un jour lui être fatale. Aurélien la chaſſe d'Antioche, défait ſon armée, la pourſuit & l'aſſiege dans Palmyre, ville également forte & magnifique, fournie d'abondantes proviſions.

Page 167.



G. De S.t Aubin del. F. A. Aveline sculp.

Trajan déchire ses vêtemens pour servir à bander les plaies des blessés,

Il écrit à Zénobie une lettre impérieuse, & reçoit une réponse pleine de fierté. Après un long siége, la disette devenant extrême, Zénobie s'enfuit pour aller demander du secours aux Perses. On l'arrête au bord de l'Euphrate. On l'amene à Aurélien. Il lui reproche en colere son audace à insulter les empereurs romains : *Je vous reconnois pour empereur*, répond-elle, *vous qui savez vaincre ; Gallien & ses semblables ne m'ont point paru dignes de ce nom.*

Le vainqueur lui accorda la vie ; mais il fit mourir Longin, comme l'auteur de la lettre qu'elle lui avoit adressée. C'est une tache pour sa gloire, que d'avoir répandu le sang d'un homme de lettres, encore admiré de nos jours dans son traité *du sublime*. Mort de Longin.

Tétricus, usurpateur, régnoit dans la Gaule, mais au milieu de séditions continuelles, qui le faisoient soupirer pour l'état de particulier. Il se jetta dans les bras d'Aurélien, & se mit en son pouvoir dès le commencement d'une bataille donnée à Châlons-sur-Marne. Zénobie & Tétricus ornerent le triomphe de l'empereur. L'un & l'autre furent traités ensuite avec bonté.

Zénobie vécut en dame romaine. Tétricus eut un commandement en Italie. *Il est plus beau*, lui dit Aurélien, *de gouverner un canton de l'Italie, que de régner au-delà des Alpes.* Les choses ont bien changé, & l'opinion aussi.

Naturellement très-févere, il s'appliqua cependant à gagner le peuple par des largesses. Au lieu des distributions ordinaires de bled, il en fit de pain & de vêtemens ; il y auroit ajouté du vin, si quelqu'un ne lui eût représenté avec esprit, qu'il ne resteroit plus qu'à fournir au peuple de la volaille. Ces dangereuses largesses rendoient le peuple avide, paresseux & insolent. Un bon gouvernement fournira du travail aux pauvres, & non des moyens de croupir dans la fainéantise. Aurélien disoit : *Rien n'est plus gai que le peuple quand il a bien mangé.* Mais ce même peuple entroit en fureur, quand on ne contentoit pas ses caprices. Son gouvernement.

En caressant ainsi la multitude, Aurélien ne négligeoit pas les affaires du gouvernement. Il maintenoit l'ordre & la justice ;

il févifſoit contre le crime ; il n'épargnoit point ces hommes durs qui vexent les citoyens, ſous prétexte de zele pour les droits du fiſc ; il vouloit que ſes propres eſclaves fuſſent jugés par les tribunaux ordinaires ; il faiſoit de ſages réglemens contre les abus.

Après un ſecond voyage dans la Gaule, où il rebâtit l'ancienne ville de Génabum, qu'il appela de ſon nom *Aurelianum* (Orléans), & où il fonda Dijon ; la prudence lui fit abandonner la Dace, conquête de Trajan, ſituée au-delà du Danube. Il en tranſporta les habitans dans la Méſie, & le Danube devint la barriere de l'empire. Il ſe diſpoſoit à venger ſur les Perſes les injures qu'on avoit reçues de Sapor. Fin d'Aurélien. Déjà il étoit arrivé en Thrace, prêt à paſſer le Boſphore. Mneſthé, l'un de ſes ſecrétaires, lui étant devenu ſuſpect, & craignant d'être puni, forma une conſpiration. L'empereur fut aſſaſſiné. Sa mort excita la colere des ſoldats contre les meurtriers : on lui érigea un temple ſur le lieu même.

XXIII.

TACITE — PROBUS, &c., *juſqu'à* DIOCLÉTIEN.

An de J. C. 275.

SOIT que la fermeté & les victoires d'Aurélien euſſent inſpiré la terreur aux ambitieux, ſoit que l'armée eût appris ſous ſon regne à ſe tenir dans les bornes du devoir, les ſoldats renvoyerent au ſénat l'élection de l'empereur. Le ſénat, par timidité ſans doute, renvoya le choix à l'armée. Trois meſſages pareils emporterent plus de ſix mois, & perſonne n'uſurpa le pouvoir ſuprême. Tacite. Enfin le ſénat élut TACITE, un de ſes membres, vieillard plein de vertus, qui n'accepta que malgré lui une place ſi dangereuſe.

Le premier ſoin de ce prince fut de rétablir le ſénat dans ſon ancien luſtre. Il lui laiſſa le droit de recevoir les ambaſſadeurs, de faire des loix, de nommer les proconſuls, de juger

en dernier reſſort; il le regardoit comme l'arbitre de la paix & de la guerre. Tacite, ayant demandé le conſulat pour ſon frere, eſſuya un refus des ſénateurs. Loin de s'en plaindre, il dit d'un air de ſatisfaction: *Ils connoiſſent le prince qu'ils ont choiſi.*

Il ordonna que toutes les bibliotheques fuſſent fournies des ouvrages du grand hiſtorien dont il portoit le nom, & dont il ſe glorifioit d'être parent. Ce n'étoit point vanité, mais zele de bon prince; puiſque rien n'eſt plus propre que ces ouvrages à inſpirer l'horreur du vice & de la tyrannie. Il éleva un temple aux *empereurs diviniſés*, où devoit être honorée la mémoire des princes vraiment reſpectables.

Pendant l'interregne, les Goths avoient inondé l'Aſie. L'empereur alla en perſonne les attaquer, & les diſſipa. Malheureuſement il avoit mis en place un de ſes parens, qui ne le méritoit point, & qui fut aſſaſſiné pour ſes violences. Les aſſaſſins ne crurent pouvoir ſe dérober au ſupplice, qu'en commettant un crime plus noir. Ils tuerent Tacite lui-même, malgré ſes vertus.

An de J. C. 276.

On éprouva bientôt que la déférence des troupes envers le ſénat, après la mort d'Aurélien, étoit le fruit des circonſtances, & non d'une modération réelle. Deux armées firent deux empereurs; FLORIEN, frere du dernier, & PROBUS, homme d'un mérite rare, né en Pannonie dans l'obſcurité. *Penſez-y bien*, dit-il aux ſoldats; *vous ſerez mécontens de votre choix*; *je ne ſais pas vous flatter.* Les ſoldats n'eurent point d'égard à ſes remontrances. Peu de temps après, ceux de Florien ſe repentant de l'avoir préféré à ce grand homme, le tuerent & ſe ſoumirent avec ardeur. Alors Probus écrit en termes reſpectueux au ſénat: « C'eſt à vous de juger ſi je » ſuis digne de l'empire; je vous prie d'en ordonner tout » ce que vous jugerez convenable ». Reconnu ſans peine par le ſénat, il le traite comme avoit fait l'empereur Tacite.

Florien.

Probus.

Depuis la mort d'Aurélien, un déluge de barbares, ſortis de la Germanie, Francs, Bourguignons, Vandales, rempliſſoit la Gaule de ſang & de ravages. L'empereur les en chaſſa.

Tantôt en Europe, tantôt en Aſie, Probus travailla ſans ceſſe à réprimer les barbares, ou à étouffer des révoltes. Trois ou quatre uſurpateurs ſuccomberent dans leurs entrepriſes. Le calme fut rétabli par-tout. Les ſoldats furent employés en temps de paix à des ouvrages utiles ; mais leur eſprit ſéditieux ne fut pas dompté. Le prince leur faiſant creuſer un canal, & deſſécher des marais, près de Sirmium, ſa patrie, ils le tuerent dans une ſédition. C'eſt à lui que la France, l'Eſpagne & la Hongrie ſont redevables de leurs vignes. Domitien avoit défendu d'en planter : Probus le permit à ces trois peuples.

An de J. C. 282. Carus.

L'armée donna l'empire à CARUS, né à Narbonne, préfet du prétoire. Il écrivit au ſénat : « Vous devez vous réjouir » de ce qu'on a fait empereur un membre de votre ordre » & un citoyen de votre ville : nous tâcherons de paroître » plus dignes de votre eſtime que des étrangers ». En effet, Claude, Aurélien & Probus, ſortis de l'Illyrie, n'étoient pas regardés comme Romains. Leur mérite ne devoit en paroître que plus grand ; & c'eut été beaucoup pour Carus de l'égaler. Le temps lui manqua. Après avoir défait les Sarmates, & pouſſé vivement les Perſes, il mourut dans ſa tente, aſſaſſiné par Aper, préfet des gardes, comme on le conjecture avec vraiſemblance.

Carin & Numérien.

Ses deux fils, CARIN & NUMÉRIEN, qu'il avoit créés auguſtes, lui ſuccéderent ſans élection. Le ſecond périt d'abord, & Aper fut ſoupçonné d'un nouveau meurtre. DIOCLÉTIEN, élu empereur, le tua de ſa propre main en préſence de l'armée. Une druideſſe avoit, dit-on, prophétiſé que Dioclétien parviendroit à l'empire, quand il auroit tué un ſanglier : il crut vérifier l'oracle, à cauſe de la ſignification du mot latin *aper*. Les vices énormes de Carin avoient certainement mieux ſervi Dioclétien, que cette ridicule prophétie. Carin lui livra bataille dans la Méſie ſupérieure, & auroit été pleinement victorieux, ſi les officiers, dont il avoit déshonoré les femmes, n'avoient ſaiſi l'occaſion de ſe venger. Ils l'aſſaſſinerent.

Dioclétien.

XXIV.

DIOCLÉTIEN & MAXIMIEN. CONSTANCE-CHLORE & GALERIUS.

An de J. C. 284. Caractere de Dioclétien.

DIOCLÉTIEN, Dalmate par ſa naiſſance, avoit été, ſelon quelques hiſtoriens, eſclave & affranchi d'un ſénateur. Son mérite fit ſa fortune. Aux talens militaires il joignoit le génie, la politique & des vertus. Dès le commencement de ſon regne, il donna la plus grande preuve de modération, puiſqu'après une guerre civile, victorieux & tout-puiſſant, il n'ôta, ni la vie, ni les biens, ni les dignités à aucun partiſan de ſon rival.

Pourquoi deux empereurs & deux céſars.

Comme l'empire étoit attaqué & preſſé de toutes parts, en orient & en occident, Dioclétien crut avoir beſoin d'un appui pour le défendre. Il s'aſſocia Maximien, né de parens obſcurs dans la Pannonie, mais grand capitaine, malgré ſon caractere féroce. Maximien chaſſa de la Gaule les Germains, dont les incurſions ſe renouveloient ſans ceſſe. Dioclétien n'eut pas moins de ſuccès contre les Perſes & les barbares. Cependant, les périls renaiſſant toujours après les victoires, il penſa que deux céſars, qui commanderoient chacun une armée, avec le droit de ſucceſſion à l'empire, ſerviroient à repouſſer les ennemis & à réprimer les ſéditieux. Conſtance-Chlore & Galérius furent décorés de ce titre; le premier eut pour département la Gaule, l'Eſpagne & la Grande-Bretagne; le ſecond l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine & la Grece. Les empereurs, ſans partager l'empire, avoient partagé entr'eux l'inſpection des provinces: Maximien gouvernoit l'occident, & Dioclétien l'orient.

Conſtance-Chlore ſoumit la Grande-Bretagne, où deux rebelles avoient uſurpé le titre d'auguſte. Il reprit le pays des Bataves, dont les Francs s'étoient emparés. D'un autre

côté, Narsès, roi des Perses, petit-fils de Sapor, fut entiérement défait par Galérien, après avoir remporté sur lui quelques victoires. Il demanda la paix en suppliant ; il se soumit aux conditions qu'on lui imposa. La Mésopotamie resta aux Romains, & le Tigre leur servit de frontiere. Cette paix dura quarante ans.

Etat des chrétiens au commencement de son regne.

Dioclétien regnoit depuis dix-huit ans, toujours heureux dans ses entreprises, respecté de son collegue & des deux césars; obéi par-tout, & tempérant par la douceur la fermeté du gouvernement. Loin de persécuter les chrétiens, il les protégeoit. Une longue tranquillité avoit refroidi leur ancienne ferveur, à mesure que leur sainte religion trouvoit moins d'obstacles pour s'étendre. Ils bâtissoient de vastes églises ; ils y adoroient publiquement le vrai Dieu. « Mais, dit Eusebe, » l'envie, l'ambition, l'hypocrisie se glisserent parmi nous ; les » pasteurs eux-mêmes se livroient à des querelles, à des » haines les uns contre les autres, & se disputoient les pre- » mieres places de l'église, comme des principautés sécu- » lieres. »

An de J. C. 303.

Leur persécution.

Galérius haïssoit tous les chrétiens, autant par superstition que par cruauté. Il les noircit aux yeux de l'empereur, sans obtenir d'abord ce qu'il souhaitoit. On assembla un grand conseil, où malgré l'unanimité des voix, Dioclétien ne voulut point rendre d'édit sanguinaire. Il ordonna cependant que les églises fussent démolies, les livres saints brûlés ; tout chrétien privé de ses charges, s'il tenoit un rang dans le monde, ou de sa liberté, s'il étoit homme du peuple ; enfin, qu'ils n'eussent action dans les tribunaux contre personne. Un chrétien déchira publiquement cet édit ; on le punit de mort. Par un second édit, les magistrats eurent ordre de mettre en prison les évêques & les prêtres, à qui l'on reprochoit d'animer le zele de la multitude. Il paroît que la persécution de Dioclétien doit moins s'attribuer à ce prince qu'au cruel Galérius, & qu'au fanatisme des magistrats ou des peuples.

Dioclétien étant venu à Rome, où il n'avoit paru qu'une fois depuis le commencement de son regne, y triompha, avec

ſon collegue, de tous les peuples vaincus. Les Romains attendoient des jeux magnifiques & une profuſion immenſe, auxquels ils n'étoient que trop accoutumés. Son économie les trompa. *Des jeux où aſſiſte le cenſeur*, diſoit-il, *doivent être modeſtes.* Le peuple, incapable de goûter cette modeſtie, en fit l'objet de ſes murmures & de ſes ſarcaſmes.

Dioclétien quitte l'empire.

Ennuyé de la grandeur & des affaires, il ſe détermine, ainſi que Maximien, à une abdication. Les deux empereurs cedent le pouvoir ſuprême aux deux céſars, devenus dès-lors auguſtes; & pour maintenir la même forme de gouvernement, ils nomment deux nouveaux céſars, Maximin, neveu de Galérius, & Sévere; l'un & l'autre indignes de ce rang, ſoit par leur naiſſance, ſoit par leurs vices. Leur élévation fut l'ouvrage de Galérius.

An de J. C. 305.

C'eſt un ſpectacle bien intéreſſant que de voir Dioclétien, après un regne glorieux de vingt ans, retiré à Salone, ſa patrie, cultivant ſon jardin, & ſe félicitant de ſon bonheur. Ses amis l'exhorterent de loin à remonter ſur le trône. *O ſi vous voyiez*, répondit-il, *ces légumes que je cultive de mes mains! vous ne me parleriez jamais de l'empire.*

Gouvernement de Conſtance-Chlore.

Conſtance-Chlore étant auſſi juſte, auſſi affable & bienfaiſant, que Galérius étoit ambitieux & cruel, l'union entre les deux auguſtes devenoit par-là impoſſible. Ils partagerent le domaine de l'empire pour gouverner ſéparément leurs états. Il n'y eut aucune égalité dans le partage. Galérius, maître de l'Aſie, de l'Illyrie & de la Thrace, le fut auſſi de l'Italie & de l'Afrique, département de Sévere qui lui étoit entiérement dévoué.

Tandis qu'il exerçoit ſa tyrannie ſur ces vaſtes régions, l'Eſpagne, les Gaules, la Grande-Bretagne, goûtoient les douceurs d'un gouvernement équitable. Conſtance n'y regnoit que pour faire des heureux. Loin de s'enrichir par des vexations, ou d'appauvrir ſes ſujets par ſon luxe, il empruntoit la vaiſſelle de ſes amis, quand il donnoit de grands repas; il n'employoit l'argent qu'au bien public; il n'avoit de tréſors que dans le cœur des citoyens. Auſſi n'avoit-il beſoin que

d'un ſigne, pour qu'on s'empreſsât de lui offrir tout ce que l'on pouvoit donner. Ce prince mourut à Yorck, au retour d'une expédition glorieuſe contre les Pictes. Son fils Conſtantin s'étoit échappé de Nicomédie, où Dioclétien l'avoit tenu comme ôtage, & où Galérius avoit deſſein de le garder comme captif. Le pere, en mourant, le déclara ſon unique ſucceſſeur; l'armée le proclama ſans délai. Nous allons le voir briller ſur le trône.

CONSTANTIN.

An de J. C. 306.
Commencement de ſon regne.

CONSTANTIN, à la mort de ſon pere, avoit environ trente-deux ans. Sa figure majeſtueuſe donnoit du relief aux qualités de ſon ame & de ſon génie. L'ambition excitoit en lui le courage; la prudence, jointe au courage, conduiſoit les entrepriſes de l'ambition. Il ne négligea rien pour aſſurer le ſuccès de ſes entrepriſes contre Maxence.

Il mit les Gaules à couvert des invaſions; il s'attacha les cœurs par de nouvelles marques de bonté; il propoſa enſuite une entrevue à Maxence, qui, pour toute réponſe, fit traîner dans la boue les ſtatues de Conſtantin. C'étoit le ſignal d'une guerre furieuſe. La néceſſité de laiſſer beaucoup de troupes ſur le Rhin, enlevoit à Conſtantin la plus grande partie de ſes forces. Son entrepriſe paroiſſoit téméraire aux officiers; l'armée murmuroit; il avoit beſoin de quelques reſſources extraordinaires.

Alors, ſoit qu'une lumiere ſurnaturelle lui deſſillât tout-à-coup les yeux, ſoit que les chrétiens lui paruſſent des inſtrumens propres à ſes deſſeins, il ſe déclara en faveur du chriſtianiſme. Il n'eſt pas étonnant que des idolâtres paſſionnés aient noirci un prince qui vouloit détruire l'idolâtrie. Mais comment pourroit-on méconnoître le bien qu'annonçoit un tel changement, les erreurs dont il devoit purger la terre, les vertus qu'il devoit y répandre?

Bientôt

Bientôt Conſtantin paſſe les Alpes. Le lâche Maxence, qui s'étoit renfermé dans Rome, quoique beaucoup plus fort par le nombre, ſort enfin après avoir diſſipé ſes craintes à force de ſuperſtition; il livre bataille; il eſt vaincu & tué. Rome délivrée d'un tyran, reçoit avec joie ec libérateur; le ſénat conſacre des temples ſous ſon nom. Conſtantin joignit la fermeté & la douceur pour affermir ſa puiſſance. Les délateurs, *peſte exécrable*, comme il les appelle, furent condamnés à mort. Le ſénat fut rétabli dans ſes droits, le peuple ſoulagé par des bienfaits. Rome & pluſieurs villes réparées ou embellies. Les malheurs paſſés firent mieux ſentir le bonheur préſent.

An de J. C. 312.

Sa conduite après avoir vaincu Maxence.

Ses premiers édits en faveur du chriſtianiſme accorderent aux chrétiens l'exercice public de leur religion. La liberté de conſcience leur fut commune avec toutes les religions étrangeres. L'exemple ſeul du prince ne pouvoit manquer de faire d'illuſtres proſélytes. Les graces, les largeſſes, ſervirent d'ailleurs à ſon zele. Il honoroit les évêques, & les admettoit à ſa table. Il donna le palais de Latran, érigé en baſilique, à l'évêque de Rome & à ſes ſucceſſeurs. Il bâtit & dota pluſieurs égliſes.

D'excellentes loix civiles remédierent à pluſieurs déſordres. L'empereur déclara qu'il ne pouvoit y avoir de preſcription contre la liberté, & que ſoixante ans de ſervitude ne privoient pas un homme libre de ſes droits. Il établit en général, qu'*on doit avoir plus d'égard à l'équité naturelle, qu'au droit poſitif & rigoureux*; ſe réſervant néanmoins la déciſion des cas où l'on ne pourroit les concilier. On verra ſouvent ce prince légiſlateur ternir ſa gloire par des cruautés fort contraires à ſes maximes. Après une expédition contre les Francs, le plus vaillant des peuples de Germanie, qu'il repouſſa & pourſuivit au-delà du Rhin, il donna un ſpectacle à Treves, où les priſonniers furent expoſés aux bêtes féroces. Là, il entendit un panégyrique rempli d'idées toutes payennes; car l'ancienne religion étoit encore dominante, & il falloit, pour l'extirper, beaucoup de tems, de modération & de ſageſſe.

Maximin qui regnoit en Aſie, & qui avoit fait un partage

Fin de Maximin.

avec le césar Licinius, méditoit de dépouiller Licinius & Constantin. Il passa le Bosphore, & s'empara de Byzance. Licinius venoit d'épouser à Milan la sœur de Constantin, quand il apprit cette invasion. Il marche contre son rival avec une armée fort inférieure, lui livre bataille, remporte la victoire. Maximin poursuivi jusqu'à Tarse, désespérant d'échapper, prend du poison, & finit un regne qui avoit été une tyrannie perpétuelle, sur-tout pour les chrétiens.

L'union subsista peu entre les deux empereurs. Constantin gagna sur son collegue deux batailles, qui furent suivies d'un traité de partage. Le vainqueur se fit céder la Grece, la Macédoine, la Pannonie & d'autres provinces. Pour fixer le trône dans sa famille, Constantin nomma césars, quelque tems après, ses trois fils, Crispus, Constantin & Constantius, quoique les deux cadets fussent encore des enfans.

A la faveur de plusieurs années de paix, il publia encore des loix, & s'appliqua aux affaires du christianisme. Le supplice de la croix fut aboli; le repos du dimanche ordonné, excepté pour ce qui regarde l'agriculture. La loi Papia-Poppéa contre les célibataires fut abrogée, en conservant néanmoins les anciens privileges à ceux qui avoient des enfans.

Brouilleries de Constantin & de Licinius.

An de J. C. 323.

D'un autre côté, Licinius persécutoit les chrétiens, qu'il soupçonnoit de desirer pour maître Constantin. Celui-ci ne souhaitoit pas moins de tout réunir sous son empire, & la jalousie de ces deux princes préparoit des scenes sanglantes. Constantin avoit deux cens galeres, plus de deux mille vaisseaux de charge, cent trente mille combattans. Avec des forces si redoutables, il court attaquer Licinius, dont les troupes asiatiques étoient peu capables de lui résister. L'ayant joint à Andrinople en Thrace, il donne pour mot à son armée, *Dieu sauveur*; & précédé de l'étendard de la croix, il engage l'action, il remporte une grande victoire. Son fils Crispus, presque en même-tems, détruit à Gallipoli la flotte ennemie. Licinius s'étoit retiré à Chalcédoine. Constantin le poursuivit. On fit un traité de paix. Mais l'empereur d'orient rassemblant de nouvelles troupes, la guerre se ralluma bientôt. Licinius

vaincu pour la ſeconde fois, réduit à dépoſer la pourpre, fut envoyé à Theſſalonique, avec aſſurance de la vie; il fut étranglé peu de tems après, peut-être pour quelque crime inconnu.

Maître de tout l'empire, Conſtantin modéra moins ſon zele pour le chriſtianiſme. Il défendit les ſacrifices aux idolâtres: il fit abattre ou fermer grand nombre de temples. Il ne laiſſa pas de publier un édit en orient, par lequel il déclaroit ne vouloir troubler la paix de perſonne. L'Egypte conſerva ſes dieux & ſon culte. Le paganiſme, ſous la protection du ſénat, ſe ſoutint à Rome & dans une grande partie de l'empire. C'étoit beaucoup que la croix fût honorée à la cour, & que les adorateurs du vrai Dieu euſſent la faveur du prince. Ce qu'il fit en faveur du chriſtianiſme.

Le bien eut été plus ſolide, ſi la piété de l'empereur avoit eu plus de lumieres: il ſe livroit aux conſeils d'hommes avides & trompeurs qui abuſoient de ſa confiance pour arriver au but de leurs paſſions. Malgré ſon zele pour la religion chrétienne, les guerres théologiques s'allumerent par ſon imprudence, & firent de funeſtes ravages dans l'égliſe.

Conſtantin ne ſe fut pas plutôt déclaré le protecteur de la foi, que ces diſputes éclaterent avec violence. Il importoit extrêmement d'en prévenir les effets, par une conduite ferme & modérée. Conſtantin traita les querelles eccléſiaſtiques en affaires d'état: loin de les calmer, il les rendit plus ardentes & plus opiniâtres.

L'héréſie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui nioit la divinité de Jeſus-Chriſt, fut la principale ſource des malheurs. Un évêque courtiſan perſuada qu'il ne s'agiſſoit que d'une diſpute de mots. Conſtantin écrivit en conſéquence à l'évêque d'Alexandrie & à l'héréſiarque, pour les inviter à la paix & au ſilence. Sa lettre ne produiſit rien. La querelle devenant plus vive, & Oſius, évêque de Cordoue, l'ayant porté à une conduite plus ferme, il publia lui-même une invective contre les ariens. Alors on ne garda plus de ménagement; les évêques & les peuples ſe diviſerent avec ſcandale; les ſtatues de l'em- Diſputes eccléſiaſtiques.

pereur furent insultées par les sectaires. On l'exhortoit à la vengeance. *Moi*, dit-il en portant la main à son visage, *je ne me sens point blessé.* Cette modération est digne d'une grande ame.

An de J. C. 325.

Enfin il assemble le concile général de Nicée en Bithinie. Les évêques y sont appelés de toutes les parties de l'empire. On leur fournit tout pour le voyage. Au nombre de trois cens dix-huit, parmi lesquels on compte dix-sept ariens, ils décident en présence de l'empereur la *consubstantialité* du fils de Dieu avec son pere. Les écrits d'Arius furent condamnés. Constantin défendit d'en conserver des copies, sous peine de mort, & il exila seulement l'auteur. L'hérésie se roidit contre le jugement de l'église; Constantin lui-même contribua, par de nouvelles fautes, aux progrès qui la rendirent si funeste.

Cruautés de Constantin.

Ce prince, après une longue absence, étant allé à Rome, y fit deux actes de barbarie dont la noirceur est ineffaçable. Crispus, son fils aîné, fut accusé par Fausta, seconde femme de Constantin, de lui avoir fait une déclaration d'amour. Sans examen, il ordonna la mort de son fils. L'indignation publique se manifesta. L'impératrice fut à son tour accusée d'un commerce infâme. Il la fit mourir de même sur la simple accusation. Plusieurs hommes distingués périrent sans raison connue. Le jeune Licinius, âgé de douze ans, se trouva du nombre des victimes. Tant de cruautés donnerent lieu à un placard, affiché aux portes du palais, où l'on désignoit le prince comme un émule de Néron. Rome retentissoit contre lui de malédictions & d'injures; la populace osa l'insulter; enfin, il s'éloigna pour jamais de cette ville, qui haïssoit également sa religion & sa personne.

Fondation de Constantinople

Résolu de fonder une nouvelle capitale, il jetta d'abord les yeux sur l'ancienne Troye, dont le nom étoit si cher aux Romains; mais il préféra Byzance, admirablement située sur le Bosphore de Thrace. Il en augmenta beaucoup l'enceinte, y éleva de superbes édifices, en fit une seconde Rome, lui donna le nom de Constantinople, & lui sacrifia

les intérêts de l'empire. Pour y attirer une foule d'habitans, il enleve à tous les propriétaires de fonds en Asie, le droit naturel d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'aient une maison dans cette ville. Il prodigue toutes sortes de privileges à ceux qui s'y établissent. La flotte d'Alexandrie, qui nourrissoit Rome, dont les campagnes n'étoient plus que des jardins, est destinée à nourrir Constantinople. On distribua au peuple quatre-vingt mille mesures de bled par jour. Bientôt les flottes d'Asie, jointes à celles d'Egypte, ne purent y suffire.

Avec deux capitales, il devoit y avoir deux empires. Celui d'orient embrassa tous les pays depuis le Danube jusqu'aux extrémités de l'Egypte, & depuis le golfe Adriatique jusqu'aux frontieres de la Perse. L'empereur crut devoir, à l'exemple de Dioclétien, subdiviser ces deux vastes corps. Il créa quatre préfets du prétoire, qui eurent chacun leurs districts, encore divisés en provinces, qu'on appella *diocefes*. Chaque diocese eut son gouverneur particulier, dépendant du préfet. Des *ducs* & des *comtes* furent dispersés sur les frontieres pour les défendre. On leur donna, ainsi qu'à leurs troupes, les terres limitrophes des barbares, qu'ils pouvoient transmettre à leurs héritiers, pourvu que ceux-ci portassent les armes. Ces terres se nommoient des *bénéfices*. Quant aux préfets du prétoire, leur charge devint purement civile. Constantin mit à leur place deux maîtres de la milice : & pour affoiblir davantage une dignité, si redoutable autrefois, il établit des patrices, qui eurent un rang supérieur aux préfets, mais sans fonctions.

Nouveau gouvernement formé par Constantin.

Nous pouvons mettre parmi les abus ces titres de vanité qu'on multiplia à l'infini, *noble*, *nobilissime*, *illustre*, *clarissime*, *perfectissime*, & la *sublimité*, l'*excellence*, la *magnificence*, la *grandeur*, l'*éminence*, la *révérence*, &c. Toutes les idées se porterent à un frivole cérémonial : les mots prirent la place des choses; le mérite disparut, quand on fut ébloui des titres. Ce que les Scipion, les Jules-César, auroient trouvé ridicule, fixa les desirs & l'attention des principaux

citoyens. Conſtantin donnoit l'exemple du faſte; il portoit toujours le diadême; ſon habit étoit reſplendiſſant de perles; la pompe de ſa cour & de ſes fêtes reſpiroit les mœurs aſiatiques.

Fin de ſon regne.

Tout le reſte de ſon regne offre plus de ſujet de blâme que de louanges. Il remporte une grande victoire ſur les Goths; mais il en éleve pluſieurs aux dignités, & ouvre, en quelque ſorte, l'empire à ces barbares. Il reçoit les ambaſſadeurs de Sapor II, roi de Perſe, dont il n'ignoroit pas les préparatifs de guerre; mais il ſe contente de lui écrire en faveur de la religion chrétienne que ce prince perſécutoit, & lui envoie du fer pour forger des armes. Il demande des prieres aux évêques & au fameux ſaint Antoine; mais il fait mourir le philoſophe Sopater, dont le crime étoit d'avoir voulu réformer les mœurs de la cour. Les courtiſans accuſerent de magie ce philoſophe pour ſe défaire de lui.

Enfin, après tant de coups d'autorité contre l'arianiſme, il ſe livre à un prêtre arien, il rappelle de l'exil Arius & ſes fauteurs, il admet leurs fauſſes profeſſions de foi, il les protege ouvertement. Il veut obliger ſaint Athanaſe, évêque d'Alexandrie, de recevoir l'héréſiarque. Fatigué de ſes refus, il prête l'oreille aux calomnies, & exile cet inflexible défenſeur du concile de Nicée, que deux conciliabules avoient déclaré coupable.

Sapor ſe ſervoit déjà du fer qu'on lui avoit imprudemment fourni. Ayant redemandé, ſans rien obtenir, cinq provinces cédées à Galérius, il ravageoit la Méſopotamie, il inſultoit l'empire romain. L'empereur, âgé de ſoixante-trois ans, arrive en Aſie & fait reculer l'ennemi. Il tombe dangereuſement malade, il reçoit le baptême : il dépoſe ſon teſtament entre les mains de ce prêtre arien, qui avoit ſa confiance; & il meurt à Nicomédie, après un regne de trente années. On l'a honoré comme ſaint dans pluſieurs égliſes. Les Grecs & les Moſcovites célebrent encore ſa fête le 21 mai.

Quelqu'éloge que mérite Conſtantin par l'établiſſement du chriſtianiſme, on ne peut effacer les taches dont ſa gloire

eſt obſcurcie. Les payens l'ont encore plus noirci par la ſatyre, que d'autres ne l'ont exalté par leurs flatteries. Euſebe lui-même, hiſtorien eccléſiaſtique, avoue « que ſa trop grande » facilité donna cours à deux grands vices, à la violence de » ceux qui opprimoient les foibles, pour contenter leur » avidité inſatiable ; & à l'hypocriſie de faux chrétiens, qui » entroient dans l'égliſe pour gagner ſes bonnes graces ». (*Fleury*).

FIN.

TABLE.

FIN.

